Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)

criminologue, Université de Montréal, écrivaine, journaliste et essayiste

(1974)

LES MILITANTS

ROMAN

Un document produit en version numérique par Pierre Patenaude, bénévole,
Professeur de français à la retraite et écrivain
Chambord, Lac—St-Jean.

Courriel: pierre.patenaude@gmail.com

[Page web dans Les Classiques des sciences sociales.](#)

Dans le cadre de la bibliothèque numérique: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une bibliothèque développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole,
professeur de français à la retraite et écrivain,
Courriel : pierre.patenaude@gmail.com

Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)
criminologue, Université de Montréal, écrivaine, journaliste et essayiste

LES MILITANTS. Roman.

Montréal : Le Cercle du livre de France, 1974, 299 pp.

M Jacques Parizeau, économiste et ancien premier ministre du Québec, nous a accordé le 18 septembre 2006, à titre d'ayant-droit, son autorisation de diffuser la totalité des publications de sa défunte épouse. L'autorisation accordée au téléphone a été confirmée par écrit par M. Parizeau lui-même.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 27 mars 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Alice Poznanska-Parizeau (1930-1990)

criminologue, Université de Montréal, écrivaine, journaliste et essayiste

LES MILITANTS. Roman.

Montréal : Le Cercle du livre de France, 1974, 299 pp.

DU MÊME AUTEUR.

Récits de voyages :

[Voyage en Pologne.](#)

[Une Québécoise en Europe « Rouge »](#)

Nouvelles :

[Les solitudes humaines.](#)

Essais :

Face à face : l'adolescent et la société.

(en collaboration)

Ces jeunes qui nous font peur. (en collaboration)

Romans :

[Fuir.](#)

[Survivre.](#)

[Rue Sherbrooke ouest.](#)

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

LES MILITANTS. Roman

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

On ne trahit pas impunément ses origines, son passé et sa fierté pour faire carrière.

Ils se sont rencontrés, Ils se sont aimés et Ils se sont séparés...

Car que pouvait-il y avoir de commun entre Jerry, l'arriviste d'Ottawa et Louise, la militante du Québec ?

[7]

LES MILITANTS. Roman

Chapitre I

[Retour à la table des matières](#)

« Messieurs, en cet instant ultime, en cet instant unique, de fermeture du congrès, du quatrième congrès international, dis-je, je tiens à souligner l'importance de votre concours infiniment précieux. En effet, les débats de ces trois jours se sont avérés on ne peut plus fructueux. Au risque de paraître optimiste, au risque d'exagérer, dis-je, j'affirme, oui j'affirme que votre apport a été capital pour la science moderne. Vous avez démontré que le temps de la recherche solitaire, de l'observation des phénomènes locaux, est révolu. Désormais l'essentiel consiste à faire des échanges, sur le plan international et transculturel. Il n'y a plus de problèmes nationaux, mais uniquement des grandes questions d'intérêt universel. Avec les techniques modernes de diffusion et de consultation, grâce aux média d'information, la science s'élève à l'échelle supra nationale. De l'Afrique noire, jusqu'au cœur de New York, en passant par l'Amérique latine et jusqu'à [8] la vieille Europe, les problèmes sont en fait les mêmes et seule leur visibilité varie. »

Le petit homme s'agite sur l'estrade. Agrippe au micro d'une main, de l'autre il trace des cercles dans le vide. Dans la grande salle, des hommes sagement assis sur des chaises pliantes, rangée par rangée, ont adopté des expressions recueillies. Dans le fond seulement, tout à fait au bout de la salle, près des baies vitrées qui donnent sur la terrasse surplombant la mer, une femme en robe blanche se lève et se dirige vers la porte.

Derrière la longue table d'honneur, Jerry griffonne quelques notes sur la feuille blanche. Dans un instant, il lui faudra se lever et parler, mais c'est en vain qu'il cherche des mots.

Il a du mal à se concentrer. Constamment des images se superposent à cette assemblée « d'hommes éminents, de scientifiques distingués », comme vient de l'affirmer une fois de plus le président qui tousse maintenant dans le micro, ce qui provoque un bruit tout à fait démesuré par rapport à la chose.

Pompeux imbécile, pense Jerry, et moi qui avais rêvé de te rencontrer en chair et en os... À vingt ans, à Saint-Boniface, quand je n'étais que Gérard Lajoie, étudiant de première année, j'avais lu ton manuel. Je croyais alors que l'éducation, l'instruction, les diplômes universitaires étaient une clef. La clef du succès.

Ma mère disait : étudie, plus tard tu gagneras de bons salaires et tu seras un homme. Les deux réalités étaient pour la brave femme indissolublement liées. Moi, je découvrais le monde en me perdant dans le jargon savant des livres dits scientifiques.

[9]

Gérard comprend soudain que cela aussi n'était qu'une illusion.

Et il ose affirmer que les problèmes du petit gars de la brousse sont aussi ceux de celui de Saint-Boniface et d'ailleurs, se répète-t-il. Plus encore, personne dans cette salle ne se lève pour éclater de rire. Forcément, ils sont tous trop contents d'être des invités de marque. Pauvre imbécile, comment ai-je pu croire un instant qu'étudier mène à autre chose qu'un diplôme qui peut servir, quand on sait le monnayer, de carte d'entrée dans le club des professionnels. Sur dix mille prétentieux qui s'appliquent à écrire dans une langue aussi incompréhensible que possible pour le profane, il y en a un qui a vraiment quelque chose à dire. Les autres, tous les autres, se battent à coups de citations, avec

ou sans guillemets. Ils pillent les grands, ils rotent et radotent, ils se félicitent et se commémorent, ils demeurent tous ensemble la preuve vivante que le ridicule ne tue pas.

Pendant ce temps-là, des étudiants sages, semblables à celui que j'étais, usent leurs yeux et leurs énergies. Comme moi, ils essaient de comprendre... ou plutôt non! ils ont compris. Ils préparent tout simplement leurs examens parce qu'il le faut bien. Le temps où existaient des naïfs comme moi est révolu.

Le voilà maintenant qui s'empêtre dans les « échelles des valeurs », on voit bien qu'il n'est pas né, comme moi, à Saint-Boniface, de l'autre côté de la traque... du mauvais bord, quoi. Quand on vient de là, les échelles de valeurs, on est capable d'en parler, et en connaissance de cause.

Comme le répétait si souvent mon regretté père, [10] dit le président, en bombant le torse...

Son père était juge, murmure à côté de Gérard, le petit Juif, représentant d'une fondation américaine. Nous, les Américains du Nord, nous avons un présent et un avenir, les Européens, eux, ont en plus un passé. C'est une force!

Sans bruit, il se met à rire, se trouvant fort drôle, et Gérard fait semblant de partager son hilarité. Il n'en reste pas moins que le bonhomme lui inspire une profonde répulsion. Il préfère, et de loin, la compagnie de ces messieurs les universitaires que celle de cet homme qui parle argent et qui se plaît à les humilier. Soyez sages et aimables, sinon pas de subventions, pas de fonds de recherche, pas de voyages, pas de congrès, semble-t-il répéter à tous et à chacun, comme ça, en souriant ironiquement et en se taisant pendant que les autres s'efforcent de faire la roue devant lui.

Moi aussi je vais parler d'argent, décide Jerry, en repoussant la feuille de papier placée devant lui.

— La science-critique, dit le président, c'est la critique de la science. Il faut critiquer, il faut constamment tout remettre en cause. Cela permet de rester jeune et de progresser.

— Et moi qui croyais, quand j'étais à Harvard, murmure l'Américain, que la science est une somme de connaissances et le don, ou le génie, de l'intuition ; je me suis même imposé trois années de dur travail, comme chercheur. Ah! l'école de Chicago, les études sur le terrain, l'observation participante... Mais J'ai compris, depuis. Vous avez étudié au Canada ?

— Oui, répond Gérard, la maîtrise en droit, mais j'ai aussi un petit diplôme de Harvard...

[11]

— Ah...

Il me prend pour un avocat sans cause devenu fonctionnaire faute de mieux, pense Gérard. Il doit être en train de calculer ce que je gagne et ce que je pourrais avoir comme revenu. C'est cela qui lui inspire cet air de mépris. Allez mon petit, tu ne perds rien pour attendre.

— Je vais céder maintenant le micro à Monsieur Jerry Lajoie, représentant du gouvernement canadien, qui a bien voulu honorer de sa présence...

Le président lâche le micro, recule d'un pas, risque de glisser sur le plancher, retrouve son équilibre en s'appuyant sur le bord de la table et sourit d'aise tandis que la salle se met à applaudir.

Gérard se lève. Ses membres sont comme engourdis. J'ai le trac, pense-t-il. C'est bien le comble du ridicule. Je me moque bien de toute cette illustre assemblée et pourtant elle m'impressionne. C'est comme si j'avais à nouveau vingt ans et que j'étais en train de passer un examen oral en droit constitutionnel. Je me souviens bien, le professeur ressemblait à ce type chauve, assis au premier rang. Comment se fait-il que je puisse être vulnérable à ce point ? Est-ce que je ne parviendrai jamais à me libérer du souvenir de ce jeune imbécile que j'ai été ?

Mais Jerry Lajoie, haute silhouette mince et élégante, vêtue d'un complet gris clair, absolument impeccable, joue son rôle à la perfec-

tion. Il contourne la table, s'approche du micro, s'incline avec un rien de condescendance et se met à parler.

— « En tant que représentant du gouvernement canadien, je peux vous assurer messieurs, que le ministre [12] est parfaitement conscient de l'importance des débats qui se sont déroulés ici. Débats d'un caractère international et multiculturel qui permettent de tracer des voies nouvelles... »

Malgré l'inflation, le dollar canadien vaut bien le dollar de la fondation américaine, pense Jerry et mes âneries valent bien celles de mon collègue américain.

Une Suédoise, dont le visage froissé par l'âge faisait contraste avec son corps, jeune encore, lui avait dit la veille au bar : vous avez le bagou d'un Français et l'allure d'un Britannique de bonne famille, c'est un cocktail tout à fait séduisant!

Après tout, elle devait savoir de quoi elle parlait. Sa contribution au congrès consistait surtout à disparaître tous les soirs en compagnie d'un professeur danois se disant « de gauche ».

J'ai eu tort de ne pas vouloir danser avec elle, pense Gérald et cette idée lui procure soudain la sensation d'être un mâle en pleine possession de sa maturité. Je suis plus jeune que toutes ces momies qui m'écoutent, n'est-ce pas déjà une supériorité en soi ?

— « La recherche demeure une des priorités de tous les gouvernements modernes et il va sans dire que nous prévoyons des augmentations budgétaires substantielles... »

Attention au biculturalisme maintenant, Jerry, cela s'impose.

— « En tant que pays fondé par deux grandes cultures, française et anglo-saxonne... »

J'aurais dû placer d'abord l'anglo-saxonne, se dit Jerry, tant pis, il y a plus d'Américains dans la salle que de Français, mais ils sont masochistes au point d'adorer [13] être cités en second lieu. Ils sont assez riches pour avoir de ces coquetteries-là. Un dernier couplet sur le multiethnique et je peux me rasseoir. Tiens les voilà qui applaudissent. J'ai plus de succès que le président qui pourtant a fait de son mieux pour paraître progressiste avec sa science-critique qui est, selon lui, la critique de la science. Qui sait, cela leur fournira peut-être le sujet du prochain congrès.

En revenant à sa place Jerry remarque que Lorie, un professeur dit de gauche qui s'est appliqué à manifester l'importance de ses opinions révolutionnaires en venant à toutes les réunions en jeans délavés et en sandales, laissant apparaître ses orteils sales, tout en ne réussissant à scandaliser que le maître d'hôtel, se donne la peine de l'applaudir.

La science-critique de gauche a aussi faim de subventions que le vieux président bedonnant, se dit Gérald et il ne peut s'empêcher de sourire.

— Très bien, très bien, lui glisse à l'oreille l'Américain. Vous, les Canadiens, vous êtes plus proches des Européens que nous les Américains. Nous devrions vous utiliser comme ambassadeurs.

— Merci du compliment, murmure Gérald, personnellement je trouve qu'il y a vraiment trop d'enlèvements dans votre corps diplomatique et cette perspective ne me plaît guère.

Un papillon égaré, un papillon jaune, vole tout près. Jerry le suit des yeux et soudain un mécanisme se déclenche en lui. Une sorte d'angoisse quasi métaphysique. Le sentiment profond du gaspillage de l'unique valeur irremplaçable ; celle du temps. L'heure qu'il est en train de vivre devient infiniment précieuse.

[14]

Au fond, au-delà des têtes, il y a la baie vitrée, la mer, le ciel bleu, la chaleur déjà étouffante du matin et le droit de vivre. Juste vivre, comme ça, tout bonnement, sans aucun but précis. Tricher... Voler dix jours à la réalité quotidienne et s'offrir des vacances, des vraies...

Jerry retrouve comme par magie, cette autre atmosphère qu'il avait connue à seize ans, quand il se sauvait de chez lui le soir pour aller rôder sous les fenêtres de Louise. Surpris de ressentir la même culpabilité angoissante, la même sensation de péché, il ne se défend pas.

Il se lève tout doucement, se faufile le long du mur jusqu'à la sortie et s'arrête sur la terrasse qui surplombe la mer. Le premier pas est franchi. Lui, Jerry Lajoie, haut fonctionnaire sérieux, calme et efficace, vient de quitter la salle des débats du quatrième congrès international auquel il a été invité comme observateur. Conscient d'abuser ainsi de la confiance que l'on avait placée en ses connaissances, conscient aussi de profiter de l'aubaine que ce congrès présente pour lui qui travaille sans répit et qui n'a guère le loisir de quitter Ottawa qu'en famille, Jerry se sent follement heureux.

Je boucle ma valise, j'annonce à la ronde que je suis obligé de partir et je disparaiss... Non, je ne dis rien. Je disparaiss, voilà tout. La séance ne se terminera pas avant midi, cela me laisse largement le temps de partir sans qu'on ne le remarque. Évidemment, il y a Jennifer...

— C'est très bien qu'ils t'aient invité, lui a-t-elle dit. Très, très bien.

[15]

Jerry s'est gardé de lui expliquer pourquoi il a été invité. Le président de la société cherchait à raviver la source tarie des subventions gouvernementales. Le ministre s'est récusé, mais il a accepté de déléguer son bras droit, Jerry Lajoie, voilà tout.

D'une manière générale, Jerry fait toujours très attention de ne pas livrer à sa femme le fond de sa pensée. Cela rend leurs relations plutôt monotones, pour ne pas admettre franchement qu'elles sont mortellement ennuyeuses. Jerry passe même pour un être silencieux, ce qu'il n'est plus en réalité. Simplement il a appris au cours de sa carrière que le mutisme protège mieux que les mots. Il force ses interlocuteurs à parler et à se compromettre, tout en leur donnant ainsi une sorte de sentiment de responsabilité, parfaitement artificiel, certes, mais non moins agréable.

La carrière de Jerry Lajoie est à deux dimensions ; professionnelle et conjugale. En d'autres termes, il a épousé Jenifer parce que cela favorisait sa montée vers Ottawa. Il en est d'ailleurs parfaitement conscient et ne cherche pas à se disculper vis-à-vis de lui-même. En ce qui concerne les autres, ils importent peu ; il n'a pas d'amis et ne se confie à personne. Bien entendu cela ne l'empêche pas de recevoir assez souvent ceux dont il peut avoir besoin et de passer pour un compagnon de pêche exceptionnel.

Il sait se taire, Jerry, et cela est parfaitement suffisant comme écran protecteur. Un écran à toute épreuve.

Il faut que je règle le problème de Jenifer, pense Gérald. Elle est capable de téléphoner au bureau...

Certes il avait été prudent et il n'a pas précisé la [16] date de son retour, mais un retard de dix jours, compte tenu de son emploi du temps constamment surchargé, c'est une éternité.

Dix jours, se répète Gérald. Dix jours à moi tout seul...

D'un pas décidé il se dirige vers le grand hall de l'hôtel, le traverse, monte un étage et entre dans sa chambre. Une fois de plus le luxe de ce décor le frappe au visage. Les fauteuils recouverts de velours, avec leurs pattes précieuses, dorées et recourbées, des tables aux surfaces incrustées, l'immense lit, le miroir dans son cadre sculpté, le balcon...

On me traite bien, moi Gérald Lajoie de Saint-Boniface. Ah! pourvu que je ne sois pas obligé de payer trop cher mes dix jours de vacances...

La peur réapparaît. La vieille crainte de perdre les avantages acquis. Cette même crainte qui l'a poussé à rompre toutes les relations avec sa famille, et à bien d'autres choses encore.

Jerry serre les dents. Non, cela fait des années qu'il marche avec ce carcan et cette fois-ci il ne sera pas raisonnable. Non, non et non! Chaque être a droit à ce minimum de fantaisie qui rend l'existence supportable. Il ne se la permet qu'en pensée, qu'en réflexion, jamais dans les actes. Sa façon d'être fantaisiste, c'est d'écouter un quelconque ministre en revêtant le masque d'attention profonde pendant que dans son for intérieur il se moque de chacune de ses paroles et de chacune de ses attitudes. La fantaisie de Jerry c'est sa méchanceté. Tout en demeurant affable et presque amical, il déforme intérieure-

ment l'autre, en fait une caricature et s'en amuse. C'est un divertissement un peu [17] amer, mais qui en échange lui donne une sensation de supériorité. Il domine les autres parce qu'ils se livrent, tandis que lui, dont ils espèrent se servir, les utilise en réalité comme bon lui semble. Ce n'est pas pour rien qu'on craint Jerry Lajoie à Ottawa.

Jenifer, elle aussi, est soumise au même traitement, mais elle n'est pas assez intelligente pour s'en douter. Trop heureuse d'avoir un mari irréprochable, trop contente d'être libre de mener la barque familiale à sa façon, Jenifer ne réfléchit pas. Pourtant avec elle, comme avec les autres, Jerry porte le masque. Ses enfants font partie de l'univers de Jenifer et pas du sien. Autant dire qu'ils ne le connaissent pas et c'est tant mieux. Comme cela il est vraiment invulnérable. Le malheur et le bonheur ne peuvent lui venir des autres. Jerry est autonome parce qu'il est capable de supporter une solitude absolue. Il ne croit plus à la noblesse des sentiments, aux motivations idéalistes et aux grands mots. Il est cynique, non par dépit, mais par sagesse. Sciemment il s'est forgé une personnalité qui vaut une cuirasse.

La valise est ouverte. Gérald jette pêle-mêle ses affaires dedans, puis la referme, met son genou sur le couvercle, et ce geste fait aussi partie de sa joie de vivre.

Jerry Lajoie d'Ottawa emballe proprement, systématiquement ses affaires, Gérald Lajoie de Saint-Boniface, celui qu'il avait sciemment tué à vingt-deux ans de crainte d'être pauvre, aime les empiler n'importe comment.

Jerry éprouve de la tendresse pour Gérald, le jeune homme qu'il a été, mais aussitôt il retrouve le décor de [18] cette chambre et de cet hôtel de luxe et repousse jusqu'au souvenir de l'autre. Gérald, lui, ne pouvait rêver d'arriver là, il fallait qu'il devienne Jerry pour y parvenir et qu'il épouse Jenifer. Du coup, même son nom canadien-français de Lajoie est devenu un atout, au lieu de demeurer, comme par le passé, un handicap.

Gérald saisit sa valise et sort dans le corridor vide. Il lui reste à peine trente minutes pour tout régler, après cela la salle de réunions va se vider et ils vont être là tous, les participants, les observateurs, les organisateurs, le président et le vice-président. Il faudra parler, expliquer, sourire et rester là, sur place.

Il descend le grand escalier monumental, sa valise à la main. Un garçon se précipite.

— Appelez-moi un taxi, dit Jerry.

À la réception il demande une formule de télégramme et, appuyé sur le comptoir, il écrit à Jenifer.

« Tout va bien. Serai de retour le 20 juillet. Télégraphierai heure d'arrivée. Baisers pour les enfants. »

Une autre feuille ; cette fois-ci il s'agit de prévenir sa secrétaire.

« Serai de retour le 20 juillet. Remettez les rendez-vous. Ne prévenez personne. Sincèrement. »

La brave fille va s'imaginer qu'il s'agit d'une mission confidentielle et comme le « vieux » n'est pas là... Non, ce n'est pas Jerry qui sourit, c'est Gérald.

Sur le perron surmonté d'une statue blanche, protégé contre le soleil par le parasol d'un flamboyant, le taxi attend. Il est curieux que ce soit dans ce décor exotique que Jerry retrouve ses vingt ans, la banlieue de Winnipeg, la fuite éperdue en bicyclette vers les champs et le sourire de Louise.

[19]

Un corps humain s'incline. On ouvre le coffre à bagages et on le referme avec un drôle de bruit. La servitude de l'homme devant un autre homme, la monnaie furtivement glissée dans la main tendue de l'autre.

Je ne saurai jamais donner des pourboires pense Jerry en s'installant sur les coussins.

Déjà, l'hôtel disparaît et avec lui tout le reste ; le congrès international, les propos graves et oiseux, la science internationale et le mépris du régionalisme. Jerry n'est plus porté par les événements. Il n'est plus le rouge qui bouge à l'intérieur d'une machine unique, ni même le mari respectueux des intérêts de sa famille. Il est lui, Gérald Lajoie, homme mince, grand, a l'aspect jeune, aux yeux bleus, froids, et à la

mâchoire carrée. Gérald Lajoie libre de décider, mais aussi obligé d'indiquer au chauffeur assis au volant, la direction à prendre.

De quoi a-t-il envie au juste ? Tout d'abord d'échapper aux autres, à tous les autres. D'être seul dans un coin du monde où personne ne le connaît.

— Allez donc à l'aéroport, dit-il en anglais.

Le chauffeur ne comprend pas. Comment peut-on ne pas comprendre l'anglais ? Après tout le Mexique fait partie du continent américain. Comment se fait-il que cet homme au profil fier ose ne pas comprendre et qu'il parvienne quand même à gagner sa vie comme chauffeur de taxi ?

Jerry fait un effort d'imagination.

— Aéroport, aéroporto...

L'homme sourit légèrement et Jerry observe le reflet de son visage dans le rétroviseur. Il semble content.

[20]

Il fait chaud. Le soleil aveuglant inonde la route. La voiture roule vite et le vent humide pénètre à l'intérieur.

Le vent de la liberté, pense Jerry. La liberta, en espagnol ? Libération, libertados, revolution... Des mots irréels en fait.

Machinalement, il se met à feuilleter le dépliant qu'il a pris à l'hôtel Merida... Joli nom et puis il ne connaît personne à Ottawa qui ait jamais fait un voyage à Merida. La mer n'est pas loin. Il visitera la ville et puis il ira sur la plage et regardera la mer.

Gérald de Saint-Boniface a souvent rêvé des pays chauds et de la mer. Petit gars il voulait même devenir marin et voyager.

Jerry sourit avec attendrissement à ce souvenir. Il résiste encore, mais déjà il sait que pendant ces dix jours de solitude absolue, il laissera Gérald émerger à la surface et vivre à sa guise. Les premières va-

cances de toute sa vie cela se fête, quand on a dépassé le cap de la quarantaine dans des carcans de fer et de raison.

Mais à l'aéroport, il lui faut redevenir Jerry Lajoie, haut fonctionnaire canadien, ne serait-ce que pour négocier une place dans l'avion pour Merida. Son ton sec et cassant s'avère on ne peut plus efficace. La jeune fille au comptoir accepte de changer les chèques de voyage, de lui remettre en échange la longue enveloppe rouge et même de lui souhaiter bon voyage en anglais. Gérald Lajoie, le petit gars de Saint-Boniface, aurait été trop timide pour s'imposer. D'ailleurs, de toute façon, il n'aurait pas eu assez d'argent en poche pour payer ce billet.

[21]

La misère... Non, il n'a pas connu la véritable misère, juste la gêne. Juste ce qu'il faut pour admirer la chance des autres. Cette humiliation aussi d'osciller continuellement entre l'insécurité du lendemain et la satiété immédiate, entre l'envie de posséder et l'angoisse d'être dépourvu à la longue. La fantaisie... Il y en avait qui savaient se l'offrir malgré tout.

L'oncle Joseph par exemple qui enlevait certains dimanches les plaques de son taxi et partait à l'aventure.

— Il n'a pas six enfants, comme moi, Joseph, disait le père de Gérald. Il peut faire des folies. Forcément quand on est garçon. Moi, à dix-huit ans j'étais déjà marié, tandis que Joseph n'y songe pas encore malgré ses trente ans.

À l'écouter, Gérald sentait le remords monter en lui. Il avait honte d'être venu au monde et d'empêcher ainsi son père de faire les mêmes « folies » que l'oncle Joseph. Il lui est arrivé aussi de prier Dieu dans la belle cathédrale de Saint-Boniface, de le garder célibataire pour qu'il puisse, plus tard, vivre comme l'oncle Joseph et avoir un taxi bien à lui.

L'avion décolle et derrière le hublot il n'y a plus que l'immensité du ciel. Il fait enfin moins chaud et Jerry allume une cigarette. L'argent...

Tu vas être instruit et tu gagneras beaucoup d'argent, disait la mère de Gérald. Tu iras dans une école anglaise et aussi longtemps que les autres.

Était-elle heureuse ?

Jerry ferme les yeux et retrouve l'image de la petite femme au gros chignon noir. Elle était belle cette image et elle l'est restée.

[22]

Rosalie venait de Québec, de la basse ville. Elle détestait Winnipeg et Saint-Boniface, mais puisque Maurice, son mari, gagnait de quoi vivre elle n'osait pas se plaindre. Elle croyait aussi qu'il est plus facile pour les enfants de se frayer un chemin, « de traverser la traque », comme elle disait, entre Saint-Boniface et Winnipeg, que de monter à Québec, de la basse ville à la haute ville. C'était là toute sa philosophie, touchante en fait, parce qu'il ne s'agissait jamais d'elle, mais des siens. Et pourtant ils n'ont pas traversé la traque ses frères et ses sœurs. Il a été le seul à le faire, lui Gérald, et quand il est devenu Jerry, le haut fonctionnaire, sa mère n'était plus là pour le voir. D'ailleurs aurait-elle été contente d'avoir une belle-fille anglaise et des petits-enfants qui ne parlent que l'anglais ?

Pourquoi diable ai-je besoin de penser à tout cela quand je suis au Mexique, en train de m'offrir dix jours de vacances ?

Furieux contre lui-même, Jerry demande un scotch à l'hôtesse, l'avale d'un trait et essaie de dormir. Décidément il n'a pas l'habitude des vacances et il risque de tout gâcher à force de réfléchir, de faire ces retours en arrière inutiles et déprimants.

Merida est peut-être une bien jolie ville, se dit-il, mais il va faire très chaud. Trop chaud! Tant mieux, après tout. J'ai moins de chance de rencontrer là-bas quelqu'un que je connais, tandis qu'à Acapulco...

Le sommeil ne vient pas et il n'y a à bord que des journaux espagnols. Un homme se penche vers Jerry par-dessus l'étroit passage.

— Voulez-vous mon journal, dit-il, et il lui tend [23] le London Times.

Jerry se soulève légèrement parce que son voisin a l'air très digne, autant à cause de ses cheveux blancs que de la courbe sèche de son visage. Ensuite il essaie de lire et aussitôt derrière les grands titres réapparaissent les visages familiers.

Le bureau. Les affaires à régler. La course insensée et continuelle contre le temps. Ah! si seulement certains voulaient bien se donner un peu de mal, mais non. Il est constamment obligé de tout vérifier, de tout contrôler, et de tout surveiller. Certes cela lui donne le pouvoir et le pouvoir c'est en somme la seule chose à laquelle il tient. La sensation de déplacer sur un échiquier les gens et jusqu'aux événements. De prévoir et d'agir en conséquence. D'imposer ses idées et de sourire quand les autres s'imaginent que l'idée leur est venue spontanément. Les merveilleux jeux de passe-passe qui lui permettent de dominer le petit monde qui l'entoure... Il ne s'agit pas de l'acte gratuit. Tout est calculé d'avance. Jerry regarde de ses yeux bleus, froids et impénétrables les multiples interlocuteurs qui passent chaque jour dans son bureau. Ils parlent, leurs lèvres bougent, leurs visages se plissent et esquissent des sourires. Ils parlent, mais Jerry, lui, sait qu'ils ne pensent pas ce qu'ils disent, qu'au-delà des mots, il y a des objectifs, des buts plus ou moins évidents, plus ou moins inavoués. Alors il s'amuse comme un enfant à les deviner, à percer leur mystère et à leur donner ensuite l'impression qu'il a été dupe, qu'ils l'ont eu. Parfois, il lui arrive d'en tirer un plaisir presque sensuel, une sorte de victoire connue de lui seul, qui lui fait tenir dans ses mains le sort des autres.

[24]

Il travaille jusqu'à l'abrutissement total, c'est vrai, mais en même temps il calcule constamment et cela est vraiment passionnant. C'est ainsi qu'il monte les marches de l'échelle et qu'il force les concurrents à s'écarter pour mieux le laisser passer. C'est un défi de tous les instants relevé par Jerry Lajoie, pour Jerry Lajoie.

Jenifer le comprend. Elle est ambitieuse pour elle et pour ses enfants. Elle ne le gêne en rien. Elle me pardonnerait plus facilement des infidélités qu'un échec professionnel, pense Gérald et cela lui paraît soudain très pénible. Aussitôt l'angoisse s'empare de lui. Ces dix jours d'absence n'auront-ils pas des conséquences graves ? John Smith qui, depuis longtemps, essaie de s'introduire dans les bonnes grâces du ministre n'en profitera-t-il pas pour parvenir à ses fins ? Le dernier dos-

sier qu'il avait préparé avant son départ a-t-il été terminé par la secrétaire et remis comme convenu ?

Jerry sent que ses mains deviennent moites.

— Vous allez à Merida demande le petit homme, son voisin de gauche, et lui qui se réjouissait de n'être obligé de parler à personne, est heureux soudain de cette diversion. Les questions se succèdent et s'enchaînent.

— C'est votre premier voyage ? Merida est une ville merveilleuse. Et puis vous allez visiter évidemment les vestiges de la civilisation maya qui se trouvent dans les environs. C'est un peu fatigant en cette saison, à cause de la chaleur, mais c'est absolument merveilleux. Évidemment pour moi qui suis anthropologue, c'est particulièrement précieux, mais même pour un profane [25] l'intérêt des ruines est certain. On ne peut se dire civilisé, évolué, sans avoir pu lire au moins tout ce qui a trait à cette civilisation si peu connue et si ancienne. Le berceau de la nôtre en quelque sorte, bien que nous nous soyons toujours limités, en France tout au moins, à n'étudier que la Grèce et la Rome antique.

L'accent anglais du petit monsieur est fort amusant, mais Jerry se sent moralement obligé de lui faciliter les choses.

— Je parle français, dit-il.

— Ah! mais alors, vous n'êtes pas Américain ?

— Canadien.

C'est à ce moment qu'intervient son voisin de droite, le Britannique.

— Canada, dit-il, en français, je suis allé l'année dernière à Montréal. Belle ville. Moi aussi je suis anthropologue, ajoute-t-il à l'intention du Français. Nous allons sans doute au même congrès à Merida.

Encore un congrès scientifique, pense Jerry, mais y a-t-il un coin du monde où, à un moment donné, aucun congrès n'a lieu ?

— Robert Bruce, dit aimablement le Britannique.

— Charles Delanaudière, annonce fièrement le Français, puis il ajoute avec un petit air de condescendance :

— Cher collègue, j'ai lu vos écrits et je les ai trouvés fort intéressants. Ravi de faire votre connaissance.

— Moi aussi, moi aussi, constate Bruce en remuant doucement sa belle tête blanche. N'est-ce pas vous qui aviez signé un important article dans le dernier numéro de la « Revue anthropologique » ?

— En effet, en effet... Je suis très honoré que [26] vous l'ayez remarqué.

Robert Bruce et Charles Delanaudière s'avisent alors qu'ils ont oublié Jerry et qu'ils viennent d'engager une conversation professionnelle, l'excluant ainsi, ce qui, pour Bruce du moins, semble être le comble de l'impolitesse.

— Je m'excuse, Monsieur...

— Jerry Lajoie, s'empresse de se présenter Géraud.

Sur le visage du Britannique apparaît l'ombre d'un sourire, qu'il efface aussitôt.

C'est curieux, pense Jerry, comme je perçois des choses et des réactions qui m'échappent normalement quand je suis pris par le rythme de mon travail. À Ottawa, comment les gens réagissent-ils en fait quand je me présente ? Tout d'abord cela ne m'arrive pas souvent, pour la bonne raison que je suis très connu et que j'évolue constamment dans le même milieu, mais quand même...

Il essaie de se souvenir, de revoir des visages, des expressions, des sourires...

Systématiquement les gens deviennent plus aimables. Oui, c'est bien ça. C'est comme si l'agencement de mon prénom et de mon nom était déjà l'annonce de l'homme du compromis. Jerry Lajoie ; derrière ces deux mots, on pressent le bilinguisme total, l'acceptation parfaite de toutes les idées officielles, la reconnaissance aussi de la supériorité anglo-saxonne sur de vagues origines francophones. C'est comme si on admettait a priori que ce n'est pas de ma faute si je m'appelle Lajoie, mais c'est incontestablement par mon propre mérite que j'ai gagné le droit d'être appelé Jerry.

[27]

Le Français, moins réservé que Robert Bruce, semble ravi du sujet de conversation qui s'offre à lui. Il sera toujours temps de parler des trésors mayas au congrès, mais le voici placé en face d'un phénomène d'acculturation tout à fait remarquable. Un cas de manuel. Aussi intéressant que l'étude de certains noms de Noirs de Louisiane qui trahissent leurs origines françaises et leur assimilation à l'élément anglo-saxon. Absolument passionnant! Les mots se précipitent, Jerry est inondé par le déluge des mots. Pour le bénéfice de son collègue britannique, Charles Delanaudière fait un brillant expose sur les effets de l'acculturation au niveau du changement des homonymes, singulièrement en ce qui concerne la population la plus pauvre d'une collectivité donnée. C'est amusant et injurieux à la fois.

Jerry qui en est parfaitement conscient se décide à monter sur ses grands chevaux.

— Mon prénom, Gérald, a été tout simplement traduit par mes collègues et j'ai pris l'habitude de celui de Jerry, dit-il.

— À force de se faire désigner d'une certaine manière par d'autres, enchaîne aussitôt le professeur, le sujet prend l'habitude de se percevoir lui-même d'une façon spécifique. Sa résistance, sa volonté personnelle de maintenir son origine culturelle s'efface devant la nécessité, ou le désir, d'appartenir au groupe dominant.

Gérald sent monter en lui l'irrésistible envie de faire taire le Français, mais il ne trouve rien à dire.

— Ce qui compte, poursuit l'autre avec volubilité, ce ne sont pas les cas isolés, mais le schéma et les modèles susceptibles d'être complets et universels. Le phénomène de l'acculturation et ses conséquences sont [28] connus et décrits, mais le processus lui-même contient encore des variables, dépendantes des zones culturelles particulières, qui ne sont pas précisées suffisamment pour être comparables.

— Oui, dit lentement Robert Bruce, comment discuter de l'évolution des Écossais et des Irlandais, comparativement à celle des diverses minorités qui font partie du Commonwealth...

Ce n'est pas une interrogation, c'est une constatation et il y a dans le ton un vague relent d'ironie. Il se paie ma tête et celle de son collègue, pense Gérald, et tout cela sans commettre la moindre faute de goût. Il est irréprochable, le Britannique.

Le vrombissement des moteurs se fait plus insistant. Les deux visages tendus vers Gérald, changent légèrement d'expression. La peur est là. Une peur dominée, contrôlée, civilisée et domestiquée, mais quand même présente. Gérald, lui, ne ressent rien. Juste une vague joie d'arriver enfin à destination. À travers le hublot il voit un ciel immensément bleu et sur ce fond, les premiers contours d'une ville, mais aussitôt, une autre image se superpose.

Une allée avec des arbres des deux côtés qui cachent des petites maisons unifamiliales. Une rue ni large, ni étroite... Au bout, à gauche, la masse imposante de la cathédrale. Un peu plus loin, sur la droite, le vieil édifice de l'hôtel de ville, comme étriqué dans son étroitesse. Les rails de chemin de fer. La route s'élargit. Il n'y a plus d'arbres. La poussière des voitures qui passent et au loin les hauts édifices qui bordent la rue principale. Banques, compagnies d'assurance et quelque part en arrière, le collège. De la cour du collège [29] on ne voit pas le clocher de la cathédrale, mais seulement ces édifices si hauts. Gérald joue... il attrape la balle et se met à courir. Il est assailli de partout. Il sait qu'il n'arrivera pas, mais il continue à avancer à bout de souffle, la bouche grande ouverte.

— Go Jerry, go...

C'est la première fois que quelqu'un l'encourage ainsi. John... Visage couvert de taches de rousseur, tignasse éternellement en désordre. John est grand, John est fort, John est issu de parents ukrainiens et il a la réputation d'être le meilleur de la classe.

— Go Jerry, go...

C'est drôle, pense Gérard, c'est ainsi que j'ai adopté ce prénom et je n'avais alors que douze ans. Je me fâchais quand mes parents s'obstinaient à m'appeler Gérard. Je voulais être Jerry et John est devenu mon meilleur ami.

Une légère secousse. L'avion s'est posé. Quelques paroles aimables échangées à la hâte et le voilà enfin seul. Gérard sort de l'aéroport. La chaleur est étouffante. Un soleil de plomb réchauffe tout et le mouvement lent du taxi ne parvient pas à atténuer cette sensation de lourdeur de l'air. Des petits hommes durs bruns, des palmiers, des places toutes blanches, des statues en veston et cravate sur leurs socles larges et solides, des fontaines, des fleurs rouges, des flamboyants qui saluent au passage : le dépaysement total. Gérard s'étire longuement, voluptueusement sur les coussins.

Puis c'est l'hôtel recommandé par le chauffeur, le grand hall où la végétation entoure le cercle bleu de la [30] piscine, une chambre anonyme dominée par le bruit du climatiseur.

Après le luxe du congrès, la chambre est plutôt triste, mais elle est bien à lui. Ici il est libre d'être seul, là-bas il était Jerry Lajoie qui avait le devoir de peser ses mots, de ne décevoir personne et de se conduire en conformité exacte avec sa personnalité officielle de délégué du ministère.

Qu'est-ce que je fais maintenant, se demande-t-il ?

Et soudain il lui apparaît clairement qu'il est infiniment plus facile de marcher dans le cercle tracé d'avance par des obligations professionnelles et familiales que d'user d'une liberté dont on a perdu l'habitude.

A-t-il jamais été aussi libre et qu'a-t-il fait alors ?

En vain il cherche un précédent. Il ne trouve pas. Oui, une fois, une seule, il avait fait l'école buissonnière. Il avait suivi alors des copains plus âgés qui avaient une vieille auto. Ils étaient partis ensemble pour aboutir dans les champs. La voiture ne marchait plus. Il avait fallu pousser et tirer. Ce fut pénible, ennuyeux et parfaitement ridicule.

Changer de peau, pense Gérald, voilà ce qui est urgent.

Il enlève ses vêtements, prend dans la valise une chemise à manches courtes, le pantalon blanc, des sandales...

Les gouttes d'eau sur la peau... Et pourquoi pas.

Il enfle son maillot de bain et descend. L'eau de la piscine est fraîche. Il nage lentement, paresseusement, en regardant la verdure autour, puis se renverse sur le dos, remue doucement comme s'il avait peur de rompre le charme et finalement se sent comme vidé de [31] toute pensée. C'est cela sans doute la liberté, se dit-il en s'essuyant de retour dans sa chambre. Puis il s'habille et sort dans les rues, où la foule colorée et grouillante envahit, avec l'arrivée du soir, les trottoirs et les places publiques.

Suis-je heureux, se demande-t-il en marchant ? Pas encore, mais à chaque pas je vais le devenir davantage, parce que je suis enfin seul avec moi-même et que cela doit être fort agréable de pouvoir passer dix jours sans être gêné par rien ni personne...

Autour de lui il y a des visages bruns, des yeux noirs, des hommes et des femmes de taille généralement plus petite que la sienne. Tout en marchant il a la sensation de dominer la foule et cela n'est pas fait pour lui déplaire. Le miroir placé à la devanture d'un libraire lui renvoie son image. Épaules larges, taille fine, cou et tête bien proportionnés. Pommettes hautes qui lui viennent probablement de ses lointaines origines indiennes. Un de ses ancêtres n'a-t-il pas enlevé quelque belle Iroquoise... Des yeux bleus, la mâchoire volontaire, une bouche gourmande. Tout cela bien lavé, bien conservé. Une quarantaine de sportif en somme, avec ce que cela comporte d'élasticité du corps. Généralement on le croit plus jeune que son âge.

Ses cheveux bruns et lisses, avec la boucle qui s'échappe sur le front que Jenifer dit indisciplinée. C'est bien tout ce qu'il y a d'indiscipliné dans son physique. Le reste il le contrôle bien, y compris les

muscles de son visage et jusqu'aux rides du sourire et de la réflexion, là, entre ses sourcils, juste à la naissance du front.

[32]

J'ai faim, pense Gérald. Vais-je commencer la découverte de cette ville par celle d'un restaurant ?

Soudain il lui semble que tout le monde mange autour de lui, les enfants qui marchent avec des cornets de crème glacée, les gens sur les terrasses des cafés, les petits groupes qui s'assemblent autour des marchands ambulants qui vendent des mets curieux, d'aspect décourageant. La chaleur est moins forte à présent et un vent léger joue avec les jupes des femmes.

Gérald hésite un peu, puis entre dans la librairie pour chercher un livre sur Merida, la province de Yucatan et l'art maya. Il choisit le volume le moins épais, en anglais, parce qu'il est moins cher que la version française et pénètre dans le café tout proche. Une fois assis, perplexe devant le menu mexicain, il finit par commander n'importe quoi au hasard. Cela fait partie de sa liberté toute neuve, car d'habitude il ne mange jamais rien dont il ne connaisse exactement le genre et jusqu'à la provenance. La nourriture est curieuse, piquante, difficile à situer.

Jenifer serait scandalisée, pense-t-il, et cela lui fait plaisir.

Il oublie de lire, fasciné par le spectacle de la rue, par la foule qui marche sur le trottoir, tout près, par les calèches qui passent attelées d'un cheval, avec leur chargement de touristes. Il y a aussi des voitures, beaucoup trop de voitures et Gérald observe avec envie les jeunes garçons qui se faufilent à bicyclette entre le flot des véhicules de luxe obligés d'attendre dans de longues files bloquées par les feux de circulation.

Je suis heureux, se dit Gérald, heureux comme le pape.

[33]

L'envie soudain de posséder une motocyclette, le ramène une fois de plus en arrière, vers Saint-Boniface et ses seize ans. Heureux comme un pape, disait-on alors quand par un beau dimanche on parvenait à s'échapper pour aller nager dans une piscine publique. Cela coûtait vingt-cinq sous, il s'en souvient fort bien, car il n'était pas faci-

le de les obtenir à la maison. Au nombre d'enfants qu'ils étaient, forcément, cela faisait une somme.

Souvent il trichait à l'entrée et comme la caissière l'aimait bien, elle fermait les yeux. Pour Louise c'était plus compliqué. De toute évidence la caissière ne tenait pas à le voir en compagnie de Louise, qu'il invitait pourtant souvent à venir avec lui.

Louise... Pourquoi diable pense-t-il à Louise, justement ici, sur la terrasse de ce café de Merida ? Sans doute parce qu'elle fait partie de cette époque première et la plus belle de son existence, où il possédait tout, parce qu'il n'avait rien.

Être libre et seul, c'est oublier le temps présent, pense Gérard. C'est retrouver en soi un univers à part qui vous appartient en propre et que vous n'avez livré à personne.

Quand il avait rencontré Jenifer, il était un jeune étudiant ambitieux qui terminait son droit. Il était Jerry et il avait compté sur elle pour l'aider à le rester. Elle l'avait fait d'ailleurs, on ne peut plus consciencieusement. Il ne peut rien lui reprocher, rien... En ce qui a trait à Alex, son aîné et à Riki, sa fille, ils sont bien élevés, bien lavés, bien entraînés. Ils sont blonds blancs et roses, ils boivent beaucoup de lait, regardent trop souvent la télévision et suivent consciencieuse [34] l'enseignement qui leur est dispensé au collège. Ils ne sont pas compliqués pour un sou.

De vrais petits Anglais, s'était écrié son père quand il les avait vus pour la première fois, puis il adopta à leur égard une attitude admirative et étrangement soumise. Cela fit mal à Gérard de voir quelle énorme distance séparait son père de ses enfants à lui, mais il a dû se résigner. Il n'y avait rien à faire. Des étrangers, voilà ce qu'ils étaient les uns pour les autres. Alex et Riki ; de bons enfants...

La seule créature avec laquelle je peux parler à la maison en ma langue, c'est mon chien, pense soudain Gérard avec amertume. Et ce n'est pas leur faute : c'est la mienne. Le chien, je savais bien que cela ne pouvait pas nuire à son avenir que d'apprendre mon idiome maternel, tandis que je craignais pour les enfants...

Le français... La culture française... Est-ce seulement du français qu'on parlait à Saint-Boniface, ou plutôt une sorte de langue informe,

polluée par les anglicismes, appauvrie, vidée de sa véritable substance ?

Évidemment, il y avait Louise qui lisait beaucoup et qui savait des son plus jeune âge trouver toujours le mot juste, mais Louise, à tous points de vue, était une exception. Qu'est devenue Louise ? Il n'avait jamais osé s'informer auprès de sa mère et personne n'a eu la charité de lui parler de Louise, depuis qu'il est parti et qu'il est marié.

Lui en a-t-on voulu d'avoir épousé Jenifer, ou de ne pas avoir épousé Louise ?

Gérald se pose pour la première fois cette question. Jusqu'à présent il a toujours été profondément persuadé que la famille, ses parents, frères, sœurs et cousins, [35] n'ont qu'à l'admirer et être fiers de lui. Après tout, non seulement il a réussi, mais encore il continue à les aider financièrement, ce qui demeure la plus tangible preuve de son succès. Pourtant on le remercie du bout des lèvres pour les chèques qu'il envoie et on ne lui écrit guère qu'à Noël et parfois à Pâques. Ce sont des lettres courtes et ennuyeuses. Un tel va bien, un tel va mal, merci pour ton argent, porte-toi bien et ta famille aussi.

Gérald ne montre jamais ces lettres à Jenifer. Elle a rencontré une seule fois son père et au début de leur mariage elle s'efforçait de lui écrire, puis peu à peu cela a cessé. Elle n'avait vraiment rien à lui dire. En fait Alex et Riki n'ont jamais eu d'autres grands-parents que le couple aimable et distant des parents de Jenifer.

Comme ils habitent Kingston, c'est supportable, se dit Gérald, s'il fallait qu'ils soient à Ottawa cela serait bien plus pénible. Je ne connais pas d'homme plus ennuyeux que mon beau-père et de femme plus mortelle que ma belle-mère. Heureusement qu'ils passent leurs vacances en Floride, cela fournit au moins un sujet de conversation. On discute des prix des hôtels et pensions.

À la seule idée que le gros bonhomme se trouve en cet instant à des centaines de milles de distance, Gérald ressent une satisfaction de tout son être. Il repousse son assiette et commande un café. Le papillon géant du ventilateur qui tournait au-dessus de sa tête s'arrête et, au même moment, un essaim de mouches envahit sa table. Il fait chaud. La sueur se met à couler sur son front. C'est insupportable. Il essaie de s'enquérir [36] auprès du garçon de ce qui se passe, mais l'autre ne le

comprend pas. Alors il montre du doigt le ventilateur et on lui répond quelque chose sans qu'il puisse en saisir le sens.

— C'est une panne de courant, dit une voix derrière lui.

Gérald se retourne vivement. Il voulait rester seul, il voulait éviter toute rencontre avec des compatriotes et pourtant cela est plus fort que lui. Car l'homme qui vient de lui parler est sûrement québécois. Il ne peut préciser d'où lui vient cette certitude, mais elle est là et il ne peut se tromper. Des cheveux longs, une barbe qui dévore le bas du visage et, dans tout ce désordre, des boucles brunes, des yeux bleus.

Leurs regards se croisent. Celui de l'autre est intelligent et espiègle, avec ce fond de bonté qui caractérise les hommes qui ne sont jamais sortis tout à fait du paradis de leur enfance. Des hommes qui osent vivre sans porter de masque, tout simplement, tels qu'ils sont et non pas tels qu'ils voudraient être. C'est un regard limpide, sans arrière-pensée où apparaît la joie de la découverte de l'autre et Gérald est presque gêné par cette spontanéité dont lui n'est guère capable parce qu'il s'est appliqué, trop longtemps, à la tuer et à en éliminer, dans son comportement, toute trace.

— Vous êtes québécois, c'est formidable... Ça fait longtemps que vous êtes ici ? Vous arrivez ? Ah! j'oublie. Je m'appelle Guy et voici Louise. Avez-vous vu les ruines mayas d'Uxmal ? Il faut absolument voir Uxmal.

Un flot de paroles et déjà cette disponibilité absolue si rare chez un peuple du Nord.

[37]

— Vous avez une voiture ? Non ? Et bien nous avons notre Renault. On peut vous emmener demain. C'est demain qu'on va y aller, n'est-ce pas Louise ? Es-tu d'accord ? Venez donc prendre le café avec nous. Ce n'est pas drôle de manger seul.

Gérald se lève et se déplace vers l'autre table. Louise... Drôle de coïncidence. Pourquoi diable s'appelle-t-elle Louise, et avec ça elle est jolie. Très jolie même. De longs cils noirs sur des yeux verts, des cheveux dans le dos, un teint frais et un sourire timide qui creuse des fossettes dans des joues à peine bronzées. À eux deux ils ne doivent pas avoir plus de cinquante ans. D'où leur vient donc cette assurance, cette liberté que lui, Gérald, n'avait jamais connues ? À leur âge il était paralysé par la timidité, par la crainte du ridicule et par le souci de paraître à son avantage. Il s'efforçait d'être froid et distant. Il voulait impressionner. Ces deux-là ne veulent rien du tout. Ils sont en vacances, ils sont heureux de rencontrer un compatriote, ils le disent et ils sont persuadés a priori que l'autre éprouve le même plaisir qu'eux. Ils ne sont certainement pas riches et habitués à voyager ; cela se voit dans leur façon de commander les cafés, de se comporter avec le garçon et de recevoir Gérald à leur table.

L'effet de surprise passe, une gêne s'installe entre eux. Gérald détonne avec son pantalon blanc, ses chaussures blanches, sa chemisette impeccable. Eux portent des jeans et des sandales sur des pieds nus. Il leur dit qu'il a dix jours de vacances et aussitôt ça va mieux. Il n'a que dix jours, eux ont pris tout un mois, il est seul et ils sont deux. Gérald leur apparaît comme un novice dans ce pays qu'ils découvrent depuis [38] un certain temps déjà, en traînant d'une ville à l'autre. Ils campent, ils s'arrêtent au gré de leur fantaisie, ils se baignent, ils visitent et ils repartent.

Gérald espère obtenir un certain effet en racontant qu'il a assisté à un congrès et qu'il en profite pour visiter un peu le Yucatan. À sa grande surprise on se met à le plaindre. Guy et Louise ne manifestent aucun intérêt, ni pour sa situation, ni pour son statut professionnel. Visiblement cela leur est parfaitement égal. Plus timide, plus réservée, Louise parle peu, mais Guy, lui, ne tient pas en place.

— On a décidé tous les deux de prendre des vacances, dit-il. Le Mexique, cela fait longtemps qu'on voulait voir à quoi cela ressemblait. Un pays de l'Amérique latine qui parvient à mieux se défendre que les autres. Avec leur taux de natalité ce n'est pas facile. Et puis, c'est différent de chez nous. Un dépaysement total. On avait besoin de

ça. On a beaucoup travaillé cette année. Le vrai repos c'est le changement. On est coupé de tout. Pas de nouvelles de Montréal depuis que nous sommes partis, pas de journaux, rien. Ils sont très gentils les Mexicains. Vous verrez. Ils savent rire, ils savent s'amuser et pourtant ils ont la vie dure. Bien plus dure que chez nous. On les regarde vivre et parfois on les admire. Surtout avec cette chaleur...

Gérald chasse la mouche qui plonge dans la soucoupe.

— Ce n'est pas d'une propreté méticuleuse... Ah! forcément, avec ce climat, ils font ce qu'ils peuvent.

Gérald regarde Louise. À quoi tient la liberté d'un homme qui n'est pas enchaîné par son travail, obsédé constamment par ses problèmes professionnels et qui [39] s'offre dix jours de vacances totales ? Il voulait être seul. Il espérait ne rencontrer personne. Et le sourire de cette toute jeune femme vient soudain changer ses plans. Oui, il ira avec eux visiter les ruines des villes mayas. Oui, il est heureux de pouvoir parler dans sa langue avec des gens qui ne le connaissent pas et auxquels il n'est pas obligé de dire qui il est et d'où il vient. Oui, il est bon que grâce à eux il ait pu échapper à la solitude. Désormais il va cesser de penser et de faire ces retours en arrière qui ne servent à rien et qui déjà le rendaient mélancolique. Il n'est pas venu ici pour retrouver ce Gérald de Saint-Boniface qu'il voulait à tout prix cesser d'être. Il vaut mieux laisser dormir les spectres de la misère d'autrefois et cela d'autant plus que lui, Jerry Lajoie, ne peut pas comprendre pourquoi ces spectres-là parviennent à susciter en lui des regrets. C'est une réaction illogique.

— Vous êtes de Montréal ? demande Louise.

— Non, j'habite Ottawa.

— Ah! s'étonne Guy, comme c'est curieux. C'est vrai, vous avez même un tout petit accent. Je me suis déjà demandé d'où cela venait. Ottawa... Une ville triste.

— Oh! ça a beaucoup changé ces derniers temps. Depuis qu'on a nettoyé le centre, c'est même plutôt joli.

— C'est vrai, j'y suis allé cet hiver. C'est bien différent quand même.

— Différent par rapport à quoi ? demande Gérald.

— On ne se sent pas chez nous, constate doucement Louise, tout en n'étant pas dépaysé comme ici. C'est une drôle de sensation.

[40]

— Vous devriez y aller plus souvent, dit en souriant Gérald.

— Pourquoi ?

Les yeux verts l'interrogent. Ils sont sincères, limpides et terriblement sérieux. Ce qui n'était de sa part qu'une sorte de formule de politesse, exige soudain une justification. Impossible de se tirer de là par une plaisanterie. Au fait pourquoi Louise de Québec devrait-elle aller plus souvent à Ottawa où elle ne se sent pas chez elle ? Pourquoi a-t-il dit cela ? Comme ça, pour éviter le silence ? Non, cela fait partie de sa philosophie, de son univers mental. Les Québécois doivent aller à Ottawa pour comprendre que le fédéralisme fonctionne d'une certaine façon et qu'ils doivent le respecter. C'est fondamental pour Jerry, mais cela l'est-il également pour Gérald, attablé à une terrasse de café de Merida ?

Dans ce soleil, sous cette chaleur de plomb, il n'est pas possible de croire que les gens puissent réagir en fonction des institutions, bonnes ou mauvaises. Cela paraît tout simplement grotesque. Ils réagissent en fonction des impulsions, de ce sentiment d'appartenance qui rend le visage de Guy si joyeux parce qu'il a rencontré un compatriote. Louise, elle, plus méfiante, ne fait en somme que s'enquérir du degré de cette appartenance chez un homme qui vit à Ottawa.

À partir de là tout ce que Gérald pourra dire de sensé au sujet de la capitale nationale n'aura aucun intérêt réel. C'est comme s'il plaiderait coupable. Ce qui est évident, c'est qu'ils acceptent d'emblée Gérald Lajoie, sans se demander qui il est, ni comment il gagne sa vie, mais qu'ils ne seraient pas prêts à réagir de la [41] même façon à l'égard d'un quelconque John Smith, habitant Ottawa, doté du même passe-

port, de la même nationalité, habitué à vivre d'une façon similaire en apparence et de manger aux mêmes heures, les mêmes plats qu'eux.

— Allons marcher, propose Guy.

Ils se lèvent et ils s'en vont, Louise au milieu, trois silhouettes perdues dans la foule. Ils sont habillés de façon très différente, mais leur démarche est semblable. Ils ont accordé leur pas à celui de Louise. Dans les rues encombrées, le soleil disparaît brusquement, les lumières s'allument et c'est déjà la nuit, bien qu'il soit à peine sept heures. Ils ne parlent pas. Autour d'eux, des hommes et des femmes se pressent, qui vers l'arrêt de l'autobus, qui vers les kiosques où on vend des tortillas, des fruits, des jus et des petits sandwichs sagement enveloppés dans des serviettes blanches.

Ils forment, dans tout cela, un petit îlot distinct. Ils se connaissent à peine et pourtant il y a déjà entre eux une sorte de solidarité tacite. La petite rue étroite qu'ils longent débouche sur une large avenue bordée d'arbres.

— Mais c'est une copie conforme des Champs-Élysées, dit Gérald.

— Formidable! s'exclame Guy, Paris à Merida. On aura tout vu.

Louise se met à rire.

— Si vous lisiez les livres sur Merida, comme moi, dit-elle, vous sauriez qu'au début du siècle des familles, qui se sont enrichies grâce à la production du sisal, ont décidé de recréer l'atmosphère qu'elles ont aimée à Paris. Cela nous vaut aujourd'hui le plaisir [42] de déambuler sur ce boulevard. Il y a même, à Merida, un hôtel particulier qui est la copie fidèle du Petit Trianon.

— Des parvenus, quoi...

— Oh! vous savez, moi j'aimerais bien qu'on puisse en avoir quelques-uns à Montréal. Au lieu de dilapider leurs sous en Floride, ou

ailleurs, ils auraient pu au moins laisser quelque chose de joli. Nos riches, à nous, se sont contentés de construire la rue Sainte-Catherine et la rue Sherbrooke, l'une plus laide que l'autre.

Ils sont absurdes ces deux-là, pense Gérald, absurdes et attachants.

Et déjà il sait qu'il ne les quittera pas de son propre gré, pas tout de suite du moins, cependant il vaudrait mieux le faire parce qu'il est différent d'eux et que tôt ou tard ils s'en apercevront.

Comme si elle devinait ses pensées, Louise tourne la tête et lui fait cadeau de son sourire.

— Vous n'êtes pas fatiguée ?

Il les entraîne vers une terrasse et les installe autour d'une table. Quel bourreau ce Guy, pense-t-il, elle est épuisée cette petite et lui continue comme s'il ne le voyait pas. Pourtant il doit l'aimer. Vraiment ces jeunes sont inconscients. Quand moi je sortais avec Louise...

Tu es ridicule, mon petit vieux, se moque une voix intérieure enfouie en lui. Tu n'es jamais allé avec Louise plus loin que la piscine et encore il ne fallait pas qu'on vous voie ensemble. En ce qui concerne Jenifer, par contre...

Non, il ne veut pas penser à Jenifer. Surtout pas. [43] Jenifer c'est le bureau, c'est la vie normale et c'est aussi la mauvaise conscience. Le remords d'avoir osé s'offrir ces dix jours de vacances. Guy, cet inconnu assis à côté de lui, a-t-il des remords de se promener ainsi au lieu de bâtir son avenir et celui de Louise ? Est-il dévoré par le besoin de réussir ?

Gérald l'observe à la dérobée tout en sirotant sa bière. Il aurait préféré commander un scotch, mais assez curieusement il n'a pas osé. Ils doivent avoir un budget limité, ces deux-là et un scotch c'est presque le symbole du touriste riche.

Des hommes bruns, aux traits purs comme taillés à la pointe d'un couteau, viennent leur offrir des hamacs. Petits paquets aux couleurs chatoyantes. Des enfants aux yeux noirs vendent de la gomme à mâcher, ou tout simplement tendent la main en passant, d'un air princier.

Ils demandent l'aumône sans se rendre compte de la signification du geste, comme s'ils réclamaient leur dû. C'est un va-et-vient constant sur la terrasse pleine de monde.

— Demain nous partirons tôt, dit Guy. Vers sept heures. Après il fait trop chaud. Où habitez-vous ?

Gérald indique, comme à regret, le nom de son hôtel. Ils le regardent un instant tous les deux. Il est plus riche qu'ils ne le croyaient.

— C'est là que le chauffeur de taxi m'a amené de l'aéroport, dit Gérald. Je n'avais pas le choix. D'ailleurs je n'ai pas l'intention d'y rester.

— Et si on allait dans les environs, s'excite Guy. Il y a une plage. Regardez, c'est indiqué sur la carte.

Tous les trois se penchent sur la feuille colorée, striée des lignes des routes. L'espace bleu de la mer.

[44]

— Cela me paraît la meilleure chose à faire, dit Gérald. Il fait vraiment trop chaud ici.

De plus en plus il se rapproche d'eux. Il lie son temps au leur. Il aliène sa liberté et sa solitude. Il n'est plus possible de reculer.

Un groupe de musiciens se met à jouer. La longue main fine de Louise scande le rythme. Guy allume une cigarette et écoute en silence. C'est comme si, à trois, ils entendaient mieux, ils voyaient mieux, ils profitaient plus pleinement de cet univers si différent du leur.

Quand j'étais petit gars, dit Guy, j'ai rêvé de voyages exotiques, mais je n'aurais jamais cru que cela m'arriverait un jour. On n'avait pas l'habitude de voyager chez nous.

— Vous êtes né où ?

— Oh! à Sainte-Rose. Louise aussi d'ailleurs. On se connaît depuis toujours. Mais elle, elle a des parents, tandis que moi j'ai eu le luxe d'avoir deux pères.

— Un luxe, en effet...

— Oh! c'est très simple. On était dix chez nous. Ma mère est morte très jeune et mon père travaillait au chemin de fer. Il avait beaucoup de courage et il était très fort, mais il gagnait peu. Alors on nous a placés dans des foyers. J'ai été élevé par un vieux couple. Ils étaient très gentils, la preuve : on se voit encore. Mais dire que c'était gai, ce serait mentir. Ce n'était vraiment pas gai.

Sur la table brune, les verres laissent des petits ronds humides. Gérald éprouve l'envie de s'enfoncer avec eux dans le passé. De faire remonter à la surface, [45] comme ça en public, Gérald Lajoie de Saint-Boniface. Mais il se tait. Il s'était tu pendant tant d'années, pendant si longtemps il avait fait attention à ne jamais se livrer, qu'il ne peut que continuer.

— Sainte-Rose était à l'époque un village. C'était un voyage important que d'aller à Montréal, pour nous qui n'étions pas riches. Il y avait aussi tout près le parc Belmont. On prenait de quoi manger et on y passait la journée à regarder les autres monter sur les manèges. C'était notre façon de nous amuser et cela nous suffisait. Je n'ai pas été vraiment malheureux, tout compte fait, mais quand je repense à cette époque-là j'ai surtout pitié de mon père.

— Vous est-il jamais arrivé d'avoir peur, demande Gérald ?

— Peur de quoi ?

— D'avoir la même existence que lui ?

Guy se met à rire.

— Moi, vivre comme lui, travailler comme lui pour des prunes! Jamais... Je savais que je me débrouillerais. Je ne savais pas trop comment, mais j'étais certain d'y arriver. Il a eu la malchance de connaître l'époque de la crise, le pauvre vieux, moi pas. Vous comprenez, ce n'est pas moi qui suis meilleur, ou plus intelligent, c'est certainement lui. Moi, je ne suis pas capable de me sacrifier comme il l'a fait. Je crois qu'à sa place, j'aurais tout lâché et je serais parti. Tout simplement j'aurais traîné dans le monde avec un sac à dos, d'un pays à l'autre, où il fait chaud et où il est facile de subsister. Lui, il s'est accroché. Il nous a tous défendus de son mieux. Toute la famille. Nous étions placés mais il venait nous voir chaque dimanche [46] et il se débrouillait pour nous réunir quelque part. Quand il avait de l'argent, on allait manger des hot dogs au restaurant. Quand il n'en avait pas, on allait au bord de l'eau. En été c'était facile, mais en hiver... Il fallait être riche pour rester ensemble au chaud...

« On attendait ces dimanches-là, d'une semaine à l'autre, comme le paradis. Pour nous, être ensemble, tous, les sœurs, les frères et le père, c'était la grande fête. Je me souviens qu'on faisait ce qu'on pouvait pour qu'on nous garde seulement à Sainte-Rose. Bien des fois j'avais envie de dire aux gens chez qui j'étais, leurs quatre vérités, mais je me taisais. Ils pouvaient toujours me renvoyer et je risquais d'être placé à Montréal, ou ailleurs. Mon père n'avait pas les moyens, à ce moment-là, de payer l'autobus pour aller me voir, ou pour me faire venir. »

Gênée, Louise allume une cigarette. Visiblement elle n'aime pas ces confidences. Elle sent qu'elles sont unilatérales, que Gérald ne dira rien, ou n'a peut-être rien à raconter, tandis que Guy, la bière aidant, ne demande pas mieux que de parler.

Un homme vêtu de chemise et de pantalon blancs ; un chapeau sur la tête, s'approche d'eux. Il tient dans ses mains le plateau chargé de fleurs blanches qui sentent fort et dont les pétales sont d'une finesse extraordinaire. Gérald a envie de lui acheter toutes ces fleurs et de les mettre devant Louise pour la remercier d'être aussi belle et aussi pro-

che dans l'ombre de cette nuit, mais se rend fort bien compte à quel point son geste la gênerait. Alors il tourne la tête et s'efforce de regarder ailleurs, tandis que Guy se frotte les yeux comme s'il voulait chasser les images d'un autre monde et [47] d'une autre époque qui le poursuivent, comme un souvenir d'un étrange paradis perdu.

[48]

LES MILITANTS. Roman

Chapitre II

[Retour à la table des matières](#)

La pyramide se dresse devant eux, dans sa majesté de pierre. Des escaliers étroits, hauts, montent vers le ciel comme un appel de l'homme à la miséricorde de Dieu. Charles Delanaudière s'arrête, saisi. Il a beau être conscient de ce que cette étrange extase qui s'empare de lui peut avoir d'incongru, il ne peut s'empêcher de respecter le silence de cet endroit unique.

Debout au milieu de la petite place, entourée de murs hauts, aux formes larges, à la fois massifs et délicats par la finesse des sculptures de la pierre, Charles rêve.

Au-delà de ces murs, châteaux, ou églises fantomatiques, il y a la jungle. L'enchevêtrement primitif des lianes, marécages inviolés par l'homme, végétation folle, effrayante par sa densité, prête à tout dévorer. Ici, c'est le calme, le silence, l'art, une culture qui n'est pas la sienne et qu'il n'a appris ni à aimer, ni [49] à respecter. Au-dessus de sa tête, des oiseaux aux longues ailes volent d'un édifice à l'autre, se perdent sous les arcades, recommencent leurs jeux et poussent des cris

tantôt doux, tantôt stridents. Il est à peine huit heures du matin, mais déjà la chaleur étouffante s'abat sur cette terre étrange et le soleil brûlant caresse les vieilles pierres. Elles sont rugueuses au toucher, mais si chaudes en même temps qu'elles paraissent vivantes.

Dans un coin, assis dans l'herbe, trois hommes coupent de longues feuilles et placent doucement des pierres fraîchement déterrées, dans un ordre qui, en apparence, n'a rien de logique. Leurs gestes sont lents et précis.

Ils portent des chapeaux de paille enfoncés sur leur front brun mais Charles rencontre leurs regards. Il y lit la patience, et une sorte d'indifférence à tout ce qui les entoure. Ils classent les pierres, comme s'ils déplaçaient n'importe quoi d'autre, des carottes ou des betteraves par exemple. Est-ce là les véritables descendants des Mayas ? Les arrière, arrière-petits-fils des constructeurs des chefs-d'œuvre d'architecture et d'art qui dominent la vallée ? Si tel est le cas, l'homme ne transmet rien. Il n'est qu'un infime instant dans l'éternité et son génie est condamné à disparaître avec lui. Et pourtant il y eut la France, l'Éternelle qui, jusqu'à présent et depuis toujours, se nourrit du génie de ses ancêtres et même au-delà, de la culture grecque et romaine.

Charles Delanaudière perd pied. Il ne se retrouve plus lui-même. Il doute. L'œuvre de l'homme peut-elle être dévorée ainsi par la brousse sans qu'il reste rien de sa grandeur chez ses descendants ?

[50]

Cela ne se peut pas ! Peut-être, après tout, l'hypothèse que les Mayas venaient d'Égypte est-elle vraie. Ils sont arrivés, ils ont créé un empire et puis un jour, ils sont repartis pour continuer à fertiliser la vallée du Nil.

Mais non. Compte tenu des moyens de transport qui existaient à l'époque, ce n'est guère possible. Ils ont vécu sur ce sol, ils y ont imprimé leur marque et, épuisés par l'effort, vidés de leur potentiel, ils se sont dissous de génération en génération dans la masse des cultivateurs anonymes. Le génie, le rêve de grandeur n'était pas le propre d'un peuple, mais d'une poignée d'individus.

Des prêtres, ou des princes, des illuminés ou des tribuns ont forcé des milliers de petits hommes bruns à se dépasser eux-mêmes. Ils les ont traînés ici, sous peine de mort, ils les ont obligés à travailler sous

ce soleil de plomb, non pas pour leur profit, mais pour la gloire du dieu du maïs et celles des architectes fous qui ont conçu les plans des temples. Et un jour, les petits hommes bruns en ont eu assez de l'effort surhumain qu'on leur avait demandé de père en fils, et ils ont tué leurs génies.

Depuis, ils défrichent la jungle et y sèment du maïs. Ils construisent des cases toutes pareilles, aux toits en feuilles de palmiers séchées, disposées en dôme et un dieu plus humain habite sous leur toit. Ils ont oublié le passé y compris l'heure de la conquête et ils ont tout simplement assuré la survivance de leurs descendants. C'est ainsi qu'ils continuent à se multiplier et à vivre d'une génération à l'autre, sans grandeur, mais plus heureux peut-être de pouvoir accomplir entièrement [51] un travail à leur mesure.

Je divague, pense Charles. C'est la chaleur sans doute. On n'a pas idée de visiter les cités mayas à une pareille époque de l'année. Ils auraient pu, après tout, organiser leur congrès en hiver.

— C'est beau, constate Robert Bruce, son collègue anglais, en le rejoignant. Ces oiseaux, ce sont sans doute les âmes mayas qui reviennent chez elles. Cela ne me déplairait pas, bien que ce soit là une hypothèse qui n'a rien de scientifique.

Son rire est contagieux. Charles se secoue. Robert lui fait du bien. Lui aussi est impressionné, mais il parvient à cacher ses réactions sous cet humour anglais qui permet de tout simplifier et de tout dédramatiser.

— Je comprends pourquoi nos collègues mexicains ont préféré rester à l'hôtel et continuer leurs discussions. Il fait vraiment trop chaud.

Le professeur Smith de New York mâche philosophiquement de la gomme.

— Ah! si seulement on laissait à nos ingénieurs le soin d'organiser les ruines mayas à leur manière... Ils poseraient un dôme en plastique, installeraient à l'intérieur l'air climatisé et tout cela deviendrait parfaitement confortable et humain! Je me sens comme ce juge qui me disait qu'il ne visite jamais les prisons où il envoie pourtant un paquet de gens plus ou moins honnêtes. Nous, les savants, nous devrions faire la même chose. Restez tranquillement dans nos bureaux à air climatisé et élaborer des hypothèses sur la base de photos faites par des hommes engagés sur des chantiers. Autrement la science devient invivable. Quand je pense que les autres sont maintenant en train de discuter [52] autour d'une table ronde, placée à l'ombre, un verre de scotch à la main, le me dis que je suis un imbécile.

— C'est très beau, répète à voix basse Robert Bruce, et pour ma part je ne regrette rien. Les collègues se succèdent et se ressemblent, tandis que ces vestiges d'un autre monde sont uniques. Il est merveilleux de penser que nous avons pu les arracher à la jungle. En fait c'est un diplomate britannique qui a été à l'origine de tout cela, il a été le premier à commencer les fouilles. Pour moi, c'est la preuve, en quelque sorte, que le génie d'un peuple survit dans la mesure où on forme des gens capables de le respecter.

— Le génie d'un peuple ou d'une classe dominante, demande Charles ?

— Non, d'un peuple, insiste Bruce. Une minorité ne peut que concevoir, que rêver ; elle ne peut construire sans le concours des autres.

— C'est elle quand même qui impose la contrainte, proteste Charles, sans laquelle le peuple serait peut-être parfaitement amorphe, ou tout au moins incapable de grandes choses.

— Je parle, donc je suis, plaisante Smith. Vous, les Français, vous êtes des raisonneurs et des verbeux. Vous introduisez partout la logique, une sorte d'ordre qui vous semble immuable. La réalité est beaucoup plus compliquée que cela. Pourquoi, par exemple, les révolutionnaires de 1789 n'ont-ils pas détruit Versailles, tandis que les

Mayas qui se sont révoltés, si révolte il y a eu, ont abandonné leurs villes à la jungle ? Pourquoi ?

— Il s'agissait peut-être de causes religieuses, ou [53] encore d'une épidémie, dit Bruce. Ils n'ont pas démoli ces merveilles, ils les ont abandonnées, ce qui est tout à fait différent. Ce n'est pas la rage du peuple à laquelle il aurait laissé libre cours, c'est la peur qui aurait fait fuir les gens, ou encore l'indifférence.

— On ne peut être indifférent après avoir fourni un tel effort. Ils ont trop souffert pour édifier ces pyramides, eux et leurs pères. Ils les ont construites au prix de leur sueur et de leur sang. Comment concevoir dès lors que du jour au lendemain, ils aient pu décider de tout laisser et de partir ?

— Vous devenez lyrique mon cher ami, dit Bruce en adressant un sourire amical à Delanaudière.

— Si jamais la même aventure devait nous arriver à nous, Plaisante Smith, cela serait beaucoup plus grave. Les malheureux archéologues de la nouvelle ère seraient obligés de se contenter de déterrer des annonces de Coca-Cola.

— Allez, ne soyez pas sinistre, je donnerais cher en ce moment pour une bouteille de Coca-Cola bien fraîche, proteste Bruce.

— Nous avons tué les génies, murmure Charles Delanaudière. Nous avons éliminé les individus pour ne travailler que pour le bien-être des collectivités. Notre objectif, celui de notre civilisation du vingtième siècle, n'est pas celui de laisser une œuvre, mais de permettre à une multitude de mieux vivre et c'est probablement préférable ainsi. Assez étrangement d'ailleurs, cette nouvelle philosophie, s'il peut y avoir quelque chose de nouveau dans ce bas monde, nous vient de l'Est. Elle a été à l'origine de la révolution russe et par un curieux paradoxe, c'est l'Amérique qui est en [54] train de la réaliser dans l'immédiat. J'ai l'intuition que ce qui est arrivé aux Mayas, ce fut justement cela. Ils se sont révoltés contre leurs génies et maîtres.

— Ils ont compris qu'ils étaient capables de concevoir de beaux monuments, mais qu'ils étaient vaincus par la vie. Ils ne savaient pas comment faire pousser le maïs, comment guérir les maladies et comment aider les femmes à mettre les enfants au monde. Alors soudain, persuadés de l'inutilité du génie d'une poignée d'hommes, ils les ont

condamnés à mort, eux et leur œuvre. Puis ils ont suivi le plus humble des cultivateurs qui parvenait à assurer de bonnes récoltes. Oh! regardez, là-bas...

Au fond du carré, sur l'escalier de la pyramide, se détache une silhouette de femme. Lentement, elle monte les marches, minuscule point rouge sur la pierre jaune. Parfois elle s'arrête, hésitante, puis elle repart. Et la lente ascension continue. Tout en haut il y a une cavité et le piton qui domine l'ensemble. Elle disparaît un instant pour se dresser enfin sur le sommet, sur le fond de ciel bleu, comme une figure de proue. Elle semble ainsi dominer les âges et les époques. En bas, sur la pelouse, les trois hommes ressentent soudain la même curiosité pour cet être vivant, fait de chair et d'os.

— Une touriste, sans doute, dit Bruce. Partons, c'est tout à fait intenable.

Il transpire à grosses gouttes et il essuie avec gêne son front, mais Charles Delanaudière ne bouge pas. Il est fasciné. Smith a beau l'observer d'un air narquois, lui aussi reste rive sur place.

[55]

— Une Américaine, probablement, dit-il. Mes compatriotes adorent ce genre d'exploit.

— Une Américaine serait accompagnée d'un guide, plaisante Bruce. Elle semble plutôt avoir le courage d'une vieille fille anglaise.

— Je doute fort que cela soit une Française, constate Charles Delanaudière, nos jeunes femmes n'ont pas l'habitude de se promener seules dans des lieux aussi isolés. Elles ont généralement des chevaliers servants.

Dans ce décor, dans cet univers de beauté grandiose, les banalités qu'ils échangent prennent une dimension à ce point différente, qu'ils attendent sous le soleil de plomb, comme si tout leur avenir en dépen-

dait. L'inconnue reste là-haut, fait le tour du minuscule promontoire et finalement amorce la descente, tandis qu'il se met à pleuvoir. Ce ne sont pas des gouttes de pluie qui tombent, mais des gerbes d'eau, lourdes et fortes, bien faites pour ensemençer la terre, craquelée par la sécheresse et épuisée par le soleil. Semblable à la grêle, la pluie frappe les visages et les trois hommes se mettent à courir.

Il n'y a plus d'oiseaux. Ils se sont réfugiés dans la galerie et volent maintenant bas sous les arches en se frappant les ailes contre les murs. La coupole du ciel, devenue d'un bleu sombre, paraît proche et lourde de menaces. L'ombre recouvre le grand carré entre les monuments.

Au-delà des pierres, la jungle semble revivre. Les arbres petits et rabougris cessent de pencher sous le poids des lianes et se redressent. Des bruits étranges montent vers eux et se mêlent aux appels des [56] oiseaux.

Ils sont là, mal abrités dans une cavité, n'osant avancer vers l'intérieur sombre, où on entend le bruissement des ailes. Trois hommes, forts de leur science, de leurs connaissances, de leur statut social et de leurs titres, qui ont peur et qui évitent de se regarder de crainte de le trahir.

Là-haut, la tache rouge bouge toujours le long de l'escalier de pierres, mais par moment la force et l'épaisseur de la pluie sont telles qu'on la voit à peine.

— Je vais l'aider à descendre, dit Bruce, et il fait un pas en avant pour reculer aussitôt sous le choc de la pluie.

— Calculez vos distances, ironise Smith, elle sera arrivée sur la pelouse avant que vous n'ayez le temps de la traverser.

Charles Delanaudière ne dit rien. Son visage habituellement très mobile exprime le recueillement et il semble différent. Il a l'air plus jeune ainsi et on a l'impression qu'il est en train de prier.

Bruce soupire. L'étrangère franchit le dernier niveau de l'interminable escalier aux marches trop étroites et se met à courir dans leur direction. Elle aussi doit être poussée par la peur.

Des éclairs déchirent le ciel, le bruit du tonnerre répercuté par les murs hiératiques se propage et dure un instant, comme suspendu au-dessus de leurs têtes. Quelques oiseaux tombent sur la pelouse, morts ou grièvement blessés, puisqu'ils ne se relèvent plus.

La tache rouge de la robe grandit et finalement derrière le rideau de la pluie émerge un visage jeune, [57] souriant, couvert de gouttes qui coulent le long des joues pour se perdre au niveau du cou.

— Quelle pluie ! dit-elle, en secouant la tête.

Charles est ravi. Elle parle français et cela lui fait déjà extrêmement plaisir. La conversation s'engage, devient générale et Smith se met aussitôt à poser des questions, on ne peut plus directes.

— Comme ça vous êtes québécoise, dit finalement Bruce. Mon collègue et moi-même avons rencontré dans l'avion un Québécois, Jerry Lajoie.

— Gérald Lajoie, dit Louise, et bien il est justement avec nous. Nous sommes venus tous les trois ce matin, mais ils sont restés dans la buvette à l'entrée. Ils se plaignent d'avoir trop chaud.

On admire son courage, on s'extasie sur sa résistance.

La pluie tombe toujours ; un coup de tonnerre, un autre encore, mais déjà l'orage faiblit. Puis, au fond, derrière le temple dont la masse occupe toute la longueur du carré, apparaissent des traits roses, verts et bleus... Large, imposant, tremblant un peu dans l'immensité grise, se dessine l'arc-en-ciel. La chaleur moite semble tomber en nappes sous les rayons d'un soleil tout neuf. La magie de l'univers maya cesse d'être maléfique, parce que Louise bouge et sourit et les trois hommes la regardent avec une sorte de tendresse. Elle est belle, elle rit, elle semble heureuse de vivre, elle est femme, faite pour procréer et tout cela est rassurant.

Les oiseaux reprennent possession du ciel en volant de plus en plus haut. Les Mexicains qui classent les pierres reviennent à la place même où ils étaient [58] accroupis, et se remettent à l'ouvrage.

Pour les trois hommes qui avancent lentement, la jeune femme qu'ils accompagnent continue cependant à représenter quelque chose d'irréel, et cela se voit à ce point sur leurs visages que Gérard qui vient à leur rencontre se demande ce qui a bien pu leur arriver. Puis il lui faut retrouver ses compagnons de voyage, parler, paraître convenable et cela le fatigue.

Avec Guy et Louise il se sent bien, les trois étrangers ramènent dans sa vie tout ce qu'il voulait oublier ; l'ambition, les convenances, la respectabilité et le sens de la hiérarchie sociale. Et puis même la présence de Guy et de Louise est déjà un aveu. L'aveu de son incapacité à rester seul et aussi de son attachement à un univers qui n'est plus tout à fait le sien. L'univers québécois, car ils sont québécois, tous les deux, jusqu'au bout des ongles, l'univers d'une autre génération aussi qu'il se plaît d'habitude à critiquer.

Gérard a passé une très mauvaise nuit dans son luxueux hôtel de Merida. Il y a eu tout d'abord le bruit de l'air climatisé, soufflé par une grosse machine asthmatique, fixée en bas de la fenêtre. Puis, quand il avait commencé à s'habituer, l'image de Louise l'avait hanté à un point tel qu'il était resté éveillé jusqu'au petit matin. Au moment où le jour avait commencé à se lever il était bel et bien décidé à leur dire qu'il ne se sentait pas en forme et qu'il ne pouvait pas partir. Il s'est habillé cependant et fut prêt avant l'heure de leur rendez-vous, planté devant la porte de l'hôtel et convaincu, malgré cela, qu'il retournerait tout simplement se coucher. Quand la voiture arriva [59] enfin, ce fut Louise qui ouvrit la portière et il monta sans rien dire.

Depuis, furieux contre lui-même et maussade, il a du mal à ne pas être impoli, ce qui ne semble nullement gêner Guy et Louise. Drôle de fille cette Louise. « Oh ! regardez », disait-elle en chemin, « la route est beaucoup moins bonne que chez nous. » Ou encore, en pointant un arbre de son doigt : « cela ressemble à nos cèdres, mais chez nous ils sont beaucoup plus hauts. » Elle a traversé ainsi la jungle tropicale, elle a vu des femmes vêtues de robes blanches brodées, avec de lourds paniers sur la tête et elle n'a fait, au milieu de tout ce dépaysement, que chercher des souvenirs de son pays à elle. Et maintenant la voici

en compagnie d'étrangers que lui, Gérald, doit subir. Il doit même se montrer aimable, car sait-on jamais qui connaît qui.

— Vous venez prendre un verre avec nous propose Charles Delaudière. Notre hôtel est tout près. Il est fort beau d'ailleurs, bien que la cuisine soit détestable.

— Nous ne sommes pas en France, mon cher, plaisante Robert Bruce.

— En tout cas le scotch est bon et le service aussi, ajoute Smith.

Louise hésite. Et puis elle adresse à Gérald un de ses regards interrogateurs, soumis, charmant, dont les femmes ont le secret quand elles veulent rendre l'homme responsable d'une décision qu'elles ont prise sans vouloir l'assumer.

Bêtement, naïvement, Gérald se sent flatté puisqu'elle se place sous sa protection et se réclame [60] de son autorité. Il a l'habitude de dominer, mais Louise ne fait pas partie de son univers habituel et sa manière de se comporter lui plaît.

Ils rejoignent Guy près de la voiture. Il a du mal à reprendre sa respiration. Cela ressemble à une crise d'asthme.

— Je ne peux pas visiter maintenant, dit-il, j'étouffe. Je me rends compte à quel point je suis un ours polaire. Je me croyais plus résistant, mais vraiment ce soleil de plomb...

Le reste des mots se perd dans une quinte de toux. Les portières des voitures claquent, celles de la petite Renault et celles de la grosse Ford louée par Smith.

À l'hôtel, le patio est une sorte de jardin tropical, mais de grands ventilateurs tournent sous les plafonds de céramique et il fait frais. Des perroquets poussent de petits cris stridents, des paons se promènent et des arbres penchent leurs branches couvertes d'étranges fleurs rouges, jaunes et blanches, vers les petites tables ovales placées autour de la piscine.

Ils s'installent sur des chaises longues pour siroter doucement des liquides glacés. Seul Charles Delanaudière boit son Dubonnet nature, parce qu'il éprouve le besoin de garder ses habitudes pour se sentir rassuré.

— C'est étrange, dit Delanaudière, plusieurs archéologues et anthropologues français se sont intéressés à la culture maya et pourtant on dispose d'un nombre très limité d'ouvrages sur la question.

— Qu'attendez-vous pour les écrire, plaisante Smith.

[61]

Robert Bruce, persuadé de la supériorité des Britanniques et des Américains qui ont travaillé dans la région, constate entre deux bouffées de sa pipe, qu'il y a énormément de travaux intéressants en anglais. Comme s'il ne l'avait pas entendu, Delanaudière insiste.

— Je crois que je vais me mettre à rédiger un petit volume de vulgarisation. Cela en vaut la peine. Généralement, je trouve ce genre d'écrits décevants, là pourtant, cela s'impose. Il faut que le public français sache à quel point cette culture maya est riche et qu'on puisse ainsi susciter pour elle un intérêt beaucoup plus marqué que par le passé.

— Vous avez de la chance, dit Guy, qui dans la fraîcheur de cet hôtel de grand luxe se sent beaucoup mieux que sur la route poussiéreuse. J'y ai songé moi aussi. Oh, je ne suis pas un spécialiste. J'aurais aimé tout simplement faire une sorte de reportage documentaire. Seulement voilà. Chez nous, au Québec, le marché est inondé par les ouvrages américains et mon petit volume risque de rester sur les tablettes. Il n'est pas du tout certain que je parviendrai à trouver un éditeur, bien que le besoin réel existe...

— Eh oui, j'admets que votre situation à vous, les Québécois, n'est pas facile, mais ne soyez pas défaitiste. Grâce aux échanges avec la France, cela s'est amélioré considérablement depuis quelques années.

— Les échanges avec la France, parlons-en, ironise Guy. C'est folklorique...

Bruce sourit en fixant le fond de son verre. Comme Smith ne connaît pas le français, la conversation se déroule en anglais, et Delanaudière a toutes les [62] peines du monde à exprimer sa pensée de façon nuancée. Dès lors, ce qu'il dit paraît en quelque sorte déformé par la pauvreté de son vocabulaire et surtout par son accent, tantôt traînant, tantôt pointu.

Louise se tait. Allongée dans son fauteuil, les cheveux rejetés en arrière, le regard vague, elle semble absente. Gérald l'observe ; aime-t-elle Guy, ce grand garçon sympathique aux yeux intelligents ? Ils ont l'air de s'entendre fort bien, mais il y a entre eux plus de camaraderie que d'amour. Cela doit être ainsi dans la jeune génération. Lui, Gérald, n'aurait jamais rêvé d'emmener sa Louise au Mexique en faisant du camping en chemin. Cela n'était pas concevable à l'époque où il rôdait sous ses fenêtres à Saint-Boniface. Le Mexique, les temples mayas, c'était réservé aux riches, ou aux quelques gars aventureux, de bonne famille, ayant un avenir assuré.

— C'est facile à dire, répond Guy à Delanaudière, mais il faut vivre quotidiennement notre réalité pour comprendre ce que cela demande d'efforts, d'agacements et de sacrifices pour demeurer nous-mêmes.

Gérald a honte aussitôt de cet étalage que Guy fait de ses sentiments de frustration et tout cela devant de parfaits étrangers. Cela lui est pénible comme une sorte d'obscénité.

— Voyons, voyons... Votre pessimisme me surprend. Depuis la Commission Laurendeau-Danton et grâce aux efforts que fait le gouvernement fédéral actuel, la situation s'est améliorée de façon notable. Même à Ottawa il est possible maintenant de vivre et de travailler en français.

[63]

Louise tourne légèrement la tête vers lui et ses yeux expriment un mépris qui lui fait mal. Les trois étrangers, gênés, se taisent. Le visage très mobile de Guy se plisse dans un sourire.

— C'est très théorique et vous le savez. Nous sommes condamnés, nous les Québécois) à être étrangers dans notre propre capitale nationale. C'est la loi du nombre qui joue. Aussi longtemps qu'on n'acceptera pas de regarder les réalités en face, aussi longtemps que les Québécois ne se décideront pas à avoir leur pays, avec la capitale nationale à Québec) on ne fera qu'échanger des lieux communs. Il faut être sourd et aveugle pour ne pas comprendre cela.

— Je ne vois pas très bien comment un Québec indépendant pourra résister à la marée anglo-saxonne qui l'entoure, objecte Gérard, furieux contre lui-même de s'être laissé entraîner dans une pareille discussion.

« D'ailleurs politiquement et économiquement c'est un non-sens. Nous vivons à l'heure des grands ensembles, du marché commun et de l'universalisme. Le régionalisme est mort. Les nationalismes aussi. Tout en parlant, Gérard a l'impression d'entendre en sourdine les discours du congrès auquel il vient d'assister et il se sent mal à l'aise. Concevoir un Québec indépendant dans un pareil contexte n'est qu'une utopie. »

— Je ne suis pas d'accord avec vous, dit lentement Bruce. Je ne connais rien à la situation actuelle du Québec, je ne puis donc me prononcer. Sur le plan international, cependant, on constate un regain des nationalismes constructifs, par opposition à [64] ce que je définirais comme des nationalismes agressifs, ou belliqueux, de l'époque qui a précédé la Deuxième Guerre mondiale. Plus encore, ces nationalismes-là, sont d'autant plus respectables qu'ils marquent la régénération des peuples qui entament une réorganisation sociale plus juste.

— Très certainement, enchaîne Smith. Nous, les Américains, nous sommes bien placés pour comprendre que le nationalisme est la plus forte des idéologies contemporaines. Face à l'absence d'idées nouvelles, face au matérialisme de notre civilisation, les jeunes se trouvent démunis. Ils ont l'impression d'être des volatiles domestiqués qu'on bourre de vitamines, de cours et de connaissances techniques pour mieux les exécuter sur l'échafaud de la promotion sociale. Ils refusent l'autorité de leurs aînés parce qu'ils ne croient plus aux mêmes valeurs. Ils cherchent désespérément autre chose et c'est souvent justement ce sentiment d'appartenance qu'ils retrouvent comme seul terrain d'entente. Ils veulent, eux, rattacher ce sentiment d'appartenance, à l'amitié entre les individus et à la solidarité de leur génération. Ils rejettent la solidarité des clans, des classes et des professions. Ils se reconnaissent entre eux parce qu'ils ont le même âge, mais aussi parce qu'ils sont issus du même humus culturel et historique. À l'échelle américaine c'est très perceptible et plusieurs sociologues étudient ce phénomène. Malheureusement leur langage est à ce point hermétique, à ce point déformé, disons-le, car il ne faut pas avoir peur des mots, qu'on ne comprend rien à ce qu'ils publient comme résultats de leurs recherches.

[65]

— Pour les anthropologues, ce n'est guère mieux mon cher collègue, ironise Bruce. Cela fait longtemps que nous avons tous cessé d'écrire en anglais. Oscar Wilde se retourne dans sa tombe aux sons de ce charabia pénible qu'est devenu l'anglais, sans parler bien entendu de l'américain, n'est-ce pas ?

Delanaudière ne parvient plus à suivre la discussion. Il est trop fatigué pour faire un effort. Il se rapproche de Louise et entame avec elle une conversation à part. Guy, passionné, essaie en vain d'intervenir, tandis que Gérard se demande comment il pourrait partir sans paraître mal élevé.

— Tout à fait d'accord, dit enfin Guy. Le Canada, pour ne prendre que cet exemple que je connais, n'est pas un pays. Le sentiment d'appartenance a toujours été, exception faite de quelques provinces, trop

faible, trop flou, trop vague et trop mal défini. En Colombie-Britannique et à plus forte raison au Québec, le sentiment d'appartenance se situe ailleurs qu'au niveau national. Mais le provincialisme des gens de Vancouver ne va pas au-delà de la signification véritable de ce terme tandis qu'au Québec, il s'agit d'un peuple et d'une nation distincte. Nous avons nos traditions, notre culture, notre passé et notre présent. Rien d'étonnant dès lors que nous estimions avoir droit à notre propre avenir. Cet avenir, nos compatriotes canadiens, ne font que le gêner, l'étouffer. Ce qui nous reste donc à faire, c'est de quitter la Fédération, tranquillement, calmement et démocratiquement. De toute façon, nous y sommes entrés à la suite d'une défaite, sans pouvoir vraiment nous y opposer, donc il ne s'agit pas de rupture d'un contrat, ni [66] d'un long amour historique. Nous sommes prêts désormais à relever le défi de l'indépendance et nous allons le faire, j'en suis convaincu.

— Avec quoi, objecte Gérald ? Avec un marché limité, l'influence incroyable des compagnies américaines...

— Dites plutôt avec qui, intervient soudain Louise et je vous répondrai, avec l'aide de nous-mêmes, de nous tous.

— Pour arriver à une situation sans issue, une crise économique et sociale...

Elle ne permet pas à Gérald de finir sa phrase. Un peu de rouge lui monte aux joues. Ses yeux brillent. Elle secoue légèrement la tête et ses cheveux dansent autour de ses épaules. Elle est très belle ainsi.

— Mes parents ont vécu la crise économique sous l'excellente administration fédérale, et bien nous, nous allons faire l'indépendance et si jamais il devait y avoir une récession, nous saurions au moins pourquoi nous sommes en chômage. Cela sera toujours préférable à la soumission désespérée et stupide. Les Mayas ont quitté leurs villes parce qu'ils n'étaient plus d'accord avec leurs génies ou avec leurs classes dirigeantes, pourquoi ne quitterions-nous pas une abstraction, qui se nomme la fédération canadienne, pour vivre pleinement notre propre destin historique et culturel ?

— Ce qui est certain, plaisante Smith, c'est que la jungle ne viendra pas dévorer le parlement à Ottawa. Mademoiselle, votre détermination vous fait honneur. J'aime bien mieux cela que la tiédeur de sentiments de mes élèves. Êtes-vous étudiante ?

— Non, j'enseigne au secondaire. J'enseigne [67] l'histoire.

— Et bien en tant qu'Américain, tout ce que je peux vous dire c'est que je suis certain qu'un Québec indépendant ne sera pas un second Cuba et que, par conséquent, je vous souhaite bonne chance.

— L'histoire, dit Louise, comme si elle ne l'avait pas entendu, n'est plus soumise au génie dominateur de quelques individus. C'est une affaire collective. C'est ça qui est nouveau. La collectivité veut avoir prise sur sa destinée et elle sait qu'elle peut y parvenir. Il suffit pour cela de vivre intensément le sentiment d'appartenance, se grouper à tous les niveaux et agir dans l'intérêt de toute la collectivité nationale, et de toutes ses sous-collectivités. Les sociétés de demain seront groupées selon la volonté populaire, en équipes, si on peut le définir ainsi. Équipes au niveau des quartiers des grandes villes, équipes au niveau des usines, équipes au niveau des écoles et des universités. Les équipes du Québec n'ont rien en commun avec celles des Anglo-saxons qui nous entourent et nous étouffent. C'est pour cela qu'il fut que nous puissions être indépendants.

Des hommes en pantalons blancs et en chemisettes commencent à envahir les tables autour d'eux.

— C'est la fin des débats du matin, dit Bruce, il faut que je relise mon texte. J'interviens dans le deuxième groupe cet après-midi pour critiquer, ou plutôt louer votre exposé d'hier, mon cher Smith.

— J'espère que vous ne serez pas trop méchant.

Heureux de cette diversion Gérald se lève.

— Il est temps pour nous de partir, dit-il. Si vous voulez aller au bord de la mer et ne pas retourner [68] trop tard à Merida, mieux vaut se dépêcher.

Seul Charles Delanaudière proteste. Il tient à revoir Louise et puis ce congrès lui semble sans intérêt. Pour des raisons linguistiques il a beaucoup de mal à intervenir dans les débats et l'atmosphère qui règne dans le groupe et qui demeure strictement anglo-saxonne, l'empêche de montrer son propre savoir-faire.

— Il faut absolument nous revoir, dit-il à Guy. Quels sont vos plans ?

— Nous baigner dans la mer, fraîche autant que possible, et mouvementée, répond-il avec insouciance. Ensuite on verra. Nous resterons probablement dans la région pour continuer à visiter pendant une semaine encore.

— Si mes modestes connaissances peuvent vous être utiles, je pourrais vous servir de cicérone, dit Delanaudière à Louise.

— C'est trop aimable à vous, mais vous avez votre congrès, tandis que nous, nous nous promenons en touristes.

— Quand avez-vous l'intention de quitter Merida, demande Delanaudière à Gérald ?

— Je ne sais pas. Je ne fais pas de projets. Il fait vraiment très chaud ici.

— C'est quand même drôle, constate Guy en montant dans la voiture ; visiter le Yucatan, en discutant de l'indépendance du Québec. Nous sommes tous fous.

— Comme ça vous êtes fédéraliste, dit lentement Louise. Comme c'est curieux. Vous n'avez pas la tête à ça.

— Ah, parce que les fédéralistes ont une tête [69] spéciale selon vous, plaisante Gérald.

— Oui. Je dirai que ce sont surtout des hommes qu'on peut définir comme faibles. Vous, ce n'est pas votre cas. Il y a autre chose aussi. Vous changez selon la langue que vous utilisez. Quand vous parlez

français, c'est comme si vous rajeunissiez. En anglais, c'est différent. Vous avez une expression sévère et un ton de commandement. On a l'impression que vous avez une longue habitude de commander.

Sous son léger hâle ses pommettes rougissent. C'est comme si elle avait honte d'avoir parlé autant et avec une telle sincérité.

Ils sont assis tous les deux à l'arrière parce que cela permet à Guy d'avoir plus d'air. À chaque cahot, la cuisse de Gérald frôle celle de Louise et ses muscles se tendent sous la peau. Il s'efforce d'éviter ce contact pour ne pas la gêner et en même temps il l'espère et l'attend.

Lui qui a acquis une parfaite maîtrise de soi, lui qui a toujours été d'une fidélité exemplaire à l'égard de Jenifer, bien que son mariage demeure, sur le plan physique, un échec total, se sent attiré comme un collégien vers cette fille délicate qu'il ne connaît que depuis la veille. Dans le rétroviseur il voit le visage de Guy, attentif et tendu.

— Ça va, demande-t-il ?

— Parfaitement. La route n'est pas mauvaise, je m'attendais à bien pire.

Louise se tait à présent, mais elle le regarde de ses grands yeux verts, comme si elle attendait une réponse.

— J'ai appris à commander à Ottawa, dit lentement [70] Gérald. Je travaille dans un ministère et parfois j'ai même l'illusion d'assumer des responsabilités importantes.

Il y a de l'ironie dans sa voix et il s'en rend compte. L'ironie demeure pour lui une sorte de bouclier protecteur contre le ridicule. Or il ne veut surtout pas être ridicule.

— En français j'ai vécu ma jeunesse, je suis né à Saint-Boniface, de père pauvre, chargé d'une famille nombreuse. Depuis je n'ai pas eu

beaucoup d'occasions de parler français. Ma femme est canadienne-anglaise et elle s'appelle Jenifer.

Il lance le nom de l'autre, comme s'il pouvait l'exorciser, mais elle lui paraît à ce moment tellement lointaine qu'il a peine à croire qu'il est réellement marié et père de deux grands enfants. Son monde habituel, cet univers qu'il s'est forgé avec tant de difficultés, n'a soudain aucune importance. Ce qui compte c'est de plaire à Louise, c'est de frôler son corps, c'est de la prendre dans ses bras et de protéger sa petite tête, chargée de longs cheveux blonds, en la mettant sur sa poitrine d'homme. Je suis ridicule et indécent, pense Gérald, je suis marié ; c'est l'offenser que de la désirer à ce point. Rien n'est possible entre nous deux, sinon ce voyage de fous.

Des gouttelettes de sueur perlent sur son front, ses mains sont moites, ses vêtements collent à sa peau et pourtant il se sent heureux pour la première fois depuis des années. Tout bonnement heureux...

— Cela doit être pénible de passer sa vie en parlant et en travaillant dans une langue qui n'est pas la vôtre.

[70]

C'est tout ce qui la frappe. Son haut poste au ministère, son bilinguisme parfait, ne l'impressionnent pas. Encore un peu et elle se mettrait à le plaindre.

— Je suis sous-ministre, dit Gérald, comme pour se défendre contre sa pitié.

L'a-t-elle seulement entendu ?

— Si je devais épouser un étranger j'apprendrais sa langue. Je ne sais pas si vous réagissez comme moi, mais je ne peux vraiment parler d'amour qu'en ma langue. Je connais un peu l'anglais et j'ai appris aus-

si l'espagnol. C'est utile pour communiquer, mais aimer c'est autre chose. Et puis quand on veut vraiment livrer jusqu'au fond de sa pensée, quand on veut raconter ce qu'on est et ce qu'on ressent, une langue étrangère ne suffit pas. C'est comme si elle était trop pauvre.

— Chez moi, il n'y a que le chien qui comprend le français, dit Gérald, puis il se reprend, et sans le vouloir, adopte un ton dur et impersonnel.

Il n'a que faire de sa pitié. Les femmes aiment les conquérants, les hommes qui savent se montrer supérieurs, les hommes qui savent commander.

— Je suis parfaitement heureux ainsi, ajoute-t-il, bien qu'il soit étrangement conscient, en cet instant, du contraire.

Si je l'avais rencontrée autrefois, se demande-t-il, aurais-je osé tenter l'aventure ? Non, j'avais besoin de Jenifer pour réussir et je voulais surtout réussir. Le reste m'importait peu. Ce qui était essentiel c'était de quitter Saint-Boniface et de me forger une existence totalement différente de celle de mon père. Je suis [72] né de l'autre côté de la traque, du mauvais côté, sans être fait pour autant pour un petit pain. Je suis de la race de ceux qui commandent et non pas de ceux qui obéissent. Elle l'avait remarqué elle-même, cette petite fille sage. Il est inutile de revenir en arrière. J'ai atteint mon objectif, voilà tout. Ce voyage, cette escapade stupide, n'est qu'un infime moment dans ma vie. Un épisode sans importance. Dans neuf jours, je vais retrouver mon bureau, mon personnel, ma secrétaire et mon fauteuil. Il y aura beaucoup de dossiers sur ma table et ce sera tant mieux. Ces deux-là, par contre, vont continuer à traîner sur les routes et à rêver. Il n'y a rien de commun entre eux et moi. Absolument rien.

Mais malgré lui, il ressent déjà le regret de cette journée qui passe trop vite et il envie Guy parce qu'il va rester avec Louise, tandis que lui-même sera obligé de retourner là-bas, dans sa grande maison d'Ottawa d'où l'on voit la rivière Rideau et les lumières du boulevard.

— Tout à l'heure quand je parlais du Québec, dit lentement Louise, j'avais l'impression d'entendre quelqu'un d'autre. C'est une sensation désagréable de dédoublement de personnalité. Je déteste cela. Il faudrait toujours pouvoir parler de ce qu'on aime dans sa langue maternelle.

C'est vrai, pense Gérard. Tout à l'heure, sur la terrasse de l'hôtel, elle donnait l'impression d'être une petite fille qui, par moment, se domine pour ne pas éclater en sanglots. Elle parlait avec son cœur, ce qui risque toujours d'être un peu risible. Pourtant rien ne peut porter atteinte au charme qu'elle dégage. [73] D'habitude, les filles aussi belles, aussi parfaites qu'elle, en sont trop conscientes et deviennent provocantes. Chez elle, tout est naturel, spontané et limpide...

Les Mexicains disent *limpido*, de la propreté. Elle est pure et propre dans le sens le plus profond de ces termes, comme peut être la neige quand elle vient de tomber la nuit et quand elle brille sous le soleil du matin, sous les yeux émerveillés des hommes qui n'ont pas encore eu le temps de la souiller...

Je deviens lyrique comme un collégien, se dit Gérard. Dans quelques années, la belle Louise ressemblera à toutes les autres femmes, aura un ou deux enfants et se plaindra que son mari ne gagne pas assez d'argent, qu'il est souvent absent, qu'il la laisse seule et qu'il ne se préoccupe pas de ses états d'âme. À ce moment-là Guy aura un travail quelconque, ses yeux perdront leur éclat d'intelligence et de franche gaieté, sa silhouette s'alourdira. Il se consolera en buvant de la Dow, ou de la Molson en compagnie de copains et il cachera son ventre rebondi sous des vestons trop larges.

À Ottawa, les hauts fonctionnaires boivent du scotch ; c'est plus cher, mais ils peuvent se le permettre. À Saint-Boniface on arrosait les réjouissances à la bière, par habitude et par souci d'économie. Dieu merci, je suis resté très mince, pense Gérard avec satisfaction. Il me faut admettre que la cuisine canadienne-anglaise a du bon. Ce que prépare Jenifer est à ce point fade que je n'ai jamais eu l'occasion de faire des excès.

Le bruit régulier des roues sur le pavé change. [74] La voiture fait comme un bond en avant, puis s'arrête sur le bord de la route. Guy s'essuie le front.

— Heureusement que les freins ont fonctionné, dit-il. Cela fait un moment déjà qu'on marche au ralenti, mais là il n'y a plus rien à faire. Elle ne répond pas.

Il tourne la clef de contact, écoute, éteint, recommence...

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? Suis-je bête ! le réservoir est vide.

Il se met à rire et Louise avec lui, tandis que Gérard domine mal son inquiétude. La route est déserte. Des deux côtés s'étend l'océan de verdure : la jungle. Elle semble ramper jusqu'au macadam et le dévorer. Selon le guide américain qu'il avait lu, on doit couper cette végétation folle à intervalles réguliers sous peine de voir les routes disparaître sous une toison de mousse.

Ils descendent et plantés à côté de la Renault, se regardent sous le soleil aveuglant. Louise et Guy plaisantent, Gérard, mal à l'aise, essaie de se mettre au diapason.

— On aurait dû vérifier avant de quitter l'hôtel, dit-il en cachant soigneusement sa mauvaise humeur. Que fait-on à présent ?

— On s'en va dans la jungle s'abriter sous un cocotier, plaisante Guy. Inutile de s'en faire. Quelqu'un va passer tôt ou tard et on va lui demander d'avertir un garage.

— Tu te crois au Québec, dit Louise, qui commence à être inquiète à son tour.

— On en a vu d'autres, proteste Guy, y compris [75] ce camping borgne à l'entrée de Mexico. Je me sens capable de soulever des montagnes et je m'en vais de ce pas chercher de l'aide. Restez ici et ne

bougez pas. Tu n'auras pas peur au moins tu es en bonne compagnie ma fille.

— Voulez-vous que j'y aille ? offre Gérald.

— C'est bien aimable à vous, mais je me débrouille en espagnol, ce qui est essentiel en l'occurrence, donc j'ai plus de chance de persuader un habitant de nous aider. D'après la carte nous sommes tout près d'un village. Allez, vous verrez, cela ne sera pas long. Donne-lui mon chapeau Louise, je l'ai mis dans la valise, et tâchez de ne pas attraper une insolation. À tout de suite.

Guy s'éloigne d'un pas élastique, se retourne une ou deux fois, leur fait signe de la main et disparaît. De gros oiseaux noirs planent au-dessus de leurs têtes. Il n'y a pas un souffle de vent. La chaleur rend le corps et les vêtements moites.

— Cela fait longtemps que vous êtes mariés, demande Gérald ?

— Nous ne sommes pas mariés, rit Louise, ni même, « accotés ». J'imagine mal Guy marié. C'est un copain formidable, plein de vie, fantaisiste et courageux, mais il n'aurait que faire d'une femme.

De mieux en mieux, pense Gérald. Ainsi cette jeune fille aux yeux limpides traîne sur les routes en compagnie d'un type qui n'est même pas son mari. Décidément je suis d'une autre génération. Nous, on se donnait au moins la peine de mentir.

Cela ne l'empêche pas, cependant, d'être tout heureux à l'idée que Louise est libre, bien qu'il n'ait [76] rien à lui offrir en dehors de cette envie d'elle qu'il ressent, malgré la chaleur. Comme le petit gars de Saint-Boniface, comme ce Gérald d'autrefois qu'il avait voulu oublier, il dit bêtement :

— En somme, j'ai ma chance.

Le regard des grands yeux verts se pose sur lui, l'arrête, le retient et le domine.

— Venez vous asseoir ici, dit Gérald, par terre, la voiture jette un peu d'ombre. Ce sera toujours mieux que rien.

Il la prend par la main, la tire légèrement vers lui et ensemble ils franchissent la bordure de tapis vert, soudée à la route par ses membres longs, tordus, traînant partout et à ce point liés à la terre, qu'ils paraissent indestructibles.

Le dos appuyé contre la carrosserie, Gérald allume une cigarette. Louise allonge ses jambes nues, s'étire un peu et renverse sa tête en arrière.

— Il faut absolument que je me bronze, dit-elle.

— Je me demande comment vous pouvez supporter les difficultés de ce voyage et paraître aussi fraîche, constate Gérald avec mauvaise humeur. Pour ma part, je suis déjà épuisé, et pourtant je n'ai pas roulé comme vous pendant des jours et des jours, de Québec à Mexico et de Mexico au Yucatan. Vous avez une santé de fer.

— C'est un pays merveilleux et les gens sont très attachants. Et puis cela fait des mois que je rêve de ce voyage. Nous devions partir à quatre, mais au dernier moment les deux autres ont changé d'avis. Guy s'est occupé de tout et il est venu me chercher. Je n'étais pas prête, j'avais encore un tas de choses [77] à terminer, mais il ne voulait rien entendre... Je préfère ne pas songer à ce qui m'attend, au retour...

— C'est votre enseignement qui vous impose tant d'obligations, demande Gérald avec une pointe d'ironie dans la voix ?

— Oh, non! j'aime les enfants, j'aime les jeunes, j'aime l'histoire. Vous savez, je suis très heureuse de mon sort. Seulement cela ne suffit pas. J'ai bien d'autres problèmes à régler. Je fais partie de la Ligue des Consommateurs, je milite tous les soirs dans le quartier, j'organise des colonies de vacances pour les jeunes, j'écris des textes pour le journal

du comté... C'est tout je crois. Vous n'avez pas idée combien cela demande de temps et d'énergie.

— Pourquoi le faites-vous alors ?

— Comment pourquoi ? Je suis québécoise et nous sommes en train de bâtir notre avenir collectif, comment voulez-vous que je reste dans mon coin en attendant que l'indépendance se fasse ? Ce serait ridicule et malhonnête. D'ailleurs je ne suis pas la seule. Guy travaille autant que moi, sinon plus. Il ne se couche jamais avant deux heures du matin et se lève tôt parce qu'il habite loin du bureau. Vous ne le connaissez pas, donc vous ne pouvez pas savoir, mais il est extraordinaire. Personne ne sait comme lui constituer une équipe, animer une soirée, ou monter une campagne de collecte de fonds. Quand je suis épuisée, quand je suis déçue, il me suffit de rencontrer Guy pour reprendre courage. Et avec ça il est toujours de bonne humeur, ne se plaint pas, ne rechigne pas et ne fait pas de cabales. Pourtant il ne se prend pas pour un autre. Ce n'est pas un gars [78] prétentieux qui s' imagine qu'il est irremplaçable et que tout le monde doit lui obéir.

— Vous ne croyez pas qu'il ferait mieux d'employer toute cette énergie pour terminer ses études ? Il m'avait dit qu'il était graphiste à l'Université du Québec et que...

— Oh vous savez, nous avons tout le temps devant nous. Plus tard, quand le Québec sera indépendant...

— Et s'il ne devait jamais devenir indépendant ?

— Cela ne se peut pas. Nous y croyons trop. Il est impossible de concevoir que tant de gens puissent travailler pendant des années pour rien. Que tant d'enthousiasme, tant de courage, tant d'abnégation puissent n'être que le sursaut d'un peuple soumis, depuis toujours, soit aux intérêts des autres, soit à l'autorité d'individus parfaitement irresponsables. Vous n'avez pas idée de ce que cela signifie de travailler comme nous travaillons.

— Ah, la politique, c'est compliqué, constate ironiquement Gérald.

— Il ne s'agit pas de politique, il s'agit d'une idée, d'une fierté, d'une dignité collective. D'ailleurs nous n'avons pas à nous plaindre. D'autres ont sacrifié leurs vies pour moins que ça. Nous, on a la chance de nous battre avec des mots, d'aller voir les gens et d'essayer de les convaincre. Ce n'est déjà pas si mal. N'empêche que, quand dans une

soirée je fais le tour de trois ou quatre familles, à minuit je ne suis plus bonne à rien et je me sens vidée. Il y a aussi le téléphone. Ah, les samedis et les dimanches passés au téléphone à appeler les gens pour les inviter à participer [79] à une réunion...

— Contacts humains...

— Et oui, contacts humains, comme vous dites et c'est bien plus que la politique. Il ne s'agit pas d'aider un tel ou un tel à devenir député, mais de former toute notre façon de penser et de réagir. À aider certains à se tenir debout, à extirper leurs peurs et à les obliger à prendre en main leur propre destinée. Il s'agit de leur redonner confiance en eux-mêmes. Vous comprenez, on nous a tellement dit et répété, à nous tous au Québec, que nous sommes une bande d'imbéciles, de porteurs d'eau et je ne sais trop quoi encore, qu'il est temps que cela change. Nous ne sommes pas moins bons que les autres. Au contraire, nous sommes meilleurs que les autres. Montrez-moi donc des peuples qui, comme nous, ont réussi à survivre sous la domination étrangère. Des peuples qui ne pouvaient compter sur personne, même pas sur leurs propres élites, puisqu'elles préféraient se soumettre et en tirer un profit personnel. Des élites qui étaient les premières à condamner leur propre collectivité pour se réclamer des autres ; des Français, ou des Britanniques. Notre histoire est unique au monde et elle devrait être en soi un objet de fierté.

« Il y a eu aussi chez nous des préjugés, des tabous. Les femmes ne devaient pas faire ceci, les femmes ne devaient pas faire cela... Vous croyez que je ne me rends pas compte que je vous scandalise ? Voyons donc, j'ose me moquer de votre grand Canada, qui vous fait vivre vous, mais qui à moi, fille de Gaspésie, n'a jamais rien apporté. Et pourtant l'avenir est à moi, pas à vous. J'enseigne au secondaire [80] et c'est déjà une force. Je m'applique à inculquer à mes élèves la conscience de leur supériorité pour effacer la démission et la lâcheté de leurs parents. Vous semblez aimer le pouvoir, monsieur Lajoie, et bien le pouvoir c'est peut-être cela. »

— Il vaudrait mieux enseigner à l'université, dans ce cas-là, ironise Gérard.

— Jamais de la vie. À l'université c'est déjà trop tard. C'est dans sa jeunesse, dans sa prime jeunesse, qu'un être humain commence à comprendre son propre milieu et à se forger une philosophie de son propre univers. Je ne sais pas ce que je peux leur donner à mes élèves, mais je sais ce que je dois essayer de leur apprendre. La fierté et le courage. Au fait qu'est-ce qu'on vous a appris à vous, là-bas, à Saint-Boniface ?

« La démission! Dites-moi le contraire. Osez me dire que vous n'aviez pas peur. Peur de la misère, peur de la médiocrité, peur de la soumission. Allez-y! Personne ne nous entend. Nous sommes à l'autre bout du monde, dans une jungle, au bord d'une route, sous un ciel de plomb. Et malgré tout cela, il y a non seulement les ruines des palais mayas, mais aussi des hommes qui se défendent, qui se tiennent debout depuis des siècles et qui réussissent à modeler progressivement un grand pays qui sera bien à eux. Ils ne sont pas riches, mais ils sont chez eux au moins. »

— Ah, oui, chez eux, dites plutôt qu'ils sont soumis aux intérêts des grandes compagnies qui les exploitent.

— Chez nous c'est encore pire, il y a les grandes compagnies et le reste.

[81]

Une autre génération, pense Gérald. Quand moi j'avais vingt-cinq ans, les filles comme elle n'existaient pas. On ne pouvait même pas les inventer. Ce n'était pas concevable. Ont-ils tort, ont-ils raison, peu importe! Ils sont passionnés et ils ont la foi. Nous, nous n'avions que des règles à suivre et des objectifs précis à atteindre. Des objectifs personnels, parfaitement égoïstes. Le sens de l'intérêt collectif n'existait pas. Il ne faisait pas partie de notre vocabulaire et de notre univers mental. Le seul intérêt collectif, reconnu à Saint-Boniface, consistait à assurer la survie de la cathédrale. C'était notre seule fierté et notre seule richesse. La religion, ce luxe des pauvres...

Gérald se secoue... Je suis sous le charme parce qu'elle est très belle. Si elle disait les mêmes choses tout en étant laide et vieille, je ne réagirais pas de la même façon. Ce sont des enfantillages. Il est ridicule de rêver nationalisme en Amérique du Nord. Ils voyagent, ils ramassent des impressions à la va-vite et ils les projettent dans un contexte qui n'est pas du tout comparable. Ils finiront par provoquer des émeutes et des troubles sociaux. C'est tout ce qu'ils parviendront à faire avec leurs contacts humains. Au fait qu'est-ce que je fais ici, avec cette fille, assis bêtement sur la route. Et ce Guy qui ne revient pas...

À l'horizon, le soleil descend majestueusement sur la mer verte de la jungle. Des arabesques roses apparaissent sur le fond bleu du ciel. Il ne fait pas moins chaud pour autant, bien qu'un léger vent commence à souffler sur les herbes folles et à agiter les couronnes des rares palmiers rabougris et comme étouffés sous le poids des lianes.

[82]

— Il se fait tard...

— Tant mieux il fera moins chaud, répond Louise.

— Il paraît que les routes ne sont pas très sûres ici, vous semblez l'ignorer...

— Non, je nous fais confiance, ce qui n'est pas la même chose.

Un éclair étrange passe dans les grands yeux verts.

Elle serait bien capable de se défendre avec ses dents et avec ses ongles, pense Gérald, à regret, parce qu'il la voudrait soudain faible et vulnérable.

Vous n'avez jamais connu la misère ? demande-t-il tout doucement. Savez-vous seulement ce que c'est ? Celle des autres, ce n'est pas la nôtre. Elle émeut, mais elle ne marque pas pour la vie.

— Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? s'étonne Louise. Bien sûr, je n'ai pas connu une enfance aussi dure que celle de Guy. J'avais mes

parents, moi, mais quand même. Ils étaient cultivateurs, la ferme était petite et il a fallu vendre. Après cela ce fut le bien-être social, un minuscule appartement, mon frère malade, mon père qui buvait beaucoup et ma mère qui se lamentait. Pour une enfance drôle, vous savez, il aurait fallu un peu plus de sécurité et un peu moins de drames.

« À la campagne je pouvais courir, respirer, mais en ville ce fut sinistre. Une rue laide, le petit magasin du coin où on achetait à crédit, de la bière et des hot dogs... Des vêtements qu'on allait chercher à la société Saint-Vincent-de-Paul... Il y avait aussi les taloches et les coups. Quand papa rentrait tard, valait [83] mieux ne pas le rencontrer. L'appartement était petit. Je me cachais donc sous le lit de mon frère malade. Comme ça j'étais tranquille. Seulement ce n'était pas tellement confortable...

« Et bien aujourd'hui mon père est mort et enterré, ma mère vit tant bien que mal et je l'aide comme je peux. Mon frère est placé dans une institution. Il ne marchera jamais. Il paraît que s'il avait été soigné plus tôt il aurait pu guérir. C'est pour cela qu'il ne veut pas nous voir, ni ma mère, ni moi. Pourtant il était l'aîné et en fait je n'y suis pour rien. Et puis voilà, j'ai vingt-quatre ans, je gagne ma vie, j'aime mon métier, je voyage jusqu'au Mexique et je suis prête à conquérir le monde. Allons mon cher monsieur, il ne faut pas croire que seuls les riches ont droit à un avenir. C'est faux et il est malhonnête de le prétendre parce que cela fait du mal aux autres. Vous savez à vous écouter parler, on a l'impression parfois que vous ne connaissez pas certaines réalités pourtant fort simples et très courantes. Que vous ne savez pas écouter et observer vos compatriotes. Il est vrai que ce n'est pas toujours intéressant, mais quand même, cela en vaut la peine. Rien n'est aussi passionnant que la découverte d'un être. C'est comme si on faisait un voyage. Un voyage long, varié et parfois même exotique. »

Elle plisse légèrement son petit nez, puis sourit et des fossettes se creusent dans ses joues. Au-dessus d'eux le ciel est d'un bleu délicat, léger, comme transparent. À l'horizon, les nuages blancs rougissent et aussitôt le firmament tout entier s'enflamme.

— Le soleil des Mayas est rose comme les pierres [84] de leurs palais. Je comprends maintenant pourquoi les cultivateurs d'ici se plaisent à peindre tout en rose, dit Louise. C'est curieux, chez nous c'est le vert. Un vert pâle. Un vert pistache. Je déteste cette couleur et j'aimerais bien comprendre d'où nous vient ce goût pour le vert clair.

— Un entrepreneur, sans doute, qui a imposé au gouvernement provincial l'obligation de passer de très grosses commandes, en échange des fonds qu'il avait versés à la caisse électorale.

— Vous êtes cynique...

Je ne suis rien du tout, pense Gérald. Je suis un homme qui a une envie folle de toi, ma fille et qui voudrait que tu cesses de parler. Louise se déplace légèrement, son bras frôle celui de Gérald, il ne parvient plus à se dominer et se lève.

— Votre copain nous a oubliés, constate-t-il.

— Oh non. Il reviendra. Il doit avoir des difficultés à trouver de l'aide, voilà tout.

— La confiance règne, je vois.

— Quand on a travaillé ensemble comme c'est notre cas on se fait confiance.

— Et l'amour...

Louise saute brusquement sur ses pieds et son corps frôle par mégarde celui de l'homme qui se tient debout. Gérald ne réfléchit plus. Ses deux bras se referment sur elle. Sa bouche rencontre la sienne dans un long baiser qu'elle lui rend. Soudés l'un contre l'autre, ils sont là, seuls sur cette route vide, face à la jungle et au coucher du soleil rose.

— Louise, murmure Gérald, Louise...

Il la voudrait nue, soumise, écrasée sous son [85] corps à lui dans un don total de soi. Il la sent passionnée, disponible et, malgré la chaleur, étrangement fraîche. Tous ses muscles se tendent dans un seul et unique élan vers elle et voilà que lui arrive cette chose atroce, incompréhensible, humiliante... Le sent-elle à travers le mince tissu de sa robe ? Se rend-elle compte que l'homme qu'elle connaît à peine commence à l'aimer au point de ne pas être capable de la prendre ainsi, au bord de la route, comme la première venue ? Comprend-elle que ce qui se joue entre eux est infiniment grave et engage peut-être toute leur destinée ?

— Je n'ai pas le droit de vous aimer, murmure Grald. J'ai choisi mon existence et je dois l'assumer jusqu'au bout. Et pourtant je vous aime Louise, je vous dsire, je vous veux moi, non pas pour un instant, mais pour longtemps. Pour toujours.

C'est trange, pense-t-il comme il m'est soudain facile de parler d'amour. C'est la premire fois de ma vie que cela m'arrive. La premire fois. Aprs seize ans de mariage, il y a moins d'intimit entre Jenifer et moi, qu'entre moi et Louise. C'est absurde, mais c'est ainsi et il est inutile de le nier.

— Louise, je te demande pardon.

— Pourquoi ?

Ses yeux verts le regardent et il y a en eux toute l'innocence du monde. Alors soudain, fou de joie et avec un enthousiasme qu'il n'a plus connu depuis des annes, il la soulve de terre, la prend dans ses bras et se met marcher ainsi sur la route en parlant sans cesse, en disant des mots doux, des mots sans suite, des mots qui dormaient en lui depuis la [86] nuit des temps et qui remontent maintenant la surface et l'touffent.

Il est parti de Saint-Boniface sans rien dire la blonde Louise de son enfance, parce qu'il ne voulait pas la troubler ni s'engager lui revenir. Et puis, par la suite, il a t question de beaucoup de choses

dans son existence, mais jamais d'amour. Il ne s'en rendait pas compte totalement, il trichait avec lui-même, il se persuadait de son amour à l'égard de la femme parfaite, de la femme respectable et respectée qu'il a épousée. Il se persuadait de son amour conjugal et de son amour paternel.

Louise a fermé les yeux. Il la porte toujours se sachant ridicule, mais cela n'a plus aucune importance. La sueur coule dans son dos, il pivote sur place, tourne comme une toupie pour faire voler les cheveux de Louise au vent, il couvre son visage de baisers.

— Je ne t'aurais jamais cru si jeune et si fou, murmure Louise. Lâche-moi, je t'en prie, je suis lourde.

— Tu n'es pas lourde Louise, tu es le bonheur. Le bonheur c'est tellement plus léger à porter qu'une existence raisonnable et convenable. Tellement plus léger... Merci Louise, mon amour, tu es en train de me rendre ma jeunesse, la vraie jeunesse...

Le rose du ciel disparaît, devient bleu, bleu foncé même. Des ombres se couchent sur le ruban clair de la route. Ils risquent de passer la nuit dans ce décor, peuplé de bruits qui viennent de la jungle. Ils risquent d'être attaqués. Ils risquent de souffrir de la faim et de la soif. Et assez étrangement pour Jerry Lajoie, l'homme raisonnable, l'homme arrivé, cela n'a aucune [87] espèce d'importance... Tout ce qui l'obsède, c'est l'idée de ne pas pouvoir la posséder, ni maintenant, ni plus tard. Il n'a peur que de son impuissance issue de la force même de sa tendresse jamais éprouvée auparavant...

[88]

LES MILITANTS. Roman

Chapitre III

[Retour à la table des matières](#)

Lourd et trapu sur ses courtes jambes, Pedro s'efforce de faire preuve d'énergie. N'est-il pas le patron et ne s'agit-il pas d'un jour important pour le présent et l'avenir de son hôtel ?

Il est vêtu d'un short jaune qui laisse paraître ses cuisses couvertes de poils noirs. Par-dessus la ceinture trop serrée se déverse le surplus de son ventre, bombé mais ferme, surmonté d'une poitrine large, accueillante, très aimée autrefois de ces dames de Vera Cruz. Pour faire plus digne, il porte cependant des grands verres fumés, cadeau d'une touriste de passage.

Généralement, Pedro se contente de rester assis dans sa chaise berçante placée sur la belle terrasse de son hôtel qui fait face à la mer. Ainsi il est mieux en mesure d'accueillir les arrivants, d'observer le va-et-vient sur la promenade et de ramasser certains renseignements utiles pour son ami, le chef de police de Progresso.

[89]

En effet Juan a beaucoup de soucis et doit pouvoir compter sur l'amitié et les bons services de Pedro. Les soucis de Juan viennent principalement du fait qu'il est chef de police à Progreso, autrefois tranquille village de pêcheurs, devenu une plage à la mode, où la garnison ne comprend toujours que vingt hommes. Que peut-on faire avec vingt hommes ?

Les jours de marché, ils sont tous occupés à assurer la circulation autour de la place qui débouche sur la grande route de Merida. Certes, ils patrouillent aussi la nuit, mais à part cela il n'y a pas moyen de leur faire faire grand-chose. Forcément il fait bien chaud, les uniformes sont lourds et la solde pas très élevée.

Et puis tout change si vite.

Quand Pedro a acheté son hôtel avec sa deuxième femme Cella, qui l'avait payé d'ailleurs de ses deniers laborieusement ramassés à l'époque de leur folle jeunesse à Vera Cruz, Progreso était peuplé de pêcheurs. Seules les villas le long de la promenade étaient occupées par les riches familles de Merida. Puis des touristes ont commencé à arriver. Pas les touristes de première classe, car ceux-là vont encore dans les îles, à Cozumel, ou encore à l'autre bout du pays, à Acapulco, mais des jeunes surtout. Des garçons et des filles aux cheveux longs qui se promènent dans de petites autos. Mal lavés, et souvent aussi mal réveillés de leurs songes artificiels, ils font du tort à la renommée du pays.

Juan ne peut guère agir contre ce fléau. Il est impuissant. Les directives de ses supérieurs sont claires et précises : ne pas déranger les touristes. C'est [90] absurde, mais il semble bien qu'en haut lieu on s'imagine qu'ils représentent une sorte de manne pour l'industrie nationale. En fait ce n'est pas vrai et Pedro est bien placé pour le savoir. Les jeunes ne consomment rien, ne boivent pas, ne mangent pas, campent sur les plages et repartent les sacs à dos chargés de drogue. Cela permet à certains, tel le couple d'Américains qui traîne dans les parages depuis plusieurs mois, de s'enrichir, ou tout simplement de vivre au jour le jour, mais à Pedro, cela ne fait qu'apporter un tas d'ennuis. C'est ainsi qu'il est obligé de surveiller attentivement les clients éventuels, d'entretenir de bons rapports avec tous les fonctionnaires de la ville et de leur offrir à boire. Il doit aussi coucher, la nuit, dans son

hamac qu'il place chaque soir dans le corridor, près de l'entrée. Autrement son hôtel, le meilleur établissement de sa catégorie, cesserait de jouir de sa réputation qu'on sait irréprochable.

Toute cette renommée est due d'ailleurs au sens commercial de Pedro et à son intelligence. C'est vrai que Cella y est aussi pour quelque chose, mais quand même...

Tout d'abord c'est lui qui a songé à se rendre à Merida, puis à Méhico afin d'y rencontrer les promoteurs de voyages organisés. Ensuite il les a invités chez lui, en pleine saison des pluies quand il fait très chaud dans les villes et quand les pavés deviennent brûlants. Ils sont venus, ils ont vu et surtout ils ont bu. Le charme de Cella aidant, car elle a beau avoir cinquante ans, elle est encore assez attirante avec ses longs cheveux noirs laissés libres sur son dos et ses yeux bleus, trop maquillés selon Pedro, mais que [91] plusieurs trouvent à leur goût. Les agents de tourisme de Merida ont parlé de son hôtel à ceux de Méhico. Et désormais, il peut profiter enfin, si peu que ce soit, de ses labeurs passés et se rembourser des dépenses encourues. Deux agences de tourisme ont mis son hôtel sur leurs listes et c'est ainsi que chaque samedi, il voit arriver des groupes de dames et de messieurs. Des gens simples, pas très riches, mais très bien, très convenables.

Ils arrivent dans un car propre, à air climatisé, tôt le matin. Ils s'installent, ils déjeunent, ils se baignent, puis c'est le grand repas, à trois heures généralement, la siesta, le dîner et la fiesta le soir. Des danseurs mayas viennent se produire alors, ou encore un musicien accepte de jouer du piano. Pedro s'assoit avec eux et ils causent en buvant de la bière, ce qui permet d'augmenter un peu les profits.

En semaine c'est plus tranquille. Ce sont surtout les familles de Merida qui viennent avec leurs enfants faire un tour sur la plage. Ils stationnent l'auto devant la porte, louent une chambre, se changent, vont se baigner, reviennent, mangent un peu et repartent. Ils ne demandent pas trop de travail à José, seul et unique domestique, ni à Maria qui fait la cuisine, bien qu'ils ne cessent de se plaindre. Après tout l'hôtel ne comprend que cinq chambres, mais il est vrai qu'elles sont toujours occupées, ce qui fait bien plaisir à Cella.

Quand ils ont décidé de s'établir enfin à leur compte, ce qu'elle craignait le plus c'était de manquer de clients. Pedro lui avait dit tout de suite qu'à Progreso, avec la belle plage de sable, cela ne se pouvait

pas et comme d'habitude, Pedro avait eu raison. Évidemment [92] Celia trouve toujours à redire. Tantôt, elle prétend qu'il ne travaille pas assez, tantôt que sa famille à elle est trop encombrante et leur rend visite trop souvent.

Forcément, les six frères et les huit sœurs de Celia habitent tout près, à Merida. Ils se sont mariés, ils ont fait des enfants et ils ont chaud, en ce mois de juillet, comme tout le monde. Alors ils viennent. Pedro les aime bien. Ils sont gentils, propres et ils paient pour ce qu'ils mangent. Et puis une grande famille qu'on reçoit comme ça, cela fait arrivé et respectable.

D'ailleurs Pedro ne pense pas tellement aux autres ; il ne se demande pas quelles peuvent être leurs réactions. Pour lui, une famille c'est important !

Il a perdu ses parents très jeune. Son père vivait de la pêche et un jour il n'est pas revenu. Cela avait inspiré à Pedro un solide dégoût d'un pareil métier et la ferme volonté de vivre en citadin. Sa mère, fort jeune et jolie à l'époque, ne demandait pas mieux et ils sont partis ensemble à Vera Cruz. Là, dans la petite pièce qu'ils occupaient, le va-et-vient des marins fut constant. Ils apportaient des cadeaux à sa mère et à Pedro, puis Pedro partait chez des voisins pour la nuit.

Un matin, toutefois sa mère avait été transportée à l'hôpital et il ne devait plus jamais la revoir...

Ce qu'il a gardé de toutes ces expériences un peu tristes, c'est plus qu'une éducation : c'est une philosophie. Il a compris surtout que l'objectif ultime consiste à vivre bien en faisant travailler les autres.

Comme il n'avait ni relations, ni héritage, il se [93] regarda dans le miroir un jour et décida qu'il était assez beau de sa personne pour que cela serve à quelque chose.

À l'instar des autres garçons de son âge, il vendit tout d'abord des fleurs dans les rues. Les fleurs blanches et rouges, odorantes, groupées deux par deux, ou encore en petits bouquets serrés. Ce sont les hommes qui les achètent, mais Pedro s'occupait surtout des femmes. Il les flattait tant et avec un tel succès qu'elles demandaient à leurs compagnons de faire la dépense, ce qui permettait à Pedro de vendre plus et plus vite que tous ses amis.

A-t-il couru à cette époque-là sur ses pieds nus, sur ses pieds plats qui lui faisaient mal...

À ce seul souvenir, Pedro a à ce point pitié de lui-même qu'il s'en va chercher une bière fraîche dans la glacière, puis revient sur la terrasse pour mieux surveiller l'ouvrier qui travaille près du kiosque à l'entrée de la nouvelle partie qu'on est en train de terminer en grande hâte.

Ah, la vente des fleurs...

Ce fut toute une époque dans sa vie. Heureusement les femmes ont bien voulu l'aider. Il les aimait à sa façon, et elles s'ingéniaient à lui faire plaisir en gagnant de l'argent pour lui et à sa place.

Il avait commencé très tôt, mais c'est vers vingt-cinq ans qu'il devint vraiment riche. Riche au point d'habiter le meilleur hôtel de Vera Cruz et de disposer d'une petite voiture décapotable entièrement payée.

La belle vie aurait pu continuer longtemps, mais il y a eu la police. Imprudent, Pedro n'a pas songé à se faire des amis de ce côté-là. Ils l'ont questionné [94] toute la nuit, ils l'ont traîné au poste, ils l'ont dénoncé devant un juge...

Un an de prison c'est long, très long même, mais là aussi Pedro s'est instruit et documenté. Il y a rencontré des gars comme lui, il s'est fait des amis, il a compris pas mal de choses qui lui échappaient auparavant. En sortant il était un homme accompli.

Toujours aussi élégant, toujours aussi sûr de lui, il a commencé à fréquenter les bonnes boîtes de nuit, il a ouvert un petit club et il a épousé une danseuse. Son erreur ce fut ce mariage. Elle était trop fragile. Elle travaillait peu, toussait beaucoup et lui donna une fille dont il n'a jamais su quoi faire. Quand elle mourut, il plaça la fillette chez les religieuses et décida de ne plus jamais s'engager dans pareille aventure. Désormais la respectabilité du mariage lui paraissait aussi inutile qu'un paquet de cordes qu'on jette à la mer pour y pêcher quelques poissons énormes aux tristes gueules froides, qui se décomposent au soleil.

Il parvint à ne plus retourner en prison, à rendre sa boîte de nuit florissante et à rencontrer Celia. Elle était très belle à l'époque et elle chantait et dansait comme personne. Il lui avait fait croire que le club

lui appartenait, ce qui n'était pas tout à fait vrai puisqu'il était associé avec un de ses amis rencontré lors de sa détention. Il espérait toutefois pouvoir garder l'argent, puisque l'ami en question était condamné à vingt ans et n'avait aucune chance de pouvoir en profiter.

L'existence est imprévisible, cependant.

Il est arrivé une nuit, le salaud, et il a exigé qu'on fasse les comptes. Pedro s'est défendu, mais en vain. Il [95] en fut quitte pour trois mois d'hôpital. C'est Celia qui l'avait sauvé. Elle l'a soigné, elle l'a aidé et quand il a été rétabli, il a bien été obligé de l'épouser. Cela ne l'a pas empêchée de travailler pour lui à sa façon, mais elle tenait aux apparences. Elle voulait paraître à côté de son mari, tous les dimanches matin, à l'église, comme ses sœurs.

Pour sa part, Pedro ne devait jamais regretter ce mariage-là. Économe, charmeuse, débrouillarde et prudente, Celia parvint à gagner pas mal d'argent et à le mettre de côté. C'est alors qu'ils décidèrent de s'établir ensemble au bord de la mer et d'y avoir un commerce sérieux, confortable et convenable.

Pedro soupire de contentement et va chercher une autre bière pour fêter, en quelque sorte, ce beau souvenir. Celia est à la cuisine, mais il ne tient pas à partager avec elle la joie qu'il ressent comme une sorte de reconnaissance de ses propres mérites. Certes il a engraisé depuis et il ne peut guère prétendre à la séduction, mais Celia aussi a changé. Cela ne l'empêche cependant pas d'être exigeante à son égard et de lui demander constamment davantage de son temps et de ses efforts. C'est insensé à quel point cette femme est devenue autoritaire et indifférente.

Non seulement elle l'oblige à dormir dans le hamac, dans l'entrée, tandis qu'elle se réserve la plus belle chambre, mais c'est du corridor seulement qu'il peut regarder la télévision qu'elle a installée en face de son lit. Plus encore, elle fait du charme au chef de police, elle reçoit à dîner les officiers de marine dont le bateau est amarré en rade et devant tous ces hommes elle le traite, lui, Pedro, comme un mari indolent [96] et sans intérêt.

Et puis, il y a Miguela qui lui tient tête, Miguela la belle-sœur qui a fait des études, paraît-il, et qui travaille à Merida dans un bureau à air climatisé. Elle est veuve Miguela et c'est tant mieux, car l'homme qui

devrait la supporter serait malheureux tous les jours de la semaine, y compris le dimanche.

Miguela se prend pour Dieu sait qui et élève sa fille Antonia d'une façon à ce point étrange, que la petite a littéralement honte de sa famille. Seul Pedro parvient à la remettre à sa place, quand elle vient passer les vacances chez lui, avec sa mère et qu'elles restent toutes les deux au-delà d'un mois. La voilà justement qui s'en va se baigner. Sous prétexte que mademoiselle fait des études, qu'elle est à l'université et qu'elle doit passer ses examens dans deux mois pour devenir dentiste, elle ne se croit pas obligée de mettre la main à la pâte. Même pas un jour comme aujourd'hui... C'est à désespérer de tous les enfants de la terre.

De son premier mariage Pedro a gardé le souvenir pénible de cris et de pleurs, de bouteilles remplies de lait qui sentent mauvais et d'une femme constamment couchée qui ne pouvait plus gagner un sou. Fort heureusement, Cella, sans avoir passé par les mêmes expériences, a toujours partagé sa répulsion.

— Ma famille est assez nombreuse, avait-elle l'habitude de répéter pour que je ne sois pas obligée de continuer l'œuvre de ma mère. Ce fut une sainte femme ; moi, je me contente d'être une femme tout court.

Pedro penche sa chaise berçante un peu plus en [97] arrière et cet effort fait perler la sueur sur son front. Il est vrai qu'il fait atrocement chaud, mais il se demande quand même si ce n'est pas là un autre signe qu'il vieillit, et cette idée le met de mauvaise humeur.

— Où vas-tu Antonia, demande-t-il à la jeune fille.

Petite, menue, elle a des yeux bridés, une bouche joliment dessinée et des longs cheveux bouclés qu'elle coiffe de façon à les aplatir et à les rendre plus droits, à la mode américaine, ou tout au moins ce qu'elle en connaît à travers les magazines. Sa silhouette, comme son visage, semblent, de prime abord, finement taillés, mais on devine déjà la

lourdeur qui viendra plus tard, quand l'âge et les tortillas aidant, elle engraissera. Les attaches sont lourdes, l'ovale du visage manque de pureté, les joues, le menton, l'ossature, trahissent l'enfant issue d'une lignée de travailleurs frustes et costauds. Cela pourrait donner un ensemble charmant, sain et plein de joie de vivre, mais Antonia triche et triche mal. Elle veut ressembler aux demoiselles de Merida qu'elle rencontre à l'université et elle croit, ce qui est pire, y être parvenue. Cet effort de paraître cette tentative constante de se distinguer, tuent le charme de sa jeunesse.

Pedro l'observe tandis qu'elle contient sa rage et que les commissures de ses lèvres s'étirent non pas vers le haut, mais vers le bas, comme chez les vieilles femmes qui contrôlent difficilement les mouvements de leurs dentiers.

Elle manque de piquant, pense Pedro. De ce piquant qu'il a toujours aimé chez les femmes et dont la nature a doté Cella et ses sœurs. Plus vulgaire chez [98] Celia, sans doute à cause de ses ambitions artistiques, modéré par contre chez sa sœur qui se veut intellectuelle, il n'a guère été transmis en partage à Antonia.

— Je vais me baigner, dit la jeune fille, en scandant les mots. La mer est belle. Et puis cesse donc de m'appeler Antonia, c'est un prénom ridicule. Je crois t'avoir déjà dit que je m'appelle Antoinette.

— Ce n'est pas un nom mexicain, ironise Pedro. Et puis je ne comprends pas pourquoi en ce jour, si important pour nous tous, tu ne peux trouver mieux à faire que chercher ton propre plaisir.

Il a à peine terminé, que déjà Miguela émerge sur la terrasse. Comment a-t-elle pu l'entendre de la cuisine, où elle était, et qui se trouve de l'autre côté du hall ?

Pourtant les choses se passent toujours ainsi. Il suffit qu'il parle à Antonia, pour que sa belle-sœur intervienne aussitôt, comme si elle était dotée d'un sixième sens l'avertissant qu'on s'attaque à sa fille.

— Voyons Pedro, dit-elle, Antoinette n'a pas besoin de rester avec nous. Celia et moi, nous nous arrangeons fort bien. José achève de préparer les tables. Tout sera prêt à temps, ne t'en fais pas.

— Et tu trouves cela normal, toi, qu'une jeune fille comme elle, forte, bien portante et saine soit constamment libérée de tout travail sous prétexte que mademoiselle est à l'université ? Tu trouves cela normal, pour toi et pour elle ? Sais-tu ce que tu es en train d'élever ? Une vipère. Déjà elle a honte de nous. Elle fait ce qu'elle peut pour que les étrangers ne sachent pas qu'elle est ma nièce. Je te parie que ce [99] soir encore elle s'arrangera pour ne pas se montrer. L'idée que les touristes de Mehico puissent découvrir par hasard que mademoiselle Antoinette, est la nièce de Pedro, lui est à ce point odieuse qu'elle préfère se passer de la sieste. Regarde-la donc une bonne fois, Miguela, ta fille. Regarde comme elle est attifée. N'est-il pas ridicule ce maillot qu'elle porte et qui vient, je parie, d'un grand magasin où on demande deux fois le prix qu'il vaut.

— C'est moi qui gagne l'argent pour acheter ses affaires, dit lentement Miguela, tu n'as rien à redire à cela.

— Ah, tu crois ça. Mais regarde-la, regarde-la donc ta fille...

Antonia devient rouge et essaie de passer à côté de son oncle, mais Pedro saisit son poignet et l'immobilise sur place.

Il est vrai que ce maillot est ridicule, pense Miguela, ridicule et très cher.

Antonia porte un bikini blanc, recouvert d'une courte tunique en tissu transparent, enrichi de broderies. Dans ce cadre, dans ce décor, l'ensemble est parfaitement incongru. Il serait acceptable sur la plage d'Acapulco, dans le patio d'un grand hôtel américain doté d'une élégante piscine et d'une clientèle prête à imiter les mannequins des magazines à la mode ; ici il ressemble à un déguisement. Un instant hésitante, Miguela se ressaisit aussitôt.

— Laisse-la, Pedro, dit-elle, ou j'appelle Celia.

Normalement Pedro aurait obéi automatiquement sous la menace, mais pas aujourd'hui, car ce soir c'est son triomphe et l'apogée de son établissement ; il se [100] sent sûr de lui comme jamais. Sûr et désireux d'affermir son autorité, non seulement auprès de Miguela, mais aussi de sa femme qui protège stupidement la petite, comme si elle ne se rendait pas compte que c'est une dévergondée et une hypocrite. Il sait, il sent que Cella est déjà là, dans l'embrasement de la porte, qu'elle se rapproche de sa sœur et qu'elle est prête à intervenir, mais il ne tourne pas la tête de façon à lui donner l'illusion qu'il ignore sa présence.

— Ce que tu ne sais pas Miguela, ni toi, ni ma femme, bien que toutes les deux vous vous croyiez perspicaces et averties, c'est que cette charmante Antonia, qui se dit Antoinette, retrouve chaque jour dans l'eau un certain Philippe. Tu ne te doutes pas non plus, je présume, qui est ce Philippe ? Et bien je vais te le dire. C'est un bon à rien qui vend de la drogue aux touristes et qu'un jour je vais livrer pieds et poings liés à mon ami le capitaine de police. Ma parole, pourquoi dois-je me gêner ? Tu te saignes aux quatre veines pour payer ses études, Celia économise pour lui acheter des cadeaux somptueux et votre chère Antonia fait son possible pour vous traiter comme des domestiques. Elle a honte de nous, elle a honte de ses origines et de sa famille. Si tu lui laisses un quart de chance, elle va s'inventer un père, grand industriel et une mère princesse espagnole.

« Mais moi, ton oncle Pedro, je te dis ma petite que tu n'y peux rien. Cela se voit d'où tu viens et plus tu essaies de le cacher, mieux c'est marqué sur ton visage. Je connais les femmes et je sais de quoi je parle. Et pour ton faquin, tu peux être tranquille, je vais le faire arrêter dès ce soir. Juan vient à la fiesta [101] et cela ne me demandera même pas de déplacement. »

— Dis donc Antonia, c'est vrai pour Philippe ? demande Cella d'une voix rauque ; parce que si c'est vrai je te mets dans le premier autobus et tu pars pour Merida tout de suite. Tu m'entends Antonia ? Je ne plaisante pas et je ne suis pas tendre comme ta mère.

— Philippe a le droit, j'espère, répond Antonia, de se baigner aux mêmes heures que moi. La mer est à tout le monde, ce n'est pas votre propriété que je sache.

— Malheur à celui qui crache sur son milieu, dit Celia, et Pedro remarque qu'elle retrouve soudain les accents pathétiques de ses courtes apparitions sur la scène du petit théâtre de Vera Cruz.

C'était à l'époque où elle se croyait comédienne de talent et/ou il n'était pas question pour elle de se produire dans les cabarets et de se laisser faire la cour par un homme de son espèce.

— Écoute-moi bien, ma fille, continue Celia. Je n'ai jamais voulu te le dire, mais il est temps que tu le saches. Moi aussi j'ai rêvé et j'ai même tout quitté pour cela. J'avais donc un certain mérite. J'ai pris des risques et j'ai perdu. Je n'avais pas ce qu'il fallait pour devenir une grande artiste et quand je l'ai compris j'ai épousé ton oncle. Ton oncle qui ressemblait alors comme deux gouttes d'eau à ton Philippe.

— Merci pour moi, proteste Pedro.

Celia le fait taire d'un geste et pose sa main sur l'épaule de la jeune fille.

— Va dans ta chambre tout de suite et restes-y. je ne veux pas que tu nous aides, je ne tiens pas [102] à ce que tu assistes à la Fiesta et que tu rencontres des touristes de Méhico. C'est ton droit de vouloir à tout prix appartenir à un autre monde. Toi, tu ne rêves pas comme moi. Tu as la tête solide et beaucoup plus de facilités que je n'ai jamais pu en avoir. Tu étudies, tu réussis tes examens et un jour tu seras dentiste. C'est pour cela que ta mère travaille et que je l'aide de mon mieux. Nous savons bien toutes les deux ce que tu vaux. Nous savons bien qu'on ne sera jamais payées en échange et que tu es capable de ne pas nous reconnaître dans la rue, le lendemain de ta réussite. C'est

l'évidence même, et cela importe peu. On veut te donner ce que nous n'avons jamais pu avoir : l'indépendance.

« Moi j'ai été obligée de dépendre des hommes toi pas. Alors ton Philippe, c'est fini, tu m'entends. Bel et bien fini, une fois pour toutes. On devient putain quand on ne peut pas faire autrement, mais pas par gour. Ça, ça ne peut t'être permis. »

— Fi donc, quel langage, proteste Pedro. Votre Antonia devenue Antoinette finira quand même par courir à son rendez-vous. Vous perdez votre temps. Ce qu'il lui faut, c'est une bonne correction que je suis seul à pouvoir lui donner. La semaine dernière je vous l'avais bien dit qu'elle irait au bal de la Municipalité sans être accompagnée par une de vous comme cela se fait depuis toujours. Qu'elle irait, comme ces filles étrangères, avec des petites amies, attendre à une table que des garçons viennent les inviter. Vous ne m'avez pas cru. Et bien elle y est allée et Philippe était là. Il l'a même ramenée après minuit, dans sa voiture décapotable et il l'a embrassée sur la bouche, à deux [103] pas d'ici. Je les ai bien vus aller, et ce n'est pas la première fois.

— Est-ce vrai Antoinette ? demande Miguela.

— Oui, j'aime Philippe et je veux l'épouser.

— Et tes études ?

— Je vais passer mes examens dans deux mois et s'il me demande en mariage je l'épouserai.

— Ah, ça non, crie Miguela. Je préfère te voir morte.

— Mais que t'imagines-tu donc ? se fâche Antonia. Je déteste mes études, je ne veux pas être dentiste. C'est toi qui t'es mis dans la tête que ma destinée était différente. Je hais ces femmes seules qui rodent à l'université. Elles sont vieilles et laides. Elles nous enseignent et nous sommes obligées de les écouter, mais c'est tout. Le soir elles sont seules. Je suis jeune, je veux aimer et être aimée. Philippe est beau, élégant et il n'a pas de parents hôteliers. Je veux être une dame, voyager avec lui dans les îles et ne plus ouvrir un seul livre de toute mon existence.

Surpris, Pedro lâche son poignet et Antonia s'échappe en courant vers la plage.

Vêtue de sa robe blanche brodée autour du cou, comme il est de coutume dans le pays, Celia ressemble à la déesse de la colère avec ses cheveux noirs, longs et épais et ses lourds cils recouverts de mascara. À côté d'elle, Miguela, habillée comme une touriste, pour plaire sans doute à sa fille, sanglote.

— Ce n'est pas possible, murmure-t-elle, ce n'est pas comme cela que je l'ai élevée.

— T'aurais dû te débrouiller pour te remarier, la console doucement Pedro, les enfants ont besoin [104] d'une main d'homme.

— Assez parlé, décide Célia. José ira la chercher dans l'eau. Elle restera dans ma chambre ce soir et je vais la voir après la Fiesta. Pour le moment on a autre chose à faire. Viens Miguela, allons rouler les tortillas. Et cesse de renifler, la petite va marcher droit. Compte sur moi. J'ai des moyens dont tu ne disposes pas. Je ne suis pas sa mère, moi, je suis sa tante. Allez viens.

Elle pousse sa sœur à l'intérieur, puis se penche vers Pedro.

— Fais-le arrêter, si tu peux, ce Philippe. Ça sera toujours une bonne chose de faite. C'est un petit salaud.

Puis, à haute voix elle appelle José et lui ordonne d'aller chercher mademoiselle Antoinette pour une besogne urgente.

— Ramène-la tout de suite ajoute-t-elle.

Le visage maigre de José n'exprime rien. Petit, brun de peau, il a l'air sévère des Indiens des montagnes. Pourtant José est né dans la plaine, dans le village voisin de la mer, entouré de marais et infesté de

moustiques. José adore Celia et cela se voit. Il est à la fois le domestique de l'hôtel, le majordome et le garde du corps de la patronne.

Y a-t-il eu quelque chose entre eux, se demande parfois Pedro, mais il n'a jamais pu trouver de réponse à cette question. Pourtant José ne travaille que sous le commandement de Celia et elle n'a guère besoin d'élever la voix pour qu'il lui obéisse et qu'il accepte de trimer jour et nuit sans se plaindre. En retour, c'est Celia qui le soigne quand chaque mois, selon son [105] habitude, il prend une cuite, en dépensant en deux jours toute sa modeste paie. C'est elle qui lui porte le café le matin du troisième jour, c'est elle qui empêche Pedro d'intervenir, c'est elle enfin qui s'arrange pour que José puisse avoir une paix totale pendant ses beuveries insensées. Puis, il revient et c'est elle encore qui le reçoit en souriant, comme si elle ignorait totalement sa conduite.

Une fois, quand les clients étaient trop nombreux dans l'hôtel et qu'il fallait absolument faire les chambres, bien que José demeurât invisible et que la cuisinière ne puisse suffire à tout, c'est Cella encore qui a engagé une femme à la journée sans se soucier de la dépense additionnelle que cela occasionnait. Pedro le lui fit remarquer, mais elle le rabroua sur un ton tel qu'il n'osa pas insister et qu'il partit penaud sur la terrasse pour y retrouver sa chaise berçante et sa bière fraîche.

Sans regarder Celia, José penche la tête et part vers la plage. C'est en courant qu'il traverse la rue et on voit ses talons bruns, nus, toucher rapidement le pave trop chaud. Sa chemise blanche, son pantalon à peine plus foncé, le distingue un instant encore du groupe des baigneurs qui, justement, sortent de l'eau et marchent le long de la ligne, où les vagues viennent lécher le sable.

José est content. Il n'aime pas Antonia, et cela dure depuis l'époque où, adolescente encore, elle venait passer ses vacances à Progresso. José se plaît beaucoup en compagnie des enfants, mais celle-là était différente. Il lui avait proposé un jour de l'emmener au marché sur la petite moto qu'il utilise pour faire les [106] courses et que le patron prend pour faire ses visites. Elle l'avait regardé ironiquement et avait répondu :

— Partir avec toi en moto, non merci! Il fait trop chaud et tu sens mauvais.

Depuis ce moment-là, José ne peut plus supporter Antonia et lui en veut d'accaparer à ce point Celia, non seulement pendant ses séjours à Progresso, mais même au-delà, pendant toute l'année. Car José aime Cella et il sait que la fille la décevra comme il avait été déçu lui-même, mais pour d'autres raisons. Lui, José, que Celia avait sauvé, essaie au moins de lui manifester à chaque instant sa reconnaissance. Il lui doit tout et il le sait.

Fils de pêcheur, José aime la mer. Grâce à Celia il peut vivre dans son voisinage. Sans elle, il serait maintenant condamné à crever de faim dans un trou quelconque. Cela avait commencé très tôt. Dès son plus jeune âge, il avait soif d'aventure et ressentait la beauté de la mer comme un appel. Son père l'emmenait avec lui pendant de longues nuits où il se tenait immobile dans sa barque éclairée par le falot, en attendant que les poissons remplissent les filets.

Ils sont allés ensemble à la pêche à la langouste et aux crevettes, ils ont trimé dur et ils ont appris à se respecter mutuellement en comptant l'un sur l'autre.

En dehors de son père José n'avait personne au monde. Sa mère était morte, il n'avait ni frères, ni sœurs et contrairement aux autres garçons de son âge, il ne pouvait se faire d'amis, n'allant pas à l'école et n'ayant pas le temps de jouer près de la hutte dans laquelle ils habitaient tous les deux.

[107]

Puis son père se remaria et José fut très malheureux. Il voulait quitter la maison. Ne plus voir son père parler doucement à l'autre femme. Il voulait s'en aller loin. Un marin de passage l'aïda à s'engager comme mousse et il partit. C'est sur les bateaux au long cours qu'il se fit des amis et qu'il découvrit aussi la véritable importance de sa force. De toutes les bagarres, de tous les risques, il sortait toujours vainqueur. Petit, agile, il avait des muscles de fer et un sens rapide de la riposte qu'on lui envoyait à la ronde. C'est à Vera Cruz qu'il essaya un nouveau métier : il devint boxeur.

C'est dur la boxe, c'est exigeant. José avait la volonté de réussir, il avait de l'ambition et il avait du courage. Il se battait comme si sa vie en dépendait et il parvint très rapidement à se faire une réputation locale, non négligeable, qui lui permettait de compter sur un public chaque fois qu'il se produisait sur le ring. Cela dura quatre ans, puis ce fut la catastrophe.

Lors d'un combat, José avait reçu un coup très dur, juste à la naissance du nez. On dut le transporter inconscient à l'hôpital et on le soigna tant bien que mal pendant plusieurs semaines. Il sortit de là affaibli, méconnaissable et à moitié aveugle. Il ne lui restait plus rien, puisqu'il n'avait jamais rien possédé en dehors de son corps musclé, de son maigre visage d'Indien et de sa peau brune. Alors il se coucha dans une mesure du port et se mit à boire. De temps en temps il allait mendier pour pouvoir se chercher une nouvelle bouteille et retournait aussitôt chez lui, comme un animal dans sa tanière. C'est ainsi qu'il avait rencontré Celia.

[108]

Elle marchait dans la rue, dans le grand soleil du matin et il l'avait trouvée belle. Il le lui avait dit de sa voix basse et elle s'était arrêtée, surprise. Elle aurait pu le chasser, affreux comme il l'était à ce moment-la dans ses vêtements sales et déchirés, elle aurait pu appeler un policier pour demander protection contre le vagabond à l'aspect peu rassurant, mais elle n'en fit rien. Elle lui avait parlé doucement et lui avait posé beaucoup de questions. Surpris, José lui avait tout raconté : ses expériences de marin, ses combats de boxe, sa déchéance et aussi son désespoir.

— Tu bois beaucoup, lui avait-elle dit. C'est mauvais pour tes yeux. Si tu continues, tu deviendras aveugle. As-tu encore envie de t'en sortir ? De vivre comme il faut, en travaillant dur et en étant mal payé ?

Il ne tenait pas, en fait, à mener une telle existence, mais puisque c'était elle qui en parlait, il la jugea soudain enviable.

— Serez-vous là ? lui demanda-t-il simplement.

— Oui, répondit-elle en riant et c'est mon mari qui va t'exploiter. On a un hôtel au bord de la mer, on vient à peine de l'acheter. Pedro, mon mari, est un fainéant et j'ai besoin d'un homme à tout faire.

Il avait accepté, non pas du bout des lèvres, mais avec plaisir, avec reconnaissance même. Et c'est ainsi qu'il arriva à Progreso et s'était mis à nettoyer une vieille maison crasseuse, rongée par les termites et la vermine.

— On va en faire le meilleur hôtel de la localité, rêvait tout haut Celia. Le plus élégant. On va donner des fiestas dans le hall, en bas tout d'abord et puis dans [109] un patio qu'on construira en arrière, en plein air, sous les palmiers. On va y installer des lumières, des ampoules de toutes les couleurs et les danseurs viendront se produire au milieu de la piste ronde, protégée par un toit en feuilles de palmiers séchées, placées sur des rondins de bois clair. Cela sera assez beau, pour que les gens de Merida acceptent d'y passer leurs soirées.

Petit à petit le rêve de Celia est devenu aussi le sien. Certes il n'avait rien à gagner dans tout cela, il était condamné à travailler comme une bête de somme et à supporter Pedro, flemmard et suspicieux, mais cela n'avait pas d'importance. Il était aussi fier de cet hôtel et aussi ambitieux pour son présent et son avenir, que Celia elle-même. Cette fierté suffisait pour le forcer à se lever à l'aube, nettoyer et laver les chambres, servir les clients du matin au soir, et se coucher finalement après minuit dans le hamac placé près de la porte d'entrée, comme un chien fidèle qui veille sur le bien de son patron.

Pendant la saison chaude, la saison des pluies, sa chemise collait sur son dos et la sueur coulait sur ses longs bras maigres. Pendant les nuits fraîches il lui arrivait de frissonner et même de claquer des dents ; il ne se plaignait pas ; il travaillait. Il n'avait rien à lui en dehors de ses deux chemises blanches, de ses deux pantalons, de ses sandales et d'un hamac rouge, solide, large et confortable. C'était la toute sa richesse et il veillait jalousement à ne pas agrandir cet avoir. Il se souvenait trop bien de l'époque où il économisait chaque peso

pour le mettre à la banque et pour pouvoir payer son entraînement de boxeur.

Il était alors esclave de cet argent qu'il se refusait [110] à dépenser pour mieux servir son ambition de devenir un boxeur de premier ordre et de grande classe. À quoi cela a-t-il servi en fin de compte ? À le rendre malade, plus pauvre que jamais et à payer ses dernières bouteilles de tequila.

José n'avait ni femme, ni ami et cela le rassurait puisque personne n'avait plus le pouvoir de le décevoir. Il avait trop aimé son père pour croire encore à l'amour ou à l'amitié, puisqu'il l'avait trahi, son vieux, en se remariant. Malgré toutes ces années, malgré toutes ces expériences, José n'a jamais pu comprendre et pardonner. Dans son corps d'homme battait un cœur d'enfant et c'est pour cela sans doute qu'il savait si bien parler aux enfants et aux chiens perdus qui venaient rôder le soir autour de l'hôtel.

Gourmand comme les enfants, indifférent et insouciant comme eux, José se sentait vraiment libre et maître de sa destinée. Il ne tenait à rien ni à personne et personne au monde, en dehors de Cella, n'avait de pouvoir sur lui.

À la fois maître et esclave, il s'offrait à l'occasion le luxe de l'oubli. Cela se passait très simplement. Le premier jour du mois Pedro plaçait devant lui la maigre liasse de pesos de son salaire. Il les prenait, ajoutait à cela les quelques rares pourboires qu'on lui avait donnés, mettait le tout dans une enveloppe et s'en allait voir le marchand qui avait son commerce sous les arcades, à une bonne place bien ombragée.

Il lui remettait l'enveloppe, remplissait son sac de bouteilles de tequila et s'en allait chez la femme qui habitait tout près de là. Elle faisait la lessive à l'hôtel et menait une existence semblable à la sienne, mais [111] avait une bien moindre capacité éthylique. Pour s'enivrer José avait besoin de vider une bouteille, la femme, elle, pouvait se contenter d'un grand verre. En échange, elle lui assurait le gîte et le couvert.

Pendant trois jours il couchait ainsi dans un lit propre, mangeait et buvait à volonté et parfois prenait la femme à la sauvette, comme ça tout simplement et sans histoire, dans un état d'ivresse totale, où tous les deux réalisaient à peine ce qu'ils faisaient. Puis, il revenait à l'hô-

tel, se glissait tout doucement par derrière, à la cuisine, disait bonjour à Celia et tout recommençait.

José marche à grands pas en maudissant à voix basse Antonia et ses amours avec Philippe. Juste au moment de l'ouverture du patio en arrière, juste en ce jour, où ils doivent recevoir les touristes envoyés par l'agence de Mehico. Le jour du grand succès, ce jour tant attendu par Celia et par lui-même.

Là-bas, à l'hôtel, les peintres achèvent leur ouvrage à la hâte. C'est très joli ce qu'ils ont fait. On accède au jardin en arrière par une étroite ruelle qui longe l'hôtel. Le mur qui se trouve de l'autre côté de ce passage est jaune et ils ont peint sur ce mur des vagues bleues et vertes. Ils ont aussi tracé en lettres gothiques l'annonce de la bière Cerveza. En lettres bleues, rouges et noires, sur fond jaune.

José n'a pu s'empêcher de penser, en les regardant travailler, que c'était dommage de gaspiller autant de talent et de précision, pour vanter les avantages d'une bière que les gens boivent de toute façon et il a été content parce que Cella a dit la même chose à haute voix.

[112]

N'empêche que le résultat est fort joli. Il y a aussi la prolongation du toit qui protège le parquet de la piste de danse, de la palissade en minces lattes de bois qui l'entoure et la pose des lampes électriques. À la cuisine le tas de tortillas n'est pas encore séparé et roulé proprement avec sa charge de poisson blanc. Le calmar est prêt, mais pas les tortillas... Sans parler des tables qu'il faut dresser dans le hall et sur la terrasse et qui sont pliées dans la cour en arrière...

José s'énerve. Il ne voit pas Antonia dans l'eau et Philippe n'est pas là non plus. Ce dont il ne se doute pas, c'est qu'Antonia est sur la route, un peu plus haut, en train de parler avec le frère de Philippe, le camionneur qui livre les eaux gazeuses et qui ne ressemble en rien à son fainéant de frère. Julio est un bon gars, un peu simple, chargé d'une grosse femme et de dix enfants fort jeunes encore.

— Philippe est parti à Mehico, dit-il doucement à Antonia qui se tient sur le trottoir, le visage levé vers lui, avec des traces de larmes sur les joues. Il est parti et il ne reviendra pas. Inutile de l'attendre Antonia.

— Je ne tiens pas du tout à le revoir, dit-elle d'une petite voix tremblante. Je n'y tiens pas du tout, tu peux me croire. Je veux partir tout simplement d'ici parce que j'ai un rendez-vous urgent.

— Où ça ?

— Près des ruines mayas, dit Antonia, oui tout près.

— Ça tombe bien. Justement je m'en vais faire une livraison à l'hôtel qui est de l'autre côté. Monte, je t'emmène.

[113]

Antonia déteste Julio. Elle déteste ses manières, ses grosses mains aux ongles noirs, sa figure toujours souriante et toujours couverte de gouttelettes de sueur qui coulent le long des plis du double menton et se perdent dans le col. Elle déteste jusqu'à la bonhomie de cet homme parce qu'elle sent qu'il la devine mieux que sa propre famille et qu'il la plaint. Ce qui compte à présent, c'est de ne pas se trahir. C'est de ne pas lui montrer qu'elle souffre à cause de Philippe et qu'elle l'utilise, lui, Julio, pour donner une bonne leçon à sa mère et à sa tante.

Car Antonia n'a pas l'intention de fuir. Elle veut tout simplement leur faire peur à toutes les deux en leur gâchant ainsi le grand jour : celui de leur triomphe. N'est-il pas ridicule, en effet, de s'imaginer qu'on a atteint un but dans la vie parce qu'on reçoit un lot de malheureux touristes, parqués dans un autobus, en train de faire un voyage à prix réduit ?

Parce que ces touristes au rabais viennent de Mehico, parce que Pedro a réussi à faire une piste de danse en arrière de son hôtel, tante Celia se prend pour une autre et sa mère l'encourage dans cette voie. En partant Antonia va les rendre plus humbles, plus conscientes de leurs limites en face de sa volonté à elle. Et quand elle reviendra ce soir, à l'heure de la Fiesta, personne n'osera souffler mot, tellement ils seront contents de la retrouver.

Ils seront trop occupés d'ailleurs pour avoir le temps de lui faire une scène et demain matin on lui demandera pardon pour l'avoir rabrouée avec une pareille vulgarité.

En ce qui concerne Philippe, l'affaire est terminée [114] et c'est tant mieux. Elle ne pensait pas vraiment ce qu'elle leur avait raconté devant l'oncle Pedro.

Antonia sait que Philippe ne pourra jamais la faire vivre comme elle le voudrait parce qu'il n'a ni relations, ni diplômes et parce que ce n'est qu'un mauvais garçon, sans plus. Un mauvais garçon au joli visage, juste bon pour jouer dans l'eau où les risques sont limités par la présence des autres baigneurs.

Car Antonia n'a pas l'intention de perdre sa virginité avant le mariage. Oh ça non, jamais! Ni pour le plaisir, ni par intérêt, quand elle se laisse caresser par le vieux dentiste, leur voisin à Merida qui lui donne de l'argent et promet de lui laisser son cabinet.

Il n'en reste pas moins que le départ précipité de Philippe lui est une humiliation insoutenable et qu'elle a du mal à contrôler les larmes qui lui montent aux yeux pendant qu'elle se penche un peu par la fenêtre ouverte et aspire le vent. Comme s'il devinait sa pensée, Julio dit doucement :

— Tu sais Antonia, Philippe a été obligé de quitter le pays parce que la police le cherche. Il n'a pas pu te prévenir et il l'a beaucoup regretté. Il t'aime bien Antonia, mon frère, mais il a fait des choses qu'il ne pouvait pas te raconter. Ils sont venus tôt ce matin fouiller chez lui, et il a dû s'en aller avec sa voiture, comme il était, sans même prendre du linge de rechange.

« C'est un bon garçon Philippe, ajoute-t-il encore après un instant de silence, mais un peu fou. Il s'imagine que c'est possible de se faire une vie, comme ça, sans se donner de mal. Il s'imagine qu'il est plus débrouillard que tous les autres et que pour lui tout sera [115] toujours très facile. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent, alors il paie pour ses bêtises comme n'importe qui d'autre. Où veux-tu descendre Antonia ? »

Antonia avale sa salive pour dominer le tremblement de sa voix et c'est d'un ton neutre qu'elle lui explique avoir pris rendez-vous avec une fille de Merida, une amie à elle, qui est allée visiter les ruines avec ses parents.

— Tu me laisses en passant, dit-elle, tu vas livrer ta cargaison et au retour tu arrêtes, je serai sur la route en train de t'attendre.

Rassuré, Julio se tait et accélère. Cela l'inquiète cette histoire de Philippe. Il l'aime beaucoup son jeune frère, bien que cela fasse des années qu'il lui reproche sa conduite. Mais rien n'a jamais réussi à l'ébranler ; ni les plaintes véhémentes de la mère, ni ses propres remontrances et conseils.

— Tu ne peux me persuader, disait Philippe, quand je te regarde je sais que j'ai raison. Quoi, mener une existence comme toi ? Avoir une vie de chien ? Non, Julio, il me reste assez d'intelligence, assez de fantaisie, pour m'arranger autrement. Travailler ? Mais voyons Julio que puis-je faire ? Devenir peintre en bâtiment, ou au mieux garçon de restaurant dans un hôtel de Merida ? Je ne suis pas fait pour un petit pain comme toi et je n'ai pas l'intention de l'accepter.

Julio pense à tout cela pendant qu'il roule de plus en plus vite sur la grand-route et il oublie presque la présence d'Antonia pour mieux se persuader qu'il a fait ce qu'il pouvait afin de mettre en garde son frère pour lequel il se sent quand même un peu responsable. [116] Eh oui, on lui avait bien dit, quand il était à la petite école encore ; toi Julio tu seras quelqu'un parce que tu as le sens des responsabilités. Oui c'est vrai, il a le sens des responsabilités et il est plein d'ardeur quand il s'agit de son travail.

C'est parce qu'il voulait aider la mère, parce qu'il trouvait qu'il était de son devoir de l'aider, qu'il a commencé à travailler dès l'âge de dix ans. C'est parce qu'il avait le sens des responsabilités qu'il a épousé Maria et qu'il s'occupe d'elle et de leurs enfants, tant qu'il peut. C'est parce qu'il a le sens des responsabilités qu'il ne touche jamais à un verre de bière, ni de rhum, ni de tequila.

Mais bien qu'il se lève tous les jours que le Bon Dieu fait, à cinq heures du matin et ne se couche pas avant minuit, bien qu'il ne demande rien pour lui, sa femme lui reproche sans cesse d'avoir fait son malheur. En ce qui concerne les enfants mieux vaut ne pas y penser. Il voudrait les protéger, leur assurer une autre vie que celle qu'il est

obligé de mener lui-même, mais ils sont dix. Les aînées travaillent déjà, comme lui l'avait fait autrefois.

Ils cirent les chaussures des passants, vendent des fleurs et mendient à l'occasion. Forcément, dix bouches à nourrir, ce n'est pas facile pour un seul homme.

— Tu aurais dû y penser avant, disait souvent Philippe.

Certes, mais sa femme était prolifique.

— Dieu vous a créés pour donner la vie, lui avait affirmé son confesseur et Dieu vous donnera de quoi nourrir vos enfants.

Profondément croyante, Maria avait refusé les conseils [117] de sa mère. Elle les a eus ses enfants ; tous, jusqu'au dernier.

Pauvre Maria...

Où est la jeune fille mince aux longs cheveux, la Maria qu'il aimait, la belle fille qui attirait tous les regards quand ils se promenaient ensemble au bord de la mer ? Elle est devenue une grosse femme criarde qui sent la sueur.

Leur premier hamac, leur beau hamac qui suffisait pour deux, est à peine capable de contenir désormais son grand corps fait de bourrelets et de boursouflures.

Julio soupire.

Tant pis, il va fumer sa cigarette tout de suite. Cela va lui remonter le moral. Certes il faut économiser, mais il se privera de celle qu'il prend généralement au retour. Ça sera tout aussi bien.

Il aspire la fumée et du coin de l'œil observe le profil d'Antonia, penchée légèrement vers la fenêtre d'où vient le vent. Il fait beau et chaud. La route est droite, bien plate, bien alignée et il n'y a pratiquement pas de circulation. Le moteur tire comme il faut, malgré la chaleur, car il a pensé à prendre de l'eau fraîche au marché, avant son départ. Et tout cela met finalement Julio de bonne humeur. Il a fait un

signe amical aux deux hommes qui, accroupis au bord de la chaussée, coupent patiemment l'herbe qui vient l'envahir et la dispose en petits tas de longues feuilles vertes et dures.

Dieu a voulu sans doute que l'homme travaille, pense-t-il. Ainsi l'agave dans les champs ne pousse que si on le soigne comme il faut. Pour fabriquer du sisal, la dure corde résistante qui sert autant pour tisser des [118] tapis que pour bien d'autres usages, il faut que l'agave soit travaillé par les mains de l'homme. L'autre, celui qui pousse dans la jungle, sur les bords des chemins et un peu partout derrière les maisons, n'est qu'une mauvaise herbe sans valeur. On ne peut rien en tirer, même pas de la tequila. Absolument rien.

Cette idée vient confirmer, en quelque sorte, la justesse de ses propres vues sur l'existence et cela le rassure. Il doit avoir raison, sans doute, de travailler comme il travaille et Dieu l'approuve. C'est pour cela qu'il lui a donné Maria et qu'il la rendue féconde. C'est l'ordre immuable des choses qui voulait qu'il en soit ainsi et pour toujours.

Calme, rasséréné, réconcilié avec lui-même, Julio oublie la présence d'Antonia. Elle a certes du chagrin, mais que signifie sa peine face à celle, véritable, profonde, qui ne peut naître que d'un amour consomme, vécu et qui a fait ses preuves. Elle, elle croit aimer Philippe parce qu'ils se sont loués mutuellement la comédie de l'amour, ce qui n'a guère d'importance.

Au fait les humains sont semblables aux animaux dans ces affaires-là. Tout d'abord ils se rencontrent, se fréquentent et se regardent, comme des animaux qui, eux, se flairent. À cet instant-là, ils déploient leurs charmes, ils se font beaux et ils se font aimables. On voit cela chez les oiseaux et chez certains poissons qui changent de couleurs pour mieux attirer les amoureux, ou les amoureuses, selon leur sexe.

À cette étape, préliminaire en quelque sorte, on ne sait rien l'un de l'autre et tout est facile. C'est plus tard qu'apparaît l'amour, le vrai. C'est quand il faut continuer à sourire sous un soleil de plomb, [119] quand, dans la pièce surchauffée les bébés pleurent tant ils transpirent et quand enfin le hamac familial devient trop petit pour contenir les deux corps déformés par la graisse, les deux corps qui- se sont connus, qui se sont aimés et qui n'en peuvent plus de leur fatigue.

Les animaux, eux, ne traversent que rarement cette étape-là. Ils meurent avant. Mais les humains continuent d'être ensemble au-delà de l'envie de leurs sens, au-delà de leurs besoins élémentaires.

Julio éprouve soudain une immense tendresse pour Maria et pour leurs enfants, tous, sans exception, y compris le plus jeune qui leur donne bien du mal avec ses étranges habitudes, qui ne passent pas malgré les soins du docteur. On a beau le mener à la clinique chaque mois, il est toujours aussi difficile, aussi différent et aussi incapable de comprendre ce qu'on lui demande. Toutes les nuits il urine sous son hamac et c'est une puanteur supplémentaire, une besogne aussi pour Maria qui ne finit plus de nettoyer.

Julio aime pourtant ce petit-là, en cet instant, peut-être plus encore que les autres, parce qu'il a davantage besoin de lui.

— Attention, crie Antonia.

Julio sursaute et sans réfléchir, par pur réflexe, freine à fond. Au milieu de la route se tient un homme jeune, barbu, aux longs cheveux qui agite son bras comme pour demander de l'aide. Le camion roule encore un peu, puis s'arrête.

Guy marche vers eux, lentement. Cela fait plus de deux heures qu'il attend et il est épuisé. Pas une voiture n'est passée sur cette maudite route et ce camion, c'est bel et bien sa dernière chance. Il n'a plus la force [120] de continuer à avancer dans cette chaleur étouffante et tout se brouille sous ses yeux. Elle est étrange l'action de ce soleil. Il lui est déjà arrivé, par le passé, de marcher longtemps en forêt, hiver comme été, mais jamais il n'a eu cette sensation d'angoisse qui opprime maintenant sa poitrine. Là-bas, dans son pays, il savait qu'il finirait par s'en sortir, par arriver quelque part et rencontrer quelqu'un. Ici, avec cette maudite jungle des deux côtés, le raisonnement objectif ne lui a été d'aucun secours.

Il s'est pourtant répété à chaque instant : selon la carte il y a un village pas très loin. Je vais arriver bientôt. La distance me paraît énorme parce qu'il fait chaud. Ce n'est pas loin. C'est dans quelques instants que je vais y arriver. Dans quelques instants...

Mais cela ne suffisait pas. Un bourdonnement dans la tête, les jambes de plus en plus molles, il a été obligé de s'arrêter fréquemment sans pouvoir s'abriter ne serait-ce qu'un instant. Rien, pas un arbre, pas une goutte d'eau non plus. Il a déjà failli essayer de sucer les hautes feuilles d'agaves, sagement rangées à certains endroits, mais il s'est rappelé tout ce qu'il avait lu autrefois sur les maladies tropicales et il n'a pas osé.

Ses muscles se tendent maintenant dans un dernier effort, il arrive jusqu'à la cabine du chauffeur, s'appuie contre la carrosserie brûlante et parvient encore à dire dans son espagnol, patiemment appris avec l'aide du dictionnaire emporté en voyage par Louise :

— Notre voiture est en panne. Panne d'essence.

Puis tout devient un magma rouge...

Julio le saisit par les bras et l'empêche de tomber. Antonia descend, le retient par-derrière, et à eux [121] deux il le monte sur le siège.

— Il lui faut de l'ombre, dit Julio. Il a eu trop chaud. Va chercher en arrière une bouteille de Coca-Cola. Ce n'est pas froid, mais tant pis. Il a besoin de boire.

Et c'est ainsi qu'en revenant à lui, Guy voit tout d'abord le visage d'Antonia qui lui paraît étrangement beau, ne serait-ce que parce qu'il projette une ombre sur le sien. Il boit avec avidité. Il a l'impression de revenir de loin, d'être sauvé d'un grand danger, d'échapper à quelque chose de terrible.

Il a déjà connu cette sensation quand, à dix-huit ans, il avait fait le tour du Canada en auto-stop. Il avait alors très peu d'argent et il a été obligé de se priver de nourriture. Il s'achetait du pain Weston et répartissait les tranches de façon à ce qu'elles puissent suffire pendant plusieurs jours. La traversée des Rocheuses avait été particulièrement pénible. Non seulement il y avait peu de voitures qui passaient, mais encore personne ne s'arrêtait. Il pleuvait, ses vêtements étaient trem-

pés et son aspect ne pouvait qu'inspirer la méfiance. Finalement quand, à bout de force, il s'était écrasé sur le bord de la route, avec son sac et sa vieille serviette qu'il traînait partout avec lui depuis des années, une voiture s'était arrêtée.

C'était une petite Volkswagen, pleine à craquer de jeunes gars et de jeunes filles à l'aspect semblable au sien. Ils parlaient anglais. Ils le firent monter au milieu des rires et des plaisanteries et comme son anglais était, à l'époque, très mauvais, ils ne lui posèrent que peu de questions. Ils étaient gentils, mais cela ne l'avait pas empêché de vivre une nuit de cauchemat, [122] sans doute parce qu'il était trop faible pour se défendre et pour repartir.

Ce n'était pas de leur faute. Ils ne l'avaient pas forcé à venir. C'était sa faute à lui, de s'être laissé déprimer au point de n'être plus maître de son corps.

Tout d'abord ils avaient roulé longtemps, en discutant et en s'embrassant, lui écrasé dans son coin. Ensuite ils étaient tous descendus devant l'ombre noire et lourde d'une maison située à l'extrémité du village.

La maison du bout de la rue, avait alors pensé Guy, puis il avait saisi sa serviette, son sac à dos et avait marché docilement derrière les autres. On entra directement dans la cuisine, remplie de monde, faiblement éclairée, où on avait l'impression que chaque coin avait sa vie propre. Enveloppé par le brouhaha des voix, assommé littéralement par les sons d'une musique hallucinante qui provenait de l'autre pièce, Guy était complètement désorienté. Une fille l'avait poussé vers l'escalier du fond, l'avait aidé à monter au premier étage, et lui avait trouvé un matelas libre parmi ceux qui étaient étendus par terre. Dans l'éclairage cru de l'ampoule qui pendait au plafond sur son fil nu, il avait vu des corps allongés, des sacs à dos, des tas de linges. Il faisait chaud.

Il aurait voulu dormir, mais elle ne le lâcha pas et il fut obligé de redescendre. Un instant il avait espéré qu'on lui donnerait quelque chose à manger, quand ses yeux s'étaient habitués à la pénombre, il avait distingué le long du mur le gros frigidaire blanc, mais il n'avait pas osé se servir lui-même.

On l'avait poussé de l'autre côté, dans l'autre pièce, où un tourne-disque s'enrayait dans des hoquets [123]rythmés. Un grand gars s'était approché de lui. Il le dominait d'une tête. Son visage penché sur lui était couvert d'énormes pustules. Certaines étaient rouges, d'autres suppuraient, d'autres encore étaient recouvertes de croûtes foncées. Il lui avait paru énorme et il s'était mis à crier. Une main avait écrasé sa bouche.

Ensuite quelqu'un l'avait tiré par le bras et il était tombé par terre. À côté, deux couples faisaient l'amour et une jeune fille était assise seule, les genoux repliés, le regard vague. Plus loin, un garçon, debout, le dos collé au mur, égrenait un chapelet de ses doigts maigres à faire peur.

Pendant un instant Guy n'avait pu en détacher les yeux, puis pris de panique, il avait reculé, s'était frayé un passage en frôlant de ses pieds les corps, les bras, les jambes et les têtes des autres. Tout lui était égal. Il devait s'en aller coûte que coûte. Retrouver là-haut son matelas, son sac à dos et dormir pour ne plus rien savoir.

Une fille avait essayé de le retenir par la jambe de son pantalon, on protestait autour de lui, mais il n'écoutait pas. Sans trop savoir comment, il était remonté au premier étage, puis tout fut silence et oubli et il eut l'impression de sombrer dans un trou noir. Il se souvenait bien que quand il s'était réveillé, il faisait jour et le soleil éclairait la grande pièce vide. Les autres devaient être partis, car il n'avait vu que des matelas sales et éventrés, des bouts de papier qui traînaient ça et là et il avait eu un haut-le-cœur autant à cause du spectacle que de l'odeur douçâtre, nauséabonde qui flottait dans le logement.

[124]

Il avait saisi son sac à dos, sa serviette et avait descendu l'escalier en se tenant à la rampe. Le grand garçon au visage couvert de pustules était assis dans la cuisine vide et mangeait. Il l'avait salué voulant se diriger vers la porte de sortie, mais l'autre lui avait fait signe de s'asseoir. Moitié en français, moitié en anglais, il s'était mis à lui expliquer qu'il s'était mal conduit la veille et que les copains n'avaient pas aimé ses manières.

Guy l'avait écouté avec toute l'indifférence qu'il pouvait puiser dans les forces qui lui revenaient après cette bonne nuit de sommeil.

Ensuite il avait sorti posément son paquet de pain Weston et s'était mis à en manger une tranche. Comme s'il ne s'en était pas aperçu, l'autre avait négligé de lui offrir du café, bien qu'il fut en train d'en boire lui-même.

Une fois la tranche terminée, Guy avait fait mine de se lever, et ce fut alors qu'un autre gars, plus petit et plus jeune était arrivé de la pièce voisine.

— Tu parles français, Québec, hein ? Son accent était affreux de vulgarité mais son sourire était gai et amical. Tu vas où, tu cherches quoi ?

Des questions. Toujours des questions. Guy était un adolescent secret et solitaire. Cela tenait à sa pauvreté, à ses rêves fous et aussi à une certaine timidité, une certaine retenue jalouse, propre à son âge. Il ne se livrait pas, il avait horreur qu'on le touche et il ne se plaisait qu'en compagnie de ceux qui étaient capables de respecter ses silences. La façon de se comporter du gars l'horripilait.

— Combien je vous dois pour la nuit, avait-il demandé pour couper court ?

[125]

— Rien, t'as pas consommé, t'as donc rien à payer.

— J'ai eu un matelas quand même...

— C'est pas l'argent qui compte ici, c'est la discrétion. Faut pas que tu causes. Ici c'est notre auberge. Un club fermé, tu comprends. Bon voyage, mauvais voyage, on s'abstient d'en parler. Et puis ne me regarde pas comme ça, comme une vierge en maraude. Pour ma part, ça fait longtemps que j'ai compris. Je n'en prends pas. Mon associé non plus. Il a eu un empoisonnement du sang. On tient cette maison pour les autres.

« Les gars en route pour Vancouver veulent du pot et ils veulent s'amuser. Nous autres on est là. Mon père m'avait dit un jour : à quin-

ze ans, je gagnais ma vie. Je ne me suis pas laissé répéter la chose deux fois. Moi aussi je gagne ma vie. »

— Ça sera combien, a demandé Guy en se levant ?

— Rien du tout. Je crois te l'avoir déjà dit. Rien du tout, mais ne reviens pas. Tu ne fais pas partie du Club, tu es différent et les autres n'aiment pas ça.

— Oui, avait dit Guy, je suis différent et content de l'être. Je suis Québécois.

Par la suite, au cours de ce voyage à Vancouver, il lui était arrivé à plusieurs reprises de répéter la même phrase avec de plus en plus de fierté et d'assurance. Il se sentait étranger dans les campings installés au bord de la mer et étroitement surveillés par la police, étranger sur les routes, étranger dans les voitures des conducteurs qui avaient eu l'amabilité de s'arrêter et de l'emmener.

— Il revient à lui, dit Antonia. Crois-tu que [126] c'est un Américain ?

— Non, le ne le pense pas, constate Julio. Il nous le dira bien s'il le veut.

Guy se redresse lentement sur le siège, comme quelqu'un qui se réveille après une longue maladie et tandis qu'ils se taisent, c'est lui qui explique dans son mauvais espagnol, mêlé de français, qui il est, d'où il vient et ce qu'il attend d'eux.

[127]

LES MILITANTS. Roman

Chapitre IV

[Retour à la table des matières](#)

Rosita danse. Ses pieds recouverts de bas noirs, chaussés de sandales aux talons rouges, battent le ciment. Tantôt elle avance et tantôt elle recule, tandis que son partenaire se met alors à la suivre.

Ses mouvements n'ont rien de saccadé. Ils sont lents, dominés par les gestes amples des bras qu'entoure un châle plié en deux, bande étroite sur la peau brune et lisse.

On a l'impression que sous sa robe blanche, brodée autour du col et dans le bas, les muscles ne bougent pas. On a l'impression de retrouver à travers elle l'harmonie, l'équilibre et la dignité de ses ancêtres mayas, mais aussi la passion contenue des Indiens.

Ses lourds cheveux noirs, coiffés en chignon, sont retenus en arrière par un large ruban rouge. La nuque dégagée, délicate, supporte la petite tête droite et fière.

Rosita fait le tour de la piste en forme de cercle [128] et son partenaire la précède, ou la suit, les bras levés en l'air, un chapeau de pánama enfoncé profondément sur le front.

Ils ont l'air de ne pas y prêter attention, mais leur danse se déroule dans un ordre parfait, comme s'ils suivaient une ligne tracée de façon à couper et à recouper le cercle dans tous les sens. Les lumières des ampoules de couleur, accrochées à la palissade éclairent les feuilles des agaves et les troncs des palmiers. La musique peuplée de sons graves, ou encore de notes aigrettes et hautes, envahit le jardin et le vent la porte jusqu'à la promenade au bord de la mer.

Des curieux s'arrêtent, écoutent, applaudissent, mais ne s'engagent pas dans l'allée étroite qui longe l'hôtel. Il serait malséant d'aller s'imposer à une Fiesta, où on n'a pas été invité.

Et bien que tout le village de Progreso sache que c'est ce soir que Pedro et Celia inaugurent le patio derrière l'hôtel, seuls les invités entrent les uns après les autres, bien en retard, comme il se doit, quand on veut se montrer poli et respectueux des usages.

On raconte déjà, cependant, dans les boutiques du marché, comme dans les cafés de la place et jusqu'au presbytère, que l'entreprise a réussi. Un autobus de luxe, un autobus à air climatisé, stationne devant l'hôtel. Les touristes de Mehico sont là, et cela est écrit en toutes lettres au-dessus de la cabine du chauffeur.

Plus encore, on prétend qu'Antonia a amené des Canadiens qui parlent français et qu'ils sont venus ensemble dans une belle voiture immatriculée au Québec.

[129]

Dans les petites maisons, aux toits en forme de cône, ou pour tout mobilier il n'y a que des hamacs, on discute désormais de ce Québec lointain et on se pose des questions.

— C'est comme chez nous, disent certains, au bord d'une mer ; tandis que d'autres affirment que c'est dans des montagnes toujours couvertes de neige.

À l'unanimité, toutefois, on admet que c'est un pays bien différent des États-Unis et que le groupe de trois touristes, composé de deux hommes et d'une femme, parle une langue plus proche de l'espagnol et même du maya, que l'anglais. Cela suffit d'ailleurs pour qu'on admette que c'est un grand jour non seulement pour Pedro et Cella, mais pour Progreso.

Rien d'étonnant, dès lors, que Rosita la danseuse, connue dans toute la région, ait accepté de se produire à l'hôtel de Pedro bien que cela soit contraire à ses habitudes, puisqu'elle ne danse généralement que dans les grands établissements de Merida.

D'autres renseignements encore circulent de bouche en bouche, mais il n'y a rien de certain là-dedans et on convient d'attendre tard dans la nuit, jusqu'au retour des convives, pour savoir quelque chose de plus précis. C'est ainsi que Julio parlera certainement, ainsi que sa femme Maria. Ils sont très gentils tous les deux et ils sont solidaires de leur milieu.

Et puis soudain, vers onze heures du soir, la nouvelle se répand qu'une catastrophe menace la Fiesta de l'Hôtel de la Plage ; il n'y a plus de Cerveza, plus de bière fraîche et les invités ont soif. Forcément, bien qu'à la nuit tombée il fasse plus frais, le vent a cessé et il n'y a pas un souffle d'air dans les ruelles. Il suffit [130] de bouger un peu pour transpirer, alors quand on danse, on doit ressentir plus encore la chaleur et la soif.

Les propriétaires des trois cafés de la place Centrale n'hésitent pas. Ils vident leurs réserves et s'en vont les porter à l'Hôtel de la plage.

Pedro les reçoit sur la terrasse en avant, selon son habitude, puis ensemble ils passent en arrière, où Rosita danse encore, infatigable. Ce qui les intéresse cependant, ce n'est pas Rosita, ce sont les invités.

Le long de la piste on a dressé des petites tables pliantes, et on les a recouvertes de nappes à carreaux rouges et blancs.

Décidément Cella fait bien les choses et il n'est que justice de la respecter pour cela.

Autour des tables, les hommes et les femmes sont assis en grappes. De toute évidence, il s'agit de gens importants, mais qui savent rire et s'amuser. Ils scandent la mesure en applaudissant, ils rient, ils parlent et de toutes les manières manifestent leur contentement.

Dans le fond, Cella préside la longue table recouverte d'une nappe blanche. C'est là que sont assis les Québécois, la famille et les invités locaux. Il y a le chef de police, le capitaine du détachement de l'armée, qui stationne à Progresso en permanence et le capitaine du bateau de guerre qui se balance dans la rade. Il y a là aussi le chef du syndicat des camionneurs, section locale, bien que Pedro ne soit pas particulièrement connu pour ses sympathies de ce côté-là.

Et voilà José qui arrive avec le plateau chargé de bouteilles qu'il présente aux danseurs. Le disque ne [131] tourne plus. C'est le silence complet.

Rosita prend la grande bouteille déjà ouverte, d'un geste lent de ses deux bras elle la porte au-dessus de sa tête et la place sur le sommet, juste au milieu, comme il est d'usage.

Fait étrange, elle n'est pas remplie de tequila, ou de rhum comme cela est habituel. Plus grosse, plus lourde, pas transparente du tout, elle semble contenir un liquide différent.

— Qu'est-ce que cela ? demande à voix basse à Pedro, le chef de police.

— C'est du vin. C'est les Québécois qui l'ont apporté et Rosita a bien voulu accepter de danser avec cette bouteille-là pour leur faire honneur.

Un instant encore de silence. On entend le bruit de la mer, le balancement majestueux des vagues, calme et régulier, puis la musique éclate et domine tout. Les claquements des mains des spectateurs, les échos de voix qui viennent de la promenade et jusqu'aux cris des pélicans et des mouettes.

Comme mue par une incitation magique, Rosita reprend sa danse, tantôt précédée et tantôt poursuivie par son danseur.

Les enfants qui se sont groupés près de la palissade retiennent leur souffle ; pourvu que la bouteille tienne, pourvu qu'ils ne fassent pas un faux pas. Mais souples et lents, les danseurs tendent leurs muscles et maintiennent leur équilibre, droits comme des tiges d'agaves dressées vers le ciel. Un tour, cinq tours, dix tours, la musique continue et mê-

me les adultes se taisent. Forcément, tout le monde est inquiet de montrer aux étrangers le grand art des danseurs mayas.

[132]

Est-ce vraiment ainsi qu'on dansait dans les palais des Mayas, se demande Gérald ? Que portaient sur leurs têtes les petits hommes qui ont édifié des villes dans la jungle, pour mieux démontrer leur adresse ?

Assis à côté de Louise, il se sent pleinement heureux et comme détaché de tout ce qui est son passé et son avenir. Seule la minute présente compte.

Un autre tour encore et voilà la musique qui cesse et les applaudissements qui éclatent. Ils ont gagné. Ils arrivent à leur table, haletants, couverts de sueur, mais souriants et détendus.

Cella place Rosita près du capitaine de marine, le danseur, lui, se penche sur l'épaule de Pedro. Il doit continuer à danser. Il va inviter maintenant les dames, les touristes et il s'agit de savoir laquelle devra être choisie la première.

— Comment aimez-vous la Fiesta, demande Cella à Louise ?

— C'est merveilleux, dit-elle, en souriant. Nous avons quelque chose de semblable au Québec. Enfin, je veux dire semblable en tant qu'esprit, bien que tout à fait différent en ce qui a trait à la fête elle-même. Ce sont les parties de sucre. Là aussi tout le monde peut arriver à l'improviste, on se reçoit, on se visite, l'eau d'érable bout dans les grandes chaudières et on danse le soir des « reels ». Ce sont nos danses folkloriques...

Guy, tout à fait rétabli à présent, reposé par la douche qu'il a prise dans la chambre préparée à leur intention par le patron, sourit. Curieuse fille, cette Louise. Pas un instant, pas une seconde, elle n'est capable de faire abstraction de son univers à elle. [133] Dans un décor qui appartient à une autre civilisation, elle continue à égrener des souvenirs et à les embellir.

En fait, si quelqu'un lui demandait à brûle-pourpoint s'il veut rester la, dans ce village, il serait prêt à accepter. Antonia avec son sourire radieux le lui rendrait très vite proche, familier et attachant. Elle lui paraît belle dans les lumières tamisées, semblable à un fruit exotique, mûr et rafraîchissant à la fois. Ses lèvres sont humides, ses yeux brillent et son sourire ne s'adresse qu'à lui, à lui tout seul, l'étranger.

Il est séduisant, pense Antonia et c'est quelqu'un. Il m'a dit qu'il travaillait à l'université. Ce n'est pas un quelconque Philippe qui peut se faire arrêter n'importe quand par la police.

Elle a envie de lui demander si l'on accepte facilement des Mexicains dans son pays, mais cela lui paraît trop direct. Sa mère d'ailleurs pourrait l'entendre et cela lui déplaît souverainement, à l'avance, de songer aux commentaires qu'elle ferait, une fois seule avec tante Cella et l'oncle Pedro. Pour le moment tout va pour le mieux, autant ne pas gâcher cette paix passagère. Sa disparition a suffisamment inquiété toute la famille. Et puis le retour avec Julio et les Québécois a été un véritable triomphe. Tout le village est persuadé qu'elle a des relations dans les universités du Québec et demain elle se chargera personnellement de répandre des rumeurs dans les villas de la promenade qui appartiennent aux gens de Merida. Elle s'abaissera au besoin jusqu'à en parler avec la femme qui vient laver le linge et qui a ses entrées partout...

Le capitaine de l'armée étouffe dans son uniforme. Il a la peau blanche qui rougit sous le soleil.

[134]

Descendant des Conquistadores, sans doute, pense Guy en l'observant. La race des vainqueurs. Ses arrière-grands-parents, ses grands-parents et ses parents ont dû, pendant des décennies et des décennies, éviter de mêler leur sang à celui des Indiens qui, eux, sont peut-être des descendants directs d'une civilisation plus ancienne que la leur, celle des Mayas. Ils ont dû faire des efforts désespérés et imposer de nombreux tabous à leurs fils et à leurs filles pour conserver à ce malheureux la couleur de sa peau, signe distinctif de l'infinie prétention des conquérants blancs.

À quoi sert maintenant, au capitaine, cette prétendue pureté ? À présenter tous les signes d'épuisement d'un corps trop fin, trop délicat pour supporter le climat tropical ?

Grand, maigre, le capitaine tourne la tête dans tous les sens pour libérer un peu son cou du carcan du col.

— Vous avez fait un défilé remarquable ce matin, le long de la promenade, lui dit Pedro. Je trouve que le détachement n'a jamais été aussi bien dirigé et encadré.

— Je vous remercie, répond le capitaine avec condescendance. C'est bien aimable à vous de le constater. Il n'en reste pas moins que certains manquements sont évidents et qu'il est urgent de les corriger. Les soldats ne savent pas toujours prendre suffisamment soin de l'équipement. Cela est compréhensible, mais regrettable. Ils tiennent leurs carabines comme des balais et le seul fait de marcher au pas est pour certaines recrues une lourde obligation. Certes il fait chaud en cette saison, mais quand même.

Guy réprime avec peine, l'envie de rire. Cela existe [135] donc encore, les soldats qui défilent le long d'une plage, comme ça, avec leurs uniformes et leurs casques ? Juste pour s'entraîner et pour apprendre à marcher au pas ?

Gérald qui, lui aussi, avait suivi la conversation, mais qui n'avait pas compris, lui demande de traduire. Sa réaction est différente.

— Si on faisait défiler ainsi nos chers Canadiens, ils cesseraient peut-être de traîner les pieds comme s'ils portaient des savates, de se laisser pousser des barbes et des cheveux longs, dit-il.

— Merci pour moi, plaisante Guy.

— Oh, je ne pensais pas à vous, proteste Gérald gêné. Et puis l'entraînement militaire pourrait bien s'avérer le meilleur moyen de lutte contre les drogues et les autres saletés que nos jeunes consomment avec, ou sans la bénédiction des parents.

— Toutes les armées du monde ont toujours eu la réputation de boire beaucoup, proteste Guy, juste pour le contredire.

Pourtant Gérard ne lui est pas antipathique, bien au contraire. On sent en lui- une force larvée, une connaissance des gens et des choses et une passion contenue. Il doit avoir une volonté de fer, ce gars-là, pense-t-il.

Je ne veux pas me laisser aller à l'aimer, se dit Louise en se levant pour danser avec Gérard. Il y a en lui quelque chose de différent, d'étranger. Il ne saurait s'adapter à mon univers, parce qu'il l'a quitte et parce qu'il l'a dénigré. C'est un arriviste prêt à détruire tout ce qu'il trouve sur son chemin pour parvenir à son but. Un but personnel et matérialiste qui n'est pas digne [136] d'intérêt.

Mais dès qu'il la prend dans ses bras, dès que leurs corps se touchent, Louise oublie tout. À quoi cela sert-il de raisonner, quand de légers frissons courent dans son dos et quand malgré la chaleur elle n'a qu'une envie, celle d'être plus proche de lui encore, son ventre plus étroitement soudé au sien, sa bouche collée contre la sienne.

Tout le monde danse à présent. Rosita assise près de Cella boit sa bière fraîche, par petites gorgées sages, et son danseur est allé à l'intérieur pour éviter sans doute, pendant quelques minutes encore, l'obligation d'inviter les dames.

Danseuse, pense Cella, et bonne danseuse qui a réussi, tandis que moi... Voudrais-je encore être actrice s'il était possible de revenir en arrière et d'abolir les années qui nous séparent ?

Non! C'est fini! Je suis satisfaite de mon sort. Est-ce signe que j'ai vieilli suffisamment pour ne plus rêver, pour ne plus me battre, pour ne plus lutter ? Ou suis-je vraiment comblée parce que ce soir l'Hôtel de la Plage vient de consolider sa renommée que j'ai enfin réussi à assurer notre pain quotidien, et que le suis désormais respectée même par ma propre famille ?

Celia hésite. Pour la première fois depuis longtemps, elle se sent bien dans sa peau, mais elle ne ressent pas cette excitation qui s'emparait d'elle quand, après le spectacle, les applaudissements fusaient de toutes parts pendant qu'elle s'inclinait sur la scène. Non, ce n'est pas du tout la même sensation! Il y a toutefois une paix, un apai-

sement. Dans la pénombre ses yeux cherchent, non pas Pedro, le compagnon de [137] toujours, le mari fainéant qui demeure quand même son protecteur naturel, mais José, l'humble serviteur qui, elle le sait, est prêt à faire n'importe quoi pour elle.

José, c'est un peu de sa jeunesse folle, de ses amours débridées et coupables. Pauvre José. À cet instant il doit sans doute préparer à la cuisine, les plateaux de tortillas. Pourquoi diable les hommes sont-ils ainsi faits qu'ils doivent manger ?

Depuis des années Cella essaie de prendre le moins possible de nourriture parce que son corps s'alourdit, mais ses efforts demeurent vains. Et puis il y a Pedro, ce garçon si séduisant autrefois, devenu une sorte de petit baril répugnant, impuissant à secouer sa torpeur et à résister à ses envies.

— Voulez-vous danser, demande Guy à Antonia ?

Elle est toute petite dans ses bras. La tête légèrement renversée en arrière, elle lui dit quelque chose qu'il ne comprend pas, mais cela importe peu. La nuit est belle, la musique mélodieuse, leurs pas s'accordent facilement.

Il y a quelques heures à peine, il était seul sur la route et croyait qu'il n'arriverait plus à s'en sortir, le voilà maintenant, lui, l'étranger, le touriste de passage, entouré de visages souriants, de gens qui ne le comprennent pas toujours, mais qui demeurent néanmoins amicaux et accueillants, comme s'il était un des leurs.

Chez moi, au Québec, je n'aurais jamais pu les recevoir ainsi, pense-t-il soudain. Louise avait essayé de leur parier des fêtes dans les cabanes à sucre. Ils n'ont rien compris et ils n'ont pas insisté. Mais en [138] réalité, combien rares sont chez nous les endroits où on peut trouver pareille atmosphère ? Faut-il être pauvre, pour préserver ses coutumes et pour savoir offrir une véritable hospitalité ? Faut-il avoir, comme Julio, une famille nombreuse et démunie comme job, pour oser amener chez soi des étrangers ramassés sur la route et les présenter à sa femme ?

Car Julio ne s'est pas contenté d'aller chercher de l'essence, de l'apporter jusqu'à la voiture, de leur offrir à tous de la bière et de les ramener dans cet hôtel, comme si cela allait de soi, mais encore il les a reçus chez lui, dans sa propre maison.

Et quand ils avaient franchi la porte de la mesure recouverte du toit en feuilles séchées, quand ils s'étaient assis sur les hamacs à côté des enfants qui se pressaient pour mieux les voir, la femme de Julio leur avait offert de l'eau fraîche avec des gestes de princesse. Une grosse femme, vieillie avant l'âge, vêtue d'une robe blanche d'une propreté méticuleuse.

D'où lui vient-il ce sens de l'hospitalité, cette dignité de maintien et cette façon de ne pas se montrer honteuse de son logis ?

Guy se souvient d'une discussion qu'il avait eue, peu avant son départ avec une jeune femme à laquelle il avait demandé de réunir quelques amis pour qu'il puisse leur parler de l'avenir du Québec et de l'indépendance. Militante convaincue, elle hésitait pourtant à lui rendre ce service.

— Voyez-vous, disait-elle, chez nous on ne recevait que la plus proche famille. Les autres on ne les invitait pas. Ma mère craignait qu'on ne remarque son sofa démodé. Elle ne voulait pas qu'on la plaigne.

[139]

— Mais enfin, quelle importance peut avoir un sofa, protestait Guy, ce qui compte c'est l'atmosphère.

— Vous ne pouvez pas comprendre cela, vous êtes célibataire et puis un homme n'est pas sensible à ces choses-là, tandis qu'une femme...

Certes, il avait fini par la persuader, mais leur conversation l'avait frappé. Quand il en avait parlé à Louise, elle lui avait répondu que ce n'était qu'une façon d'être des vieux et que les militants, chez lesquels le sentiment d'appartenance, de solidarité du groupe, est beaucoup plus fort que tous les préjugés passés, ne réagissent plus ainsi.

Dans un sens elle a raison, pense Guy, mais comment se fait-il que dans un pays comme le nôtre, où les distances sont énormes et où plusieurs régions sont très faiblement peuplées, on n'ait pas réussi à acquérir une mentalité différente ? Il faut que j'en discute avec Louise.

Et bien que la petite main brune de sa danseuse serre légèrement la sienne, il regrette de ne pas danser avec Louise. Elle revient justement à leur table, suivie de Gérald Lajoie. Il lui fait la cour, pense Guy et cette constatation suscite chez lui une sorte de ressentiment stupide et injustifié.

Louise, c'est avant tout son copain et sa collaboratrice. Ils se connaissent bien, ils militent ensemble depuis plusieurs années et ils se sont toujours entendus à la perfection. Il n'a cependant aucun droit sur elle et elle peut s'amuser avec qui bon lui semble.

D'ailleurs lui, Guy, en fait autant, en racontant des fadaises à Antonia.

Elle lui plaît, c'est certain, mais leur conversation [140] est plutôt limitée. Il est constamment mal à l'aise quand il veut expliquer quelque chose ou encore quand Antonia essaie de lui faire comprendre des phrases trop compliquées.

Avec Julio, par contre, tout devient simple. Faute de mots, ils communiquent par gestes. Julio danse avec sa femme, un peu plus loin. Il s'est habillé pour l'occasion et elle aussi, mais ils n'ont pas l'air endimanché pour autant. Elle porte une robe blanche, brodée, et lui un pantalon et une chemise claire au col largement ouvert. Ils dansent bien, lentement, dignement et ils se regardent dans les yeux, comme des amoureux. Cela pourrait être risible ailleurs, mais ici c'est follement sympathique, bien que Guy ne puisse s'expliquer clairement pourquoi.

Il faut que je trouve le moyen de lui donner de l'argent, se dit-il. Il a refusé d'accepter quoi que ce soit, mais ce n'est pas raisonnable. Je vais demander conseil à Louise. Elle trouvera sûrement une façon de le dédommager sans le vexer.

— Vous resterez quelques jours chez nous, demande Antonia ?

— Oui, deux jours au moins. Ensuite il faudra partir parce que nous avons un long voyage à faire.

— Vous serez confortablement installés. Les chambres sont fraîches à cause du vent de la mer.

— Vous viendrez vous baigner avec moi demain, demande Guy plutôt par jeu que par intérêt véritable pour le petit corps souple qui bouge dans ses bras.

— Volontiers, répond-elle, en relevant la tête. Avec vous et vos amis. Louise est-elle mariée avec [141] Gérald ?

— Non.

— Ils ont l'air de s'aimer...

Au fait, comment va-t-on s'arranger, se demande soudain Guy. Gérald voudra retourner à son hôtel de Merida et ce sera certainement mal vu si je reste seul avec Louise.

Tant qu'ils voyageaient sans connaître personne, l'idée ne lui était pas venue que cela pouvait être gênant pour elle, mais maintenant cela lui paraît évident. Il ne peut pas, non plus, décevoir les gens qui les reçoivent en plaçant Louise dans une situation qui la fera mal juger. Il faut absolument persuader Gérald de jouer le garant de leur respectabilité.

— Vous restez avec nous ici ? dit Guy en s'arrêtant près de la chaise de Gérald.

— Mais comment voulez-vous, je n'ai rien avec moi, ni pyjama, ni rasoir.

— On trouvera bien dans mes affaires ce qu'il vous faut.

À un autre, il expliquerait clairement la situation, mais cet homme calme- et distant semble dresser entre les autres et lui une sorte de barrière infranchissable. Une frontière qui, dès le départ, élimine toute familiarité.

— On prendra la grande chambre pour nous deux et on laissera l'autre à Louise, ajoute encore Guy.

— Je vais y penser, répond à voix basse Gérald, mais il sait déjà qu'il fera n'importe quoi pour ne pas perdre un instant de sa présence à elle. Tant qu'ils demeurent ensemble, tout est encore possible ; une fois séparés, il ne pourra la retrouver sans remettre en [142] cause son propre avenir. Dans ce petit village du bout du monde, ils sont infiniment proches l'un de l'autre, mais après, qu'y aura-t-il ?

La musique s'arrête. José apparaît à la porte de la cuisine, derrière la palissade, fait le tour par la petite allée et traverse la piste avec son grand plateau chargé d'assiettes. On sert le souper. Il y a des tortillas aux poissons et à l'avocado, des plats de calmars qui nagent dans un jus noir, des gros gâteaux doux et épais et de la bière fraîche.

José assure le service, aidé du fils de Julio, jeune garçon à la tête bouclée et aux grands yeux tristes. Des traînées de sueur coulent sur le visage de José, il court pourtant d'une table à l'autre, petit homme maigre, musclé et fait, en apparence, pour une autre besogne que celle-là. Et malgré la fatigue, José ne cesse de sourire, comme si cela lui faisait plaisir de se dépenser ainsi pour tous ces touristes arrivés de loin. Celia le suit des yeux, mais ne bouge pas de sa place.

— Veux-tu que je t'aide un peu, demande Miguela ?

— Non, répond-elle sèchement, cela ne serait pas convenable et tu te ferais mal juger par ta fille. Tu sais, Antonia est très fière. Nous l'avons poussée, toutes les deux, vers un autre milieu. Ce n'est pas étonnant qu'elle ait du mal à concilier tout cela.

— Pourvu que l'histoire de ce Philippe reste sans lendemain, soupire Miguela.

— T'en fais pas, la petite est beaucoup plus futée qu'elle n'en a l'air. Je commence à la connaître, mieux que toi, sa mère. Elle est différente de nous deux. Elle cherche partout et avec tous, son propre [143] intérêt. Nous, nous étions naïves, désintéressées, spontanées et un peu folles. Elle, elle sait qu'elle doit monter plus vite que les autres parce qu'elle a pris le départ beaucoup plus bas qu'eux. Philippe n'était qu'un bref épisode sans lendemain. Elle est trop froide, trop calculatrice, pour aimer. Cet après-midi elle souffrait de ne pas pouvoir le re-

joindre et maintenant elle n'est préoccupée que par cet étranger barbu. Lui plaît-il vraiment ? C'est loin d'être certain. Elle sait que tout le village parle de son arrivée et qu'elle sera bien considérée quand demain on la verra sur la plage avec lui. C'est simple, non ?

Celia plisse légèrement les yeux. Cella est heureuse. Que lui importe Miguela, Antonia et Pedro. La nuit est chaude et douce. De tous les coins d'ombre remontent vers elle des souvenirs obsédants. Quand son regard croise celui de José, elle retrouve soudain cette fièvre d'autrefois qui l'avait poussée à faire tant de bêtises sans jamais songer aux conséquences. Cette fois-ci, ce sera différent. Elle laissera ouverte la porte qui donne sur le jardin. Il le remarquera et il comprendra. Ils pourront s'aimer jusqu'à l'aube, tandis que Pedro ronflera de l'autre côté de la cloison, dans son grand hamac vert. Cela fait des années que José attend cet instant et il saura en profiter. Pour lui et pour lui seul, elle est restée jeune.

Un étrange sourire flotte sur les lèvres de Cella, pendant qu'elle répond d'une voix aimable à une question que lui pose le capitaine.

— Ce qui a toujours freiné l'évolution de Progreso, c'est notre régionalisme, pérore Pedro. Longtemps nous avons été trop isolés pour recevoir des [144] touristes. Il n'y avait pas de routes, pas de facilités hôtelières, pas de moyens pour se déplacer autrement que par l'avion. Désormais, tout cela est changé. Le gouvernement, les gens de Mexico, ont compris qu'il faut soutenir l'économie régionale et mieux répartir les investissements et les subventions à travers le pays. Yucatan a eu sa part et cela se voit. Encore un an, ou deux, et nous pourrions concurrencer Acapulco.

À côté de lui, les propriétaires des cafés de la place centrale hochent gravement la tête. Ils ne sauraient ne pas être d'accord.

— Dis-donc Pedro, intervient à voix basse le chef de la police, t'as pas vu Philippe, par hasard ?

— Quoi, ce salaud, ce bon à rien... Si je l'avais vu, je t'aurais fait signe immédiatement pour que tu puisses envoyer tes hommes.

— Oh, tu sais, mes hommes, il ne faut pas exagérer... Enfin, je l'ai laissé filer, je peux te le dire à toi, mais je ne veux plus le voir roder à Progreso. Cela suffit comme ça. Il est parti avec des étrangers, en voiture, et on ne veut pas les inquiéter, voilà tout. La police de Mehico va s'occuper de l'affaire et c'est tant mieux. Je me sens soulagé. Tu ne peux pas savoir comme je me sens soulagé.

— Cela fait longtemps que nous n'avons pas assisté tous les deux à une fiesta, dit Julio à sa femme. Es-tu contente ?

— Oh ! oui, répond-elle en lui serrant la main. Merci de m'avoir emmenée.

— Je n'y suis pour rien, nous avons été invités par Pedro et Celia. Je n'avais qu'à accepter, voilà tout.

[145]

Le représentant de l'agence de voyages de Mehico qui est arrivé avec les touristes et qui a servi, pendant la Fiesta, de maître de cérémonie, se lève et se met au milieu de la piste. Il explique qu'il convient de remercier les propriétaires de l'Hôtel de la Plage, Celia et Pedro, pour leur hospitalité. Il raconte que la piste de danse, le toit en cône, l'entrée avec les vagues bleues savamment peintes sur le mur jaune par un artiste local, tout cela avait été terminé à la hâte, pour permettre l'organisation de la Fiesta.

Quelqu'un vient chercher Celia et Pedro à leur table, les applaudissements fusent, puis on se met à chanter à tue-tête, en leur honneur.

Ils sont follement sympathiques et pourtant ils ont une vie dure, pense Louise. C'est comme s'ils avaient tous gardé leurs âmes d'enfants. Ils savent rire, ils savent s'amuser, ils savent être joyeux. Nous, nous sommes plus réservés, plus froids, plus adultes en quelque sorte. Nous vivons à un rythme qui engendre les angoisses et l'anxiété et qui favorise l'isolement. Nous apprenons très tôt à jouer la comédie et nos explosions de joie, lors des soirées de fête, sont souvent factices.

Dans les grands hôtels de Montréal, ou de Québec, on organise des soirées brillantes et artificielles, à grand renfort de scotchs. C'est dans

les campagnes, et dans les campagnes seulement qu'on retrouve une franche gaîté. Tout le monde se connaît, tout le monde participe à la vie collective et c'est pour cela, sans doute, que les réunions sont spontanées, qu'on danse et qu'on boit avec la candeur de l'enfance.

Elle est épuisée Louise. Elle voudrait monter se [146] coucher, mais elle n'ose pas bouger de sa chaise. Elle veut assister jusqu'au bout à cette Fiesta qui réveille en elle des échos lointains et qui la fait vibrer comme un appel.

Il faut réapprendre à chanter et à danser aux Québécois. Il faut ressusciter notre folklore, parce qu'il y a là une force qui à elle seule est capable de nous faire prendre conscience de notre solidarité collective. Il faut, même si cela doit sembler risible à certains à notre époque, rajeunir le passé tout en le libérant de ses interdits et de ses tabous. Il faut réapprendre à rire et à s'amuser ensemble.

À côté d'elle, Gérald joue distraitement avec un couteau posé sur la nappe. Assez curieusement, lui aussi pense aux fêtes auxquelles il a assisté, autrefois, à Saint-Boniface, quand très jeune encore, il obtenait la permission d'accompagner son frère aîné. On se réunissait au sous-sol de l'église, on dansait des gigues et des « reels » et on évitait de toucher la main d'une fille, sous le regard inquisiteur du vicaire. Pour échapper à ce regard, pour le fuir, on a cessé de fréquenter les fêtes de la paroisse. Désormais, ses neveux et nièces dansent dans les clubs de nuit de Winnipeg. C'est la fin d'une époque et peut-être le début d'un renouveau où il sera possible de revivre les vieilles traditions, mais d'une façon différente et pour des raisons différentes.

Gérald éprouve l'irrésistible envie de sortir, de quitter le groupe, d'aller se promener au bord de la mer, seul avec Louise, la main dans la main. De lui parler de tout cela et d'entendre ce qu'elle a à dire, elle qui est tellement plus jeune que lui. Mais Louise, [147] vaincue par la fatigue et les émotions de la journée se lève.

— Excusez-moi, dit-elle, le vais me coucher.

— Je vous accompagne...

Ensemble ils franchissent la piste de danse, ensemble ils marchent jusqu'à la promenade le long de laquelle on a aménagé un petit parapet bas, dont les nombreuses ouvertures donnent accès à la plage. Sur le parapet, il y a des grappes de jeunes gens qui parlent à voix basse en prenant le frais.

La mer est calme. Au loin, à la ligne d'horizon, brillent les petites lumières solitaires des bateaux de pêche. Elles sont situées à distances égales et demeurent immobiles dans la profonde noirceur de la nuit.

— Louise, dit Gérald, je crois t'aimer et pour moi c'est très grave.

Elle glisse son bras sous le sien et s'appuie légèrement. Non, elle n'a pas envie de penser, de réfléchir, de préciser ses propres sentiments et d'agir en conséquence. Elle a juste assez de forces pour se laisser vivre et pour écouter cette voix chaude, aux accents parfois étrangers, lui parler d'amour. Ce qu'elle voudrait à ce moment précis, c'est se blottir dans ses bras d'homme et s'endormir. Mais Louise ne peut expliquer cela, comme ça, tout simplement. Cela ne se fait pas. Chacun des actes qu'on pose entraîne des conséquences et des responsabilités à assumer.

Doucement elle retire son bras, lui serre furtivement la main et disparaît dans le hall de l'hôtel. Les touristes remontent dans l'autobus en bâillant. Le chauffeur fait signe de la main à Gérald, ou peut-être à quelqu'un qui se trouve derrière lui, on crie de l'hôtel [148] des « adios » enjoués et le lourd véhicule repart. La Fiesta est finie.

Gérald allume une cigarette.

J'aurais dû la prendre là-bas, sur la route vide, inondée de soleil, pensa-t-il, elle serait mienne maintenant et rien ne pourrait changer cela. Rien, ni personne. Mais J'ai eu cette défaillance, cette horrible défaillance et maintenant il est trop tard. Elle a retrouvé son calme et son équilibre. Elle est invulnérable. Et moi aussi, je réfléchis trop, je pense trop. Ai-je vieilli à ce point ?

Autrefois, j'étais capable de suivre mes impulsions, maintenant à force de les contrôler depuis des années, je ne sais plus agir avec la même spontanéité et la même insouciance. Je suis devenu un mon-

sieur comme il faut, ayant de lourdes responsabilités à l'égard de son propre avenir parce qu'il connaît trop bien le prix de sa situation présente pour la compromettre de façon irréfléchie. Une partie de mon moi est morte ainsi et elle est infiniment plus importante que je n'aurais pu le croire. La posséder, ne serait-ce qu'une fois, la réduire à ma merci, me rendrait moins vulnérable... Suis-je devenu impuissant ?

Je lui ai dit des choses insensées, là-bas, au milieu de la jungle, parce que je pouvais enfin parier d'amour à cette femme que je connais à peine. La magie du passé. La magie de la langue qui réveille les souvenirs et qui transforme tout. Jenifer n'a jamais été capable de comprendre l'importance de cette communication unique entre deux êtres. Nous avons deux enfants, mais je n'ai jamais pu, à aucun instant de notre existence, lui parler comme à Louise que j'ai [149] rencontrée par le plus pur des hasards et que je n'ai pas choisie.

Et déjà Louise m'est infiniment proche comme si toutes les années que j'ai vécues depuis ma jeunesse ne comptaient plus. Il faut que je parte. Il faut que je m'en aille vite et que j'oublie tout cela. Demain, je trouverai une excuse. Il ne peut être question de rester. Autant m'en aller, retourner chez moi et essayer de ne pas penser. Là-bas, à Otta-wa, je serai repris par le travail, par les responsabilités, par le quotidien. Ici, dans ce décor exotique, tout me semble soudain possible, mais ce n'est qu'une illusion.

On ne peut revenir en arrière. J'ai trop travaillé, trop lutté, pour abandonner maintenant.

Un instant il essaie d'évoquer l'image de Jenifer, mais cela ne lui est d'aucun secours, parce qu'il le fait sans tendresse. Au lieu du visage de Jenifer, du corps de Jenifer, il revoit sa maison avec ses meubles proprement astiqués, la bibliothèque remplie de livres et l'escalier qui monte à l'étage supérieur. L'opulence, la réussite et le confort.

D'autres images se superposent à celle-là. Son bureau, les fauteuils de cuir, le tapis mur à mur et la grande baie vitrée d'où l'on voit le Parlement. Gérard se frotte les yeux.

— Ça ne va pas ? lui demande Guy qui surgit de l'ombre.

— Je crois que je suis tout simplement fatigué, répond-il de sa voix monocorde.

— Venez avec moi, on va monter et déballer ce qui est indispensable pour cette nuit.

Des groupes de gens sortent de l'hôtel et les saluent [150] d'un joyeux *buena noche* et continuent de marcher le long de la promenade vers le centre de la ville, vers les petites rues étroites et étouffantes, où le vent frais qui souffle de la mer ne pénètre jamais.

— La Fiesta est finie, dit doucement Guy et c'est dommage. J'aimerais les connaître mieux, me mêler un peu plus à eux, mais que voulez-vous mes connaissances de l'espagnol, et à plus forte raison du maya, sont nettement insuffisantes. La nuit est belle, les filles sont jolies, mais j'en ai assez d'expliquer à la petite Antonia qui je suis et d'où je viens. Comme si elle pouvait comprendre, la pauvre !

— Elle peut toujours trouver votre Québec bien-aimé sur une carte, ironise Gérald.

— Oh, il ne s'agit pas de cela. Les cartes, voyez-vous, ce ne sont que des listes de noms, de localités et de villes, des lignes qui indiquent la qualité des routes et les assemblages de taches de couleurs qui permettent de savoir quelle est la configuration des lieux. C'est un peu comme si, pour connaître les gens, on se contentait de lire l'annuaire du téléphone. C'est statique et anonyme. Il faut pouvoir aller de par le monde, d'un pays à l'autre et d'une région à l'autre, pour commencer à comprendre quelque chose.

« Et là encore, il ne suffit pas de regarder le paysage et de tâter des fruits tropicaux pour apprendre à reconnaître ceux qui sont mûrs. Ce n'est pas cela un voyage. Voyager, c'est découvrir des hommes, c'est les regarder vivre, communiquer avec eux et apprendre à les apprécier. Je fais des voyages passionnants ainsi, dans mon quartier, sans quitter ma maison. je téléphone, j'établis le contact, et ensuite seulement je me [151] déplace quand cela en vaut la peine. Au fait, vous devriez essayer, cela vous manque peut-être sans que vous le sachiez ; connaître les hommes ! »

— Surtout les femmes, ironise Grald qui refuse de se laisser prendre et d'admettre que Guy a raison.

Sans autres commentaires, il pivote sur ses talons et pntre dans l'htel. Guy le suit. La cage d'escalier est troite et faiblement claire, puis la clef tourne dans la serrure et ils entrent dans la chambre. Un grand lit, un hamac, une grande table et un tabouret composent l'ensemble du mobilier. Dans le fond, une porte deux battants, largement ouverte, fait dcouvrir la terrasse et, au-del, la mer avec, l'horizon, les fanaux des bateaux de pche.

— Je vais coucher dans le hamac, si cela ne vous fait rien, dit Guy. J'ai envie d'essayer.

— Quel trou, grogne Grald en cognant de son pied la large barre de bois qui empche les deux battants de la porte de se refermer. Faut-il vraiment dormir ici ? J'ai envie de vous inviter coucher dans mon htel de Merida. Ce n'est pas le Chteau Laurier, mais c'est quand mme supportable, tandis qu'ici...

— Allons, ne faites pas le difficile, plaisante Guy. Les chteaux de Merida sont loin et on ne peut partir ainsi, en pleine nuit. Louise doit dj dormir poings ferms, j'ai bien vu que tout l'heure elle tenait peine debout.

Grald dboutonne sa chemise et s'allonge tout habill sur le grand lit. En a-t-il connu des chambres sinistres et sordides dans sa jeunesse ? Il avait travaill [152] un t dans un camp de bcherons. Le dimanche, on descendait au village et on passait la nuit l'htel de l'endroit. La porte de la chambre ne fermait pas, le robinet du lavabo coulait, le lit troit et dur tait recouvert d'un drap douteux. C'est l qu'il s'tait jur de ne plus jamais tre oblig de coucher dans des endroits semblables. Plus encore, la chambre de l'htel borgne, o des bcherons avaient coutume de boire systmatiquement leur paie hebdomadaire et de dmolir le mobilier cette occasion, est devenue pour lui une sorte de symbole de l'chec et de la dchance.

— Quelle terrasse, s'extasie Guy, venez voir. Où peut-on trouver une semblable vue sur la mer ? Je vous le demande ? Il y a des gens qui pendant des années fréquentent des palaces, mais qui n'ont jamais eu le plaisir de dormir sur un hamac d'où on voit la mer.

Il est joyeux comme un enfant, Guy ! Tout en parlant il se déshabille, lance sa chemise sur une chaise ainsi que son pantalon, puis, en slip, il monte dans le hamac.

— Oh, pardon, j'ai oublié de vous chercher un pyjama. Vous n'avez quand même pas l'intention de coucher tout habillé ?

Gérald ferme les yeux et fait semblant de dormir. Cela lui évite l'obligation de répondre et de paraître ridicule devant cet enthousiasme juvénile qui lui est déjà une injure. Guy ne semble pas avoir peur de déchoir. Il n'a pas peur d'être condamné à vivre au jour le jour, n'importe où et n'importe comment. D'où lui vient cette insouciance ? À son âge, je n'en étais plus capable, pense Gérald. Comment se fait-il que lui [153] soit comme immunisé ?

Mon père m'avait parlé de la Crise, mes oncles m'ont parlé de la Crise, mes grands-parents m'ont parlé de la Crise. Pendant des années et des années, on m'avait expliqué la misère, l'odieux de la misère et sa façon de stigmatiser ceux qui ne parviennent pas à y échapper. Pendant des années on m'a fait peur. Forcément, il est plus jeune, il n'a pas vécu cette atmosphère de panique rétrospective. Il a bien de la chance le barbu...

Guy éteint la lumière. Tout est calme à présent.

Louise est-elle aussi insouciant que lui, se demande encore Gérald, mais il ne trouve pas de réponse à cette question et il sombre dans un sommeil profond et sans rêve.

Dans le hall, en bas, dans son hamac rouge, Pedro ronfle. Couchés par terre, ses deux chiens blancs, aux courts poils lisses, ne réagissent pas au bruit des pas de José ; ils le connaissent. La porte de la chambre de Celia grince légèrement, puis tout redevient silence.

Dans le grand lit, considéré par Pedro comme un luxe inutile, le corps de Celia vibre à nouveau, pour la première fois depuis des années. Elle a retrouvé sa jeunesse et elle se moque bien de ce qui arrivera le lendemain. La réussite, l'hôtel, la Fiesta tout est oublié. Celia a l'impression d'échapper à son âge, de retrouver celle d'autrefois, la belle fille brune de Vera Cruz. Une reconnaissance monte en elle à l'égard de l'homme qui lui apporte ainsi l'apaisement et l'oubli et elle s'accroche passionnément au corps nu de José. Un corps dur, musclé, un corps qui a gardé toute sa [154] vigueur et qui est animé du même désir que le sien.

Il commence à faire jour et les pêcheurs rentrent au port quand José quitte la chambre de Celia et qu'elle s'endort épuisée sur le grand oreiller blanc rempli de plumes.

Dehors, sur la promenade, les marchands de glace font sonner leurs cloches délicates et aigrettes et ils effrayent les mouettes qui s'élèvent plus haut pour redescendre ensuite au-dessus des vagues marquées d'écume blanche.

Deux hommes arrivent en face de l'Hôtel de la plage. Ils déposent leurs outils, proprement, soigneusement, les recouvrent d'un morceau de tissu et se mettent à l'ouvrage. Ils doivent repeindre les lampadaires et tandis que le premier grimpe, souple et agile comme une liane, l'autre reste en bas. Ils chantent en travaillant et sourient aux groupes de jeunes filles qui courent dans le sable, heureuses de la chaleur naissante du jour.

Gérald se réveille en sursaut. Il a chaud, mais se sent frais et reposé. Sans faire de bruit, il sort sur la terrasse, admire un instant la mer verte qui s'étend à perte de vue, puis, presque aussitôt éprouve l'envie de marcher, de bouger, d'aller jusqu'à l'eau claire et de s'y tremper. C'est bête, pense-t-il, je n'ai pas mon maillot de bain. Je ne peux quand même pas aller nager en caleçon !

Et pourquoi pas, dirait sans doute Guy s'il était réveillé. Au fait, pourquoi pas ?

Dans le hall de l'hôtel il n'y a personne. Les hamacs sont pliés sur une chaise, mais le propriétaire et José, le domestique, ne sont pas là. Il sort sur [155] la promenade, salue en passant les deux ouvriers qui

lui répondent par un *buenos diaz* joyeux et marche sur le sable, les pieds nus, ses chaussures à la main.

Deux jeunes Mexicaines en robes claires pataugent dans l'eau. Leur peau est brune, leurs cheveux sont noirs et lisses et comme elles rient, leurs dents blanches brillent entre leurs lèvres pleines, foncées, sans fard. Elles lui disent quelque chose qu'il ne comprend pas et il se demande ce qui arriverait s'il prenait les mains de la plus jeune entre les siennes et s'en allait comme ça, courir avec elle, pour rien, juste parce que la mer est belle.

Il doit être facile de les aimer, pense-t-il. Mais qu'est-ce que cela signifie au juste, aimer ? Qu'y a-t-il au-delà de l'acte physique qui fait qu'on a besoin de communiquer avec l'autre ? Il a cru longtemps, il s'en est persuadé, que les femmes sont toutes semblables. Il suffisait de les choisir en fonction du mode de vie qu'on désirait avoir et le tour était joué. Il s'est trompé.

Et maintenant il n'a plus le goût de l'oubli d'un instant, ni d'une aventure exotique, mais celui d'un recommencement, ce qui est parfaitement contraire à la philosophie de toute son existence. Le recommencement, c'est Louise et ce ne peut être qu'elle, personne d'autre. Qu'est-ce qui fait qu'une fille qu'il connaît à peine lui est déjà à ce point proche ? Qu'est-ce qui fait qu'à chaque instant, il se demande où elle se trouve et à quoi elle pense ? Qu'est-ce qui fait que maintenant, sur cette plage déserte, la joie 'est incomplète parce qu'elle n'est pas là pour la partager ?

Sur la promenade, un camion s'arrête à sa hauteur. [156] C'est Julio et il le reconnaît.

Il marche vers lui, aveuglé par le soleil et l'autre agite la main en guise de bienvenue.

— Merci, dit Gérard, merci encore pour tout.

Julio fait un signe pour lui faire comprendre que ce n'est pas important, puis lui demande s'il veut monter et aller boire quelque chose au village. Gérard accepte. Ils suivent la promenade le long de la plage, jusqu'à la statue qui se trouve au bout, et c'est déjà le village.

Dans les kiosques, les commerçants ouvrent les volets en grosses planches mal assemblées, les femmes rangent les comptoirs et les enfants courent pieds nus sur les trottoirs. Plus loin, il y a l'édifice blanc à colonnes. C'est le marché. Des femmes encore, assises par terre, dans l'ombre, leurs paniers remplis de fruits devant elles. Derrière on devine, plus qu'on ne les voit, des étalages aussi colorés que ceux, bien abrités, des galeries intérieures.

Au-delà du marché, des rues étroites, balayées par le vent du matin et la grande place avec une statue au milieu et un jet d'eau. Julio fait le tour, se dirige vers la gauche et le camion s'immobilise devant une petite boutique verte.

— On va retrouver la sœur de ma femme, dit Julio, et boire du lait de coco.

Gérald serre la main d'une femme qui les reçoit comme si elle attendait ce moment depuis toujours, comme s'ils étaient les porteurs d'une bonne nouvelle. Elle prend une noix de coco, ronde, verte et avec une machette coupe le sommet de la boule. Ensuite elle enfonce une paille à l'intérieur et tend à Gérald le [157] fruit sur lequel perlent les gouttelettes d'eau glacée.

Il se rend compte, à présent seulement, qu'il a soif. Qu'il a toujours eu soif et qu'il ne le savait pas. Le liquide est frais, doux, léger et parfumé. Pendant qu'il boit, Julio se sert à son tour et engage une conversation animée avec sa belle-sœur. Assis sur le banc, Gérald les observe.

Le kiosque est fait en un mauvais bois mal peint en vert foncé. Derrière il y a une table et deux autres bancs. Un palmier jette de l'ombre sur cette table et sur le tas de noix de coco placées à même la terre. Deux chiens rôdent autour, puis se mettent à se renifler et à courir. La femme rit, Julio rit, Gérald finit par partager leur gaîté sans trop savoir pourquoi.

C'est donc ça le véritable attrait de l'exotisme ; la joie de vivre des femmes et des hommes qui n'ont rien et n'espèrent rien. Tout ce qui leur arrive, tout ce qui leur est donné, leur paraît merveilleux et c'est la leur façon de remercier le Créateur de leur avoir permis d'exister. Ils

ignorent les angoisses et les tensions issues des ambitions des peuples plus fortunés qui désirent posséder toujours davantage sans être jamais satisfaits. Ils sont bien dans leur peau et ne se posent pas de questions.

Autrefois, il y a longtemps, Gérald a eu un ami. Ils ont étudié ensemble au collège et ils furent pendant un certain temps inséparables. Un beau matin, l'autre est parti. On racontait qu'il était allé au Mexique et qu'il y est resté pour habiter dans une hutte et pour gagner sa vie à faire n'importe quoi. Puis, beaucoup plus tard, Gérald avait trouvé dans un aéroport, tout à fait par hasard, un petit livre de poèmes avec le [158] nom de son ami sur la première page. Ainsi, il écrivait...

Il les a lus, il les a trouvés étranges et il s'est empressé d'envoyer un mot à l'adresse de son éditeur. Sa lettre est restée sans réponse et il a oublié l'incident. Maintenant, tandis qu'il a fini de boire, des bribes de ces vers lui reviennent à la mémoire. C'était donc cela le malaise qu'il avait éprouvé en les lisant ; il ne comprenait pas. Cela était trop différent, trop étranger à son existence, à sa philosophie et à son entourage.

— Il faut aller travailler, dit Julio ; venez. Il donne l'accolade à sa belle-sœur et il remonte sur le siège de la cabine. Le cuir est brûlant et Gérald réprime une grimace. À côté de lui Julio rit.

— Il fait chaud, dit-il, très chaud. Ne vous promenez plus sur les routes. Aujourd'hui je ne vais pas dans la même direction et vous risquez de ne rencontrer personne pour vous aider. Restez sur la plage et profitez de la belle journée que voilà.

Ils croisent une voiture attelée d'un âne et Julio s'arrête encore. L'homme qui marche à côté est vieux. Sa voiture doit être bien lourde, chargée comme elle est, de blocs de glace et sous ses pieds nus la chaussée est sans doute brûlante.

Est-ce ainsi que vit mon copain quelque part dans ce pays et est-il capable de la même joie que ces deux-là, visiblement ravis de se rencontrer, se demande Gérald ?

À l'Hôtel de la Plage, l'atmosphère a changé. Sur la terrasse, face à la mer, on a dressé des tables et on a placé des chaises. Des hommes et des femmes déjeunent en discutant. Ce sont les touristes de Merida [159] qui viennent passer la journée. Pedro, le patron, circule entre eux, tandis que Cella, sa femme, les observe à distance.

Guy et Louise sont là, à une table proche de la balustrade.

Il suffit à Gérald de rencontrer son regard, il lui suffit de s'asseoir à côté de son corps vêtu d'un maillot de bain blanc, pour comprendre qu'il doit partir au plus vite. Ici, il ne pourra continuer à jouer la comédie, à se conduire en homme du Nord, posé, logique avec lui-même et avec les autres.

Comme s'il avait compris son malaise, Guy dit très lentement :

— Il faut qu'on parte. On va passer la journée à se baigner, la soirée à danser, car il y a une autre Fiesta qui se prépare, paraît-il, et demain matin très tôt, on met les voiles. Vous êtes d'accord, Gérald ?

Non, Gérald n'est pas d'accord. En fait, il voudrait partir tout de suite en prenant un de ces autobus remplis de monde qui assurent la liaison entre Progreso et Merida. À l'idée cependant de retrouver le silence de sa chambre d'hôtel, d'avoir à remplir les formalités à l'aéroport et de quitter Merida en sachant Louise encore à Progreso, couchée sur le sable chaud à côté de Guy, il hoche affirmativement la tête. Il a beau savoir que c'est ridicule, car de toute façon ces deux-là vont rouler ensemble pendant des jours et des jours vers le Canada et jouir de leur intimité, cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est qu'ici, au bord de cette mer bleue, ils seront avec lui.

— Je vais au village m'acheter un maillot de bain, dit-il tout simplement.

[160]

— Je vous accompagne, dit Louise, je voudrais trouver des cartes postales.

Gérald boit son café en silence, mais il est pénétré soudain d'une telle joie, d'une telle certitude radieuse, qu'il ressent une profonde reconnaissance à l'égard de la jeune femme. Comment se fait-il qu'elle ait le pouvoir de me rendre heureux, comme je ne l'ai jamais été par le passé ? Comment se fait-il que moi, qui ne suis ni émotif, ni passionné, je réagisse en sa présence comme un collégien ?

— Tu es ma joie de vivre, lui dit-il un peu plus tard, pendant qu'ils nagent dans la mer bleue et verte, l'un à côté de l'autre. Pourquoi est-ce ainsi ?

Louise se renverse sur le dos, ferme les yeux et dit tout doucement :

Gérald, cela n'a pas de sens. Tu es un étranger pour moi et tu appartiens à un univers différent du mien. Nous ne pouvons pas tout casser, tout détruire. Tu n'es pas libre et tu n'es pas capable de changer, c'est trop tard.

Alors, détendu et heureux, il la saisit par la taille, la soulève un peu, la serre contre lui et murmure à son oreille ;

— Ne dis rien, il nous reste vingt-quatre heures à vivre ensemble. Vingt-quatre heures à nous et rien qu'à nous.

[161]

LES MILITANTS. Roman

Chapitre V

[Retour à la table des matières](#)

Le réveil indique huit heures au moment où Jenifer ouvre les yeux et aussitôt elle est pénétrée par un sentiment de culpabilité. Certes les enfants sont au camp et Jerry vient de lui télégraphier qu'il ne reviendra que dans dix jours, mais ce n'est pas une raison pour perdre ainsi du temps à dormir.

Son précieux temps libre...

Jenifer saute du lit, passe dans la salle de bains, enlève le pyjama bleu et blanc qu'elle porte et se met sous la douche. L'eau froide fouette son corps mince que deux maternités n'ont pas réussi à marquer, mais dont les lignes sont droites, comme taillées au couteau. Des épaules trop étroites, jolie poitrine, menue mais ferme, ventre plat et des hanches étroites qui prolongent une taille dépourvue de finesse.

Jenifer tire le rideau de la douche pour ne pas arroser les carreaux verts et pour éviter de faire apparaître de la buée sur le miroir du fond. Pour une fois qu'elle [162] est seule, inutile d'être obligée de cirer.

Le sentiment d'irritation passe.

Jenifer enfile la sortie de bain suspendue à portée de sa main et s'en va à la cuisine prendre son petit déjeuner. Elle ouvre la radio, prend le journal sur le palier et sort le pain et le beurre.

Fait-il beau aujourd'hui, se demande-t-elle en buvant son café ?

La lumière de néon éclaire la petite pièce où ils mangent habituellement ensemble, car c'est seulement quand il y a des invités que Jenifer dresse la table dans la salle à manger. Faute de service, on doit simplifier, répète-t-elle à Jerry que cela agace. Il est inutile de s'épuiser pour des peccadilles. Si on avait une bonne, je ne dis pas, cela serait différent, mais en attendant...

Cela fait des années qu'ils ne se décident pas à engager quelqu'un.

En fait Jerry gagne assez pour qu'on puisse se le permettre, pense Jenifer, mais je me vois mal en train de supporter la présence d'une étrangère et cela d'autant plus que ce ne sera pas une Anglaise, mais une immigrante, ou encore une Québécoise, ce qui ne serait guère mieux. Je ne tiens pas du tout à ce que les enfants subissent l'influence d'une personne qui va s'appliquer sans doute à les éloigner de moi. Mary qui me veut du bien m'a toujours déconseillé pareille expérience et elle sait de quoi elle parle. Ils reçoivent beaucoup plus que nous et elle se donne énormément de mal pour tenir son ménage.

Distraitement Jenifer tourne les pages du journal.

« L'Association des femmes du Québec proteste... »

[163]

Encore, soupire-t-elle. Ils ne cesseront donc jamais de protester ces Québécois. Qu'ils se séparent donc et qu'on n'en parle plus. Ils se prennent pour le nombril du monde et, en fait, ils ne sont que des sous-développés. C'est à se demander quel genre de dictature ils organiseraient si les Canadiens anglais n'étaient pas là pour leur apprendre la démocratie. Et puis quoi qu'on fasse pour eux, quoi qu'ils reçoivent comme subventions, aides ou avantages divers du gouvernement fédéral, ils trouvent toujours à redire. Ils aiment à se plaindre, geindre, dénoncer et protester. Cela doit être dans leur nature. Pourtant Jerry est différent. Il a beau avoir certains travers dus à ses origines, il n'a pas celui-là. Certes, il ne vient pas du Québec mais du Manitoba, mais quand même...

Quand elle l'avait épousé, sa famille avait eu bien peur ; fort heureusement il a réussi et il continue de s'affirmer. Il ira loin Jerry, elle le sait. Elle l'a toujours su, depuis le premier instant où elle l'a rencontré.

Jeune fille, Jenifer était moins jolie qu'actuellement. Tout le monde le dit. Les deux maternités ont donné à son visage une expression différente, plus douce, plus délicate et cela a considérablement changé l'ensemble de sa personnalité, tout au moins en ce qui a trait à son aspect extérieur.

Autrefois... et bien, elle jouait beaucoup au tennis et en dehors de cela ne s'intéressait pas à grand-chose. Ses parents la laissaient vivre sans intervenir, mais il était clair pour eux comme pour elle, que le mariage demeure pour toute jeune fille une nécessité, un objectif et un but. Malheureusement Jenifer n'avait [164] pas beaucoup d'amis, juste quelques frères et cousins de ses camarades de classe, qu'elle voyait de temps en temps, sans que cela tire à conséquence.

C'est quand elle eut vingt-cinq ans que ses tantes commencèrent à faire des remarques en sa présence sur les filles trop difficiles qui, à force de ne pas vouloir se décider jeunes, restent seules. Jenifer travaillait alors à la banque, mais elle ne gagnait pas assez pour être indépendante. D'ailleurs à l'époque cela ne se faisait pas d'habiter seule et elle était condamnée à attendre d'être mariée pour pouvoir quitter la maison familiale.

Elle avait rencontré Jerry par hasard... Il venait tout juste de terminer ses études et s'en allait travailler à Ottawa. Ses origines étaient modestes, très modestes même, mais Jenifer était assez sûre d'elle pour pouvoir s'en accommoder.

— Vous aurez une nouvelle famille, lui avait-elle dit, la mienne, et il a semblé lui en être reconnaissant. N'était-ce pas là une preuve suffisante qu'il ne tenait nullement à exhiber ses parents en public et à raconter que son père, chauffeur de taxi, buvait plus qu'il n'est de mise pour un homme ayant une femme et plusieurs enfants à nourrir ?

Jerry s'est avéré un mari parfait. Calme, pondéré, bon père...

Et puis sur le plan professionnel il réussit, pense Jenifer. Il réussit bien mieux que beaucoup de garçons qu'on considérait chez nous comme promis à un brillant avenir.

En se mariant Jenifer avait surtout peur de n'avoir que le strict nécessaire. Elle voulait disposer d'un budget suffisant pour ses activités personnelles, pour [165] payer des gardiennes pour les enfants et faire de temps en temps un petit voyage aux États-Unis. Elle a eu mieux, beaucoup mieux que ça !

Certes Jerry a ses idées bien à lui et elle est obligée d'en tenir compte, mais elle sait quand même le ramener constamment à une vue plus juste des choses.

C'est ainsi, par exemple, qu'au début de leur mariage, il tenait absolument à passer ses vacances en Europe, en France notamment, tandis que Jenifer considérait cela comme une dépense exagérée, sinon inutile. Elle ne comprendrait pas un mot de ce que les gens diraient autour d'elle, les hôtels et les restaurants lui déplairaient, la nourriture serait trop lourde et les cabinets de toilette dans un état épouvantable. Elle admettait que cela faisait bien, sans doute, de manger des huîtres et des escargots, surtout auprès de ses relations d'Ottawa, mais elle ne tenait pas outre mesure à le faire. Les huîtres, comme chacun sait, sont beaucoup plus grosses et mieux lavées à Ottawa qu'à Paris et elles ont l'insigne avantage de coûter moins cher. Et puis Paris est une ville sale et encombrée et Jenifer n'a jamais été capable de comprendre pourquoi Jerry tenait tant à y aller.

Petit à petit, toutefois, les choses se sont arrangées à leur mutuelle satisfaction. Jerry est souvent envoyé en mission à l'étranger et peut alors profiter des avantages que cela donne sans toucher à ses émoluments. Jenifer, pour sa part, est en mesure d'organiser des vacances annuelles aux États-Unis, quelque part au bord de la mer, où il ne fait pas trop chaud, où la nourriture est saine et les salles de bains propres.

[166]

Jerry, pense-t-elle en s'habillant, a aussi le grand mérite de ne pas se mêler de mes affaires et de me laisser faire ce que je veux.

L'idée ne l'effleure pas qu'il ne s'agit peut-être pas de mérite, mais plutôt d'une sorte d'indifférence inquiétante qui n'est guère un témoignage d'amour. En fait Jenifer ne se préoccupe pas trop de ces choses-

là. Depuis toujours l'amour pour elle signifie tout d'abord qu'on se marie et, en deuxième lieu, qu'on fait ensemble un, ou deux enfants au maximum. Après cela il est préférable de ne pas y penser et de ne pas en parler, car il s'agit de choses inavouables.

Dans la chambre à coucher, les deux lits suédois, étroits et parallèles, sont séparés par deux tables de nuit. Jerry ne franchit que très rarement cette distance. Il rentre tard, travaille encore une heure ou deux et ensuite sombre dans le sommeil. Jenifer considère cela comme tout naturel.

Bien entendu, elle se soigne et se tient très propre, comme elle l'a appris dans sa prime jeunesse, mais l'idée ne lui viendrait pas de lui faire des avances, ni même de s'étonner de sa froideur. Jerry est un homme raisonnable, heureusement libéré par son influence et par celle de son milieu de travail, de tous les mauvais penchants dus à ses origines.

C'est Mary qui lui avait raconté un jour, quand elles étaient seules, que les Canadiens français sont des hommes très passionnés et qu'ils ont la réputation d'être volages. Elle tenait ces renseignements d'une dame qui militait avec elle dans les mouvements féministes d'Ottawa et qui a été obligée de vivre pendant un certain temps à Québec.

[167]

Jenifer n'a pas voulu prolonger cette conversation se sentant directement concernée à cause de Jerry et elle a changé de sujet, bien qu'elle ait eu très envie d'en savoir davantage...

Jenifer sort son petit carnet où elle note ses rendez-vous. Elle va avoir une journée bien chargée. À midi, lunch avec les gens du musée national, à quatre heures, coiffeur, à sept heures, dîner-causerie. C'est Thérèse Demontigny de Québec qui sera l'invitée. Une femme extraordinaire, paraît-il et qu'il faut connaître personnellement au risque de passer pour une provinciale. Elle a beau être Canadienne française, elle a des relations dans le monde entier.

Une exception quoi, se dit Jenifer en tournant les pages du petit carnet.

Ah, il y a aussi des coups de téléphone à donner pour le comité local du N.P.D. qui organise la semaine prochaine une grande réunion publique. On va discuter des problèmes de l'avortement et proposer

une nouvelle législation. Le sous-comité féminin a terminé enfin le mémoire qu'il prépare depuis plus d'un an et qui doit être présenté au député Lilienkron afin qu'il accepte de le patronner en Chambre.

Jenifer soupire, cherche le livre d'adresses et s'installe dans l'entrée, près du téléphone. Doucement, du bout des doigts, pour ne pas abîmer ses ongles spécialement faits la veille en prévision de ses activités d'aujourd'hui, elle tourne le cadran. Elle a de la chance, Mary est à la maison.

— Mary, dit-elle, il faut absolument que tu puisses te libérer lundi soir. C'est important pour le Parti.

[168]

Selon son habitude, Mary ne la déçoit pas. Elle accepte tout de suite et partage parfaitement ses vues. Ensuite c'est le tour de madame Nissen, une femme un peu étrange qui a épousé un Britannique et qui sort peu.

Dehors, il fait beau et le soleil pénètre dans la pièce. De sa main libre Jenifer tambourine sur la petite table tout en se demandant si elle mettra son deux-pièces beige ou son tailleur jaune, moins léger, mais plus élégant. Sa correspondante vient enfin répondre au téléphone pour lui dire de sa voix traînante qu'elle est tout à fait disposée à aider le Parti, mais non pas le groupe de femmes qui présente le mémoire.

— D'ailleurs, dit-elle, l'avortement n'est plus un problème et il ne mérite pas qu'on s'en occupe à ce point. Avec la pilule, les femmes sont protégées. Libre à elles de faire le choix avant et non pas aptes. C'est mon avis tout au moins, et le vous le donne puisque vous me le demandez.

Jenifer proteste pour la forme, mais elle est trop pressée pour continuer la conversation. Elle raye le nom de sa liste avec son petit crayon noir et compose un autre numéro. Tant pis pour madame Nissen...

Vers onze heures tout est terminé et Jenifer referme le carnet. Elle a épuisé la liste de celles qu'elle s'est chargée d'appeler. Elle a bonne conscience et pense avec satisfaction qu'elle est une femme utile à la collectivité et respectueuse de la parole donnée. Les gens du Parti peuvent compter sur elle et ils le savent. Pourtant, au début, cela n'était pas facile. Elle craignait de compromettre l'avenir de Jerry et elle avait décidé de lui en parler avant de s'engager dans quoi [169] que ce soit.

— Le N.P.D., mais pourquoi pas ? lui avait-il dit en souriant. Je ne vois pas ce que tu peux faire d'autre de ton temps libre. C'est une occupation idéale. Un milieu intelligent, des idées, des tentatives qui n'aboutissent jamais et un manque total de sens électoral. Au fait, pourquoi veux-tu militer dans ce Parti ?

— Je m'ennuie à la maison et ils me l'ont demandé...

— Ah, je croyais que tu t'étais découvert du goût pour la justice sociale et les idées généreuses.

Il ironisait, mais elle ne l'avait compris que bien plus tard quand il s'était mis à lui demander aptes chaque réunion :

— Alors, Jenifer as-tu appris enfin qu'une femme ne doit pas divorcer même si son mari perd sa place et devient chômeur ? Parviens-tu à t'ennuyer moins qu'à la maison ?

Drôle de bonhomme, ce Jerry. A-t-on idée de se moquer ainsi de sa propre femme ?

Jenifer enfile son tailleur, prend son sac, les clefs de sa voiture et descend. Elle aimerait bien marcher, mais elle n'en a plus le temps. Tant pis, ça sera pour une autre fois.

Quand elle arrive au restaurant, les deux femmes qui l'ont invitée, Muriel et Frances, sont déjà sagement assises à table en train de prendre un verre.

— Je m'excuse dit Jenifer, J'avais des coups de téléphone à donner pour le N.P.D.

— Cela ne fait rien, la rassure Frances, nous ne sommes pas pressées.

Jenifer est un peu déçue, car elle espérait que [170] Douglas viendrait avec elles, mais il n'est pas là. Douglas est très gentil et tellement différent de Jerry. Il ne plaisante jamais. Quand il dit quelque chose, il le dit sérieusement après avoir mûrement réfléchi.

Les plaisanteries de Jerry lui tapent sur les nerfs, tandis que les lieux communs énoncés pompeusement par Douglas, lui semblent être l'expression d'une profonde sagesse et d'une philosophie fort saine.

Jenifer trouve qu'il ressemble un peu à son père et cela lui fait plaisir sans qu'elle sache très bien pourquoi. Et puis il a un poste important au Musée National ; il est chargé des relations publiques.

Il est vrai qu'il n'est pas marié, ce qui paraît suspect à certains ; il n'en reste pas moins que cela peut fort bien se justifier par tout ce travail qu'il s'impose. C'est inouï le nombre de gens qu'il rencontre pour s'assurer leur participation aux diverses manifestations artistiques qui sont organisées au Musée.

— Il suffirait qu'on se décide à y exposer des tableaux, lui avait dit Jerry un jour et ton Douglas aurait le temps de se chercher une femme.

— Mais il y en a des tableaux, voyons !

— Des croûtes, oui, et quelles croûtes !

— Voyons, Jerry, avait protesté Jenifer. Et puis tu n'as même pas visité à fond l'exposition de l'artisanat esquimau et indien.

— Non, ma chère, j'étais trop occupé à ne rien faire à ce moment-là...

— Moi, je trouve que les tableaux exposés actuellement au Musée National, valent la peine d'être vus, avait fini par affirmer Jenifer pour ne pas lui laisser le dernier mot.

[171]

— Je le comprends bien, avait répondu Jerry. À Londres, tu as été trop prise par tes achats pour visiter la National Gallery, et à Paris, tu n'as pas pu m'accompagner au Louvre parce que tu avais mal aux pieds. Avec ça tu as évité tout risque de faire des comparaisons.

Jenifer écarte ce pénible souvenir et se demande comment elle va s'y prendre pour persuader Jerry d'intervenir... Car si elle a été invitée aujourd'hui par Douglas, et cela avec Muriel et Frances, ce n'est pas uniquement par amitié. Elle se rend parfaitement compte de ce qu'on veut d'elle. Il s'agit de persuader le ministre d'augmenter la subvention et on compte sur l'influence de Jerry et sur ses bonnes relations dans la fonction publique.

Je lui dirai, pense Jenifer, que s'il tient à ce que le Musée expose des tableaux de Maîtres, il faut tout d'abord trouver de l'argent et que c'est son devoir de travailler en ce sens.

— Je n'ai pas la vocation pour évangéliser les sauvages, lui avait-il déclaré la dernière fois qu'elle avait essayé de lui en parler.

Oh, quand il reviendra de son congrès il sera sans doute de meilleure humeur et plus détendu, se console Jenifer. Il est probable que cela marchera.

— Votre mari est absent ? lui demande de sa voix douce, Muriel, au moment où on apporte le menu.

— Oui, répond Jenifer. Il a été obligé d'assister à un congrès à l'étranger.

— Oh, comme c'est intéressant, dit Frances. Votre mari est un homme remarquable. Vous avez de [172] la chance.

— Très, très capable, acquiesce Muriel, tout le monde le dit.

Jenifer adopte un air modeste et plonge le nez dans son verre. Si seulement Douglas était là, ce serait plus facile. On parlerait des mêmes choses, mais à sa façon, ce qui simplifierait tout.

Elles commandent trois steaks, parce que Frances fait attention à sa ligne, et une salade d'endives, parce que cela démontre qu'elles ont voyagé. En fait, elles laissent les malheureuses endives sur le bord de leur assiette et seuls les steaks disparaissent progressivement. La conversation traîne et l'ennui plane au-dessus de leurs têtes. Puis c'est le moment du café car, d'un commun accord, elles éliminent le dessert.

C'est alors que Frances se met à parler du service que Jerry doit rendre au Musée, en faisant une campagne discrète, mais efficace, pour une augmentation éventuelle de subsides. Jenifer promet de faire ce qu'elle pourra.

— Serait-il possible, insiste Muriel, de vous avoir tous les deux à dîner dès son retour ?

Comme ça, on ne me fait plus confiance, pense Jenifer, on veut le rencontrer lui. Autrefois, on considérait que ma seule intervention suffisait, désormais on sait qu'il faut le convaincre, parce que moi je ne suis pas capable d'y arriver. Charmant ! Je dois avoir une drôle de réputation dans ce milieu. Douglas est-il du même avis que Frances et Muriel ? Est-ce pour cela qu'il ne me téléphone plus et qu'il a cessé de m'inviter aux réceptions qui ont lieu au Musée ?

[173]

Elle se sent ridicule, Jenifer. Pendant qu'elle s'imaginait que Douglas avait un faible pour elle, il espérait tout bonnement qu'elle finirait par entraîner le mari dans son sillage.

Suis-je bête ? pense Jenifer. J'ai passé l'âge de plaire. J'ai quarante ans. Je dois me contenter de ce que j'ai et cesser de rêver que je puisse susciter un intérêt quelconque chez un célibataire qui frise la cinquantaine. Et puis Jerry a sans doute raison. Cela doit être un homosexuel, c'est pour ça qu'il ne s'est jamais marié.

— J'espère avoir à dîner un jeune peintre qui commence à être connu à New York, dit encore Muriel.

— À New York et à Londres, précise Frances. Votre mari sera certainement ravi de le rencontrer, c'est un Canadien français qui vient, comme lui, de Saint-Boniface.

Jenifer est mécontente. Elle n'aime guère qu'on se souvienne des origines de Jerry et généralement on ne lui en parle pas. Cette fois-ci cependant, il est bien évident qu'elles croient toutes les deux que ses origines sont chères à Jerry.

— Oh, vous savez, dit Jenifer, sur un ton qui se veut détaché, Jerry n'est pas très canadien-français. Plus encore, il oublie son français et c'est vraiment regrettable, c'est une si belle langue.

— Oh, le québécois n'est pas le français, constate Muriel. Les Parisiens ont tout le mal du monde à comprendre les Canadiens français. Évidemment pour votre mari, c'est différent, il a beaucoup voyagé et il appartient à un milieu d'intellectuels. Son père était [174] professeur, je crois ?

Se trompe-t-elle ? se demande Jenifer, ou essaie-t-elle de se moquer de moi ?

Le garçon s'approche. On paie l'addition. Frances compte soigneusement son argent. Jenifer croyait être invitée, mais pas du tout ; on partage. De plus en plus déçue, elle ne désire qu'une chose : partir pour se retrouver enfin seule dans sa voiture. Décidément ce n'est pas son jour.

Afin de se changer les idées, elle décide de faire un tour dans les magasins de façon à ne pas être obligée de retourner à la maison et de penser à toutes ces choses désagréables qu'elle a été obligée d'entendre jusqu'au bout. Mais bien qu'elle essaie de s'intéresser aux vêtements exposés aux étalages, elle continue à être de mauvaise humeur pendant tout l'après-midi.

Chez le coiffeur l'air sous le casque est trop chaud et l'atmosphère du salon pénible. C'est seulement quand coiffée, parfumée et fraîche elle se regarde dans le miroir, que son sourire lui revient.

Tant pis pour les gens du Musée ! Ce qui importe, c'est qu'elle dispose de dix longs jours de liberté et qu'il est parfaitement stupide de se les laisser gâcher par n'importe qui.

En arrivant à la conférence, Jenifer est donc complètement réconciliée avec l'existence et parfaitement satisfaite, à nouveau, de sa personne et de son sort. Cette fois-ci elle est légèrement en avance et retrouve ses amies dans le hall. Elles se réunissent par groupes et restent debout en attendant qu'on ouvre les portes et qu'on les fasse entrer dans la grande salle.

[175]

Jenifer va d'un groupe à l'autre, distribue sourires et petits signes amicaux, tout en surveillant du coin de l'œil la porte d'entrée. Elle tient beaucoup à faire la connaissance de madame Thérèse Demontigny, la conférencière.

Tout d'abord il faut qu'elle lui soit présentée, et pas par n'importe qui, mais par la présidente elle-même., afin qu'elle retienne bien son nom. Jenifer se propose de l'inviter par la suite à la maison. Peut-être lors de son prochain passage à Ottawa, car il paraît qu'elle vient assez souvent, bien qu'elle habite Montréal. C'est une femme qui voyage beaucoup.

Pour que Jenifer puisse l'inviter, il faut bien entendu que cette Demontigny se souvienne d'elle et ne lui réponde pas au téléphone quelque chose dans le genre de :

— Je regrette madame, votre nom ne m'est pas familier.

Au fait, Jerry la connaît-il ? Probablement pas. Il se moque suffisamment de tous les mouvements féministes pour ne pas avoir de relations de ce côté-là, autrement que par l'entremise de sa femme.

— C'est insensé, dit Marion McLuen, la présidente. Tout à fait insensé. La section des femmes du Québec a décidé de former une association indépendante. Où allons-nous ? Tout le monde sait, il me semble, que notre force consiste dans notre solidarité. Si les sections provinciales refusent de collaborer et deviennent autonomes, quelle sera notre image dans le monde ? Et savez-vous pourquoi cette scission ? Et bien vous ne devinerez jamais. Pour des raisons linguistiques. Ces dames de Montréal étaient offusquées, [176] semble-t-il, parce que les réunions se déroulaient en anglais et non pas en français. Elles ne se sentaient plus chez elles, les pauvres ! Il leur fallait traduire. Qu'on me dise enfin où est le problème ? Elles savent toutes l'anglais et le parlent couramment. Pourquoi dès lors ne pas accepter de l'utiliser ?

— Tiens, voici Jenifer. Dites-nous, ma chère, votre mari parle l'anglais et bien qu'il soit né de parents français, cela ne le gêne guère.

— Bien sûr, bien sûr, approuve Jenifer.

— Décidément ces Québécois sont en train de diviser le pays. C'est une trahison. Le gouvernement fédéral devrait intervenir de façon plus énergique ; dit encore Marion McLuen.

Elle est grande, majestueuse, principalement à cause de sa taille très forte, et porte des lunettes à monture d'écaille. Au fur et à mesure qu'elle parle, son visage devient plus rouge et son double menton tremble drôlement. Son indignation est aussitôt partagée par les femmes qui l'entourent et le ton monte.

— Cette défection est d'autant plus injustifiée et ridicule, dit Marie-Ange, qu'elle ne fait pas l'unanimité. Je m'explique. Plusieurs femmes du Québec, et moi la première, estiment que l'avenir de notre province ne peut se concevoir autrement qu'à l'intérieur du Canada. Le fédéralisme est une option librement choisie que nous sommes prêtes à défendre coûte que coûte. Je l'ai écrit et affirmé à plusieurs reprises et je ne crains pas de le répéter ici. Nous n'avons pas assez de cerveaux, pas assez de compétences, pas assez de culture non plus, pour nous permettre de nous [177] considérer comme capables de voler de nos propres ailes. Il n'y a pas longtemps encore, le gouvernement du

Québec était dominé par Maurice Duplessis. Un homme de droite qui a établi la corruption et la dictature. Si nous avions été indépendants à cette époque, nous serions devenus, sous sa coupe, une véritable république de bananes.

Marie-Ange continue à pérorer ainsi et, selon son habitude, elle devient lyrique. Elle ne remarque rien, ni les petits sourires ironiques, ni le mépris larvé que ses propos suscitent.

Forcément, elle adore s'écouter parler en public et ce soir elle en a d'autant plus besoin qu'elle assiste au dîner-causerie en simple spectatrice, ce qui l'humilie profondément. Car Marie-Ange est une intellectuelle. Intellectuelle bilingue par-dessus le marché qui écrit des lettres à l'éditeur, tantôt dans les quotidiens anglais et tantôt dans les quotidiens français.

Elle est grande, grosse, lourde et son visage est emprunt d'une bonhomie dépourvue de malice. Issue d'une famille fort riche, bourgeoise jusqu'aux bouts des ongles, Marie-Ange a un profond mépris pour les siens, et la critique de ses compatriotes lui est aussi nécessaire que l'air qu'elle respire. Cela lui vaut d'être admise partout. Autant chez les Canadiens français qui approuvent ses idées, sans toujours oser l'avouer, que chez les Canadiens anglais auxquels elle dit ce qu'ils ont envie d'entendre. En fait, cependant, elle n'est pas très bien vue à Ottawa.

Même Jenifer si tolérante à l'égard de toute femme qui a réussi à s'affirmer, considère, que Marie-Ange exagère. Sa façon de dénigrer son propre milieu, ce [178] Canada français dont elle est issue, est malséante. Les Anglais définissent cela sous le terme de shocking et Jenifer le comprend également ainsi.

Elle ne lit pas beaucoup Jenifer, parce qu'elle n'a jamais été habituée à le faire en dehors des limites tracées par la plus stricte obligation imposée au collège, et aussi parce que depuis quelques années elle devient presbyte et refuse de porter des lunettes. Une fois, cependant, elle a trouvé par hasard une lettre à l'éditeur, signée par Marie-Ange. Ce fut à l'époque où les étudiants de l'Université du Québec faisaient la grève pour une raison obscure, que Jenifer n'a pas très bien comprise. Marie-Ange commentait cet événement en affirmant que les étudiants canadiens-français se contentent de faire des grèves et restent ignorants, pendant que les étudiants canadiens-anglais travaillent

et obtiennent leurs diplômes. Les francophones se plaignent ensuite qu'il y a discrimination et que les meilleures places dans l'industrie et dans le commerce sont systématiquement occupées par les anglophones. Mais à qui la faute, concluait-elle, sinon aux Canadiens français qui préfèrent s'agiter au lieu de passer des examens, tout en comptant sur leurs parents pour les faire vivre.

Jenifer n'avait jamais très bien assimilé la philosophie du parti N.P.D., mais elle a retenu quand même que le syndicalisme est une bonne chose et les grèves, aussi. N'ayant dans sa famille, ni parmi ses amis, personne qui serait intéressé à en discuter, Jenifer a toujours pu garder cette certitude et même l'exprimer publiquement sans risquer de se faire contredire.

[179]

Bref, la lettre ouverte de Marie-Ange l'avait suffisamment frappée pour qu'elle décide de ne pas l'inviter à dîner chez elle.

Jenifer sourit à Marie-Ange, puis se tourne vers Mary qui, comme d'habitude, se tient à côté d'elle.

— Ton mari rentre quand, demande-t-elle ?

— Dans dix jours.

— On pourrait peut-être aller au cinéma ensemble, demain ou après-demain.

— Après-demain, décide Jenifer.

— Entendu, le passerai te prendre vers trois heures.

Jenifer n'a pas le temps de répondre, Thérèse Demontigny vient d'arriver. Elle avait souvent vu sa photo, mais elle ne s'attendait pas à lui trouver autant d'allure. Grande, très distinguée dans son tailleur de bonne coupe, elle a de la prestance. Ses cheveux blancs donnent à ses traits une sorte de douceur et une jeunesse qui surprend.

Marion McLuen s'empare de son bras, la tire, la pousse, l'empêche de rester dans le groupe, la fait avancer jusqu'à la grande porte de la salle à manger et fait signe aux dames de la suivre. Jenifer essaie de manœuvrer de façon à les rejoindre, mais elle ne réussit pas.

Je serai encore à une table où il n'y aura personne d'intéressant, autant retrouver Mary, pense-t-elle. Marion McLuen a décidé de préparer une table d'honneur au lieu de faire les choses simplement, démocratiquement. C'est bien son genre.

Les craintes de Jenifer se réalisent. Mary disparaît [180] dans la foule et elle finit par se joindre à une table située à l'opposé de la table d'honneur. Il y a là quelques vieilles filles effacées qu'elle ne connaît pas, et une toute jeune femme à la poitrine opulente. Une fois son jus de tomate avalé, Jenifer engage la conversation.

— Vous habitez Ottawa, demande-t-elle à la jeune femme ?

Oui, je travaille pour une commission, mais je voyage beaucoup.

— Comme c'est intéressant, dit encore Jenifer en penchant légèrement la tête de façon à mieux manifester une curiosité de bon aloi.

— C'est très fatigant, se plaint l'autre, mais cela en vaut la peine. Justement, je reviens de Rome où j'ai été appelée à étudier la situation de la femme religieuse. Vous comprenez, avant de promulguer les nouvelles lois établissant une véritable égalité des sexes au Canada, le gouvernement veut être informé de tous les aspects de la question.

— Oh, dit Jenifer, et moi qui croyais que la situation des religieuses dépend uniquement de l'autorité du Pape.

— C'est exact et vous avez raison, il n'en reste pas moins que dans son rapport, la commission doit traiter également de ce problème-là. Est-il normal, par exemple, que les religieux aient le droit de fumer tandis que les religieuses ne peuvent le faire ouvertement ? Peut-on concevoir, à notre époque, une pareille injustice ? C'est une véritable humiliation pour nous toutes !

L'indignation de la jeune femme est contagieuse [181] et Jenifer finit malgré elle, par s'intéresser au sort des religieuses. Son interlocutrice discute maintenant avec beaucoup d'autorité, des règles des di-

verses communautés. On voit qu'elle est documentée et très compétente. On constate aussi à quel point le problème lui tient à cœur.

— Vous n'êtes pas religieuse vous-même ? dit bêtement Jenifer, ébahie par tant d'érudition.

— Oh, non, mais j'ai l'habitude de me donner à fond à mon travail, quand je juge qu'il est intéressant et qu'il en vaut la peine. Ce qui est malheureux chez nous, c'est qu'il y a si peu de femmes dans la politique. Que voulez-vous, des ministres et des députés hommes sont appelés à se prononcer sur des réformes concernant les femmes. Il est évident pour n'importe qui, qu'ils ne peuvent assumer pleinement leurs responsabilités. En ce qui concerne les religieuses, leur sort aussi relève des hommes. Le Pape, les archevêques, les évêques, risquent de commettre des erreurs, involontaires certes, mais non moins graves. J'ai donné une conférence à Rome sur ce problème d'incompréhension et j'ai l'intention de sensibiliser l'opinion publique chez nous. Mais c'est lent, très lent.

— Que penseriez-vous de la création d'un mouvement pour la défense des religieuses, propose la jeune fille assise à côté de Jenifer ? Je serais prête à militer dans le cadre d'une telle association.

— Moi aussi, dit Jenifer et je pourrais même essayer d'intéresser plusieurs membres du parti N.P.D. Vous savez, n'est-ce pas, que le N.P.D. a défendu, à maintes reprises les droits de la femme [182] et que nos députés en Chambre font ce qu'ils peuvent à cet égard. Malheureusement ils ne sont pas au pouvoir et l'actuel premier ministre s'en tire toujours par une pirouette. Je me demande parfois s'il n'est pas misogyne.

— Je ne le crois pas, dit la jeune femme en secouant la tête, ce qui fait bouger tout son corps et ébranle l'équilibre de la table. Les verres sonnent doucement, puis tout rentre dans l'ordre.

« Je l'ai rencontré dernièrement, ajoute-t-elle, après un court silence qui ne fait que donner plus de poids à ses paroles. C'est un homme charmant, qui assume des responsabilités très lourdes. Il m'a dit qu'il songe à discuter des droits des religieuses à une session ultérieure, sans préciser toutefois la date, parce que le calendrier de la Chambre

est bien chargé. J'ai vu également le ministre de la Famille et du Bien-être qui, lui, m'avait mis en garde contre l'éventuelle réaction du Québec. Évidemment, compte tenu de l'importance du clergé au Québec, c'est un sujet très épineux. Ah, ces Canadiens français... Ils sont bien en retard dans leur évolution. Ils ont un tel respect des traditions qu'il est pratiquement impossible de les faire réfléchir sur les problèmes de l'heure. »

Marion McLuen se lève à la grande table d'honneur et le silence se fait. Lentement, posément, avec un grand luxe de détails, elle présente Thérèse Demontigny.

— Elle parle bien, dit la jeune femme à Jenifer, mais elle a quand même passé l'âge d'être la présidente d'une société aussi jeune et aussi dynamique que la nôtre. Elle devrait laisser cela aux plus jeunes, [183] sinon elle risque de se faire contester, malgré tout son mérite.

— Vous croyez ? s'étonne Jenifer.

— Bien sûr, l'époque de la soumission et du respect absolu est révolue. Désormais, on ne veut plus attendre d'avoir les cheveux blancs pour pouvoir présider une table d'honneur. C'est plus normal et plus sain, d'ailleurs, qu'autrefois. Je suis étonnée qu'une femme aussi intelligente que Marion McLuen ne le comprenne pas.

— À la dernière assemblée du conseil, dit doucement Jenifer, elle voulait démissionner mais on l'a suppliée de rester, parce que personne ne tenait à la remplacer. Les jeunes femmes se disaient trop occupées par leur mari et leurs enfants, les plus âgées considéraient ne pas avoir les capacités nécessaires. Ce n'est pas facile, vous savez, de trouver des militantes de valeur. Comme ça, à l'occasion d'un dîner, d'une sortie, on parle gentiment et on propose ses services, puis quand il s'agit de travailler vraiment on refuse de s'exécuter... Une telle prétend avoir changé d'avis, telle autre part en voyage, la troisième suit des cours du soir et la quatrième rêve de gagner de l'argent et, bien qu'elle n'ait pas la moindre chance d'y parvenir, préfère multiplier les démarches inutiles que de militer pour une cause. Je sais de quoi je parle, j'ai une longue expérience dans ce domaine, vous pouvez me faire confiance. Je ne suis ni aigrie, ni déçue, mais tout simplement

lucide. Remarquez que ce n'est pas particulier aux femmes, ce que je vous dis là, chez les hommes ce n'est pas mieux. On dirait que nous, les Nord américains, nous ne l'avons pas ce sens de la responsabilité [184] collective, si profond chez les Britanniques. Nous sommes plus individualistes, plus égoïstes aussi et nous ne voulons assumer des charges que dans la mesure où cela peut s'avérer rentable à court, ou à long terme.

« Ceux qui réagissent différemment, ce sont souvent des gens qui ne parviennent à se faire accepter nulle part. Le sous-développement des femmes est également un phénomène dont il convient de tenir compte. On nous a trop longtemps tenues à l'écart. On nous a trop souvent élevées dans l'ignorance des réalités les plus élémentaires et dans un univers clos où, en dehors du mari et des enfants, on n'était en contact avec personne. »

— Chut, murmure sa voisine de gauche, et Jenifer est obligée, à regret, de se taire. Il s'agit, en effet, de son sujet préféré qu'elle aime discuter avec d'autres, et sur lequel elle est intarissable. Ses amies connaissent ses idées et c'est une aubaine de rencontrer une étrangère, prête à l'écouter. Une étrangère qui n'est pas n'importe qui, par-dessus le marché, puisqu'elle travaille pour une commission et puisqu'on l'envoie jusqu'à Rome afin de lui permettre de présenter une étude nouvelle et originale. D'habitude, cela n'arrive qu'aux hommes, se dit encore Jenifer en allumant une cigarette. Ah, pourquoi n'ai-je pas pu étudier ! Aujourd'hui, je serais peut-être à sa place au lieu de passer mon existence à me préoccuper des enfants et de Jerry.

— Mesdames...

Thérèse Demontigny a une voix profonde, forte, qui domine facilement les bruits de la salle.

[185]

— Ce n'est pas parce que nous sommes entre nous que j'ai décidé de vous parler aujourd'hui de la situation de la femme au travail. En

effet, je l'ai fait à plusieurs reprises par le passé, dans des réunions d'hommes et eux aussi ont admis qu'il y a des injustices flagrantes qu'il est urgent de corriger.

— Ah, comme elle a raison, dit la jeune femme à Jenifer, qui se demande aussitôt si les religieuses peuvent être comprises dans la catégorie des femmes au travail, ou pas. C'est à ce moment d'ailleurs que l'atmosphère se gâte. Thérèse Demontigny parle des femmes ouvrières. C'est une conférence très documentée, qu'elle est en train de prononcer mais le sujet n'intéresse personne. Plus encore pour certaines dames, et cela se voit à leur expression, c'est presque une injure que de les entretenir d'un problème aussi éloigné de leurs propres préoccupations.

La conférencière lance des chiffres, cite des statistiques récentes, énumère des faits, mais le public dans la salle demeure froid.

— La femme ouvrière, dit Thérèse Demontigny n'a pas d'aide à domicile. Elle ne peut compter sur l'intervention de la société. Nous n'avons pas de garderies gratuites, pas de colonies de vacances, rien... Pas de services socialement valables...

« Nous devons prendre conscience de ce problème et puisque nos gouvernements ne se décident pas à agir, nous devons militer et exercer des pressions. Nous devons aussi collaborer par l'intermédiaire des groupements et des associations, à la création de services temporaires. »

[186]

Je ne peux quand même pas forcer Jerry à déménager, pense Jenifer et il n'y a pas d'ouvriers dans notre quartier. C'est gentil de nous raconter ces choses-là, mais ce n'est guère réaliste. Dans toute cette salle pleine à craquer, il n'y a pas une seule femme qui connaît des ouvrières... Non, pas une seule...

— À travail égal, salaire égal, continue Thérèse Demontigny, c'est là l'exigence de base, mais il y en a d'autres encore. Les femmes doivent-elles pouvoir travailler de nuit, ou au contraire, est-il normal et sain qu'on le leur défende par une législation provinciale, ou fédérale ? Je n'affirme rien, le ne conclus pas, ce sont là des questions que je pose et que je voudrais examiner avec vous.

Thérèse Demontigny se rassoit et on applaudit. J'ai dit ce que j'avais à dire, pense-t-elle. Si ces dames ne sont pas capables de comprendre, c'est tant pis pour elles.

Dans la salle, Marie-Ange s'empare du micro et pose la première question. En fait, ce n'est pas une question, dans le véritable sens du terme, mais plutôt un exposé. Marie-Ange essaie de faire la preuve, à sa façon, que la présidente de l'association a eu tort de ne pas l'avoir invitée comme conférencière, et elle y parvient.

— Celles qui me connaissent, dit-elle, et elles sont nombreuses...

Marie-Ange suspend sa voix, pour laisser à la salle le temps d'applaudir et de pousser de petits gloussements qui ressemblent vaguement à une manifestation d'hilarité.

— Celles qui me connaissent, dis-je, savent que [187] je n'ai pas de femmes ouvrières dans ma famille, mais que je les connais quand même très bien parce qu'elles sont nombreuses dans notre usine, et que je me suis toujours beaucoup intéressée à leur sort. Contrairement à la conférencière, dont j'estime et apprécie hautement l'œuvre et l'érudition, je considère que les femmes ouvrières, dans la province de Québec surtout, sont sous-développées, si on peut s'exprimer ainsi. Maintenues longtemps dans l'ignorance par notre clergé, dominées par leurs pères et maris, elles commencent seulement à réfléchir par elles-mêmes. C'est pourquoi, il me paraît essentiel de ne pas généraliser, mais d'admettre dès le départ, que la situation de la femme ouvrière est pire au Québec que dans le reste du Canada.

On s'anime autour des tables, on applaudit et on se met à échanger des commentaires à voix basse. De toute évidence Marie-Ange a touché la corde sensible. Évidemment, cela ne sert à rien d'avoir mauvaise conscience, quand on habite l'Ontario par exemple. Ici le problème n'est pas grave. Il reste de la place pour l'amélioration, certes, mais ce n'est pas dramatique. Au Québec, par contre, c'est une toute autre histoire et les Québécoises sont les premières concernées. Au lieu de créer une association de femmes, indépendante de l'association nationale, elles feraient mieux de s'en préoccuper.

La voisine de Jenifer se lève et s'approche du micro.

— Pour ma part, dit-elle, ce n'est pas le sort des femmes ouvrières qui me révolte, mais celui des femmes indiennes. Je suis née en Saskatchewan [188] où j'ai vécu toute mon enfance. Le problème des femmes indiennes est le problème de l'heure. Nous avons une obligation morale à leur égard et au risque de paraître sentimentale, je dirai que c'est un devoir sacré.

Le souffle de puritanisme flotte dans l'air. Avec un plaisir évident, on retrouve le complexe de culpabilité ancestral.

— Nous sommes responsables de ces femmes parce que nos ancêtres ont décimé les leurs dans une lutte inégale. C'est nous qui avons pendu Louis Riel, c'est nous qui avons engagé des tribus dans une lutte qui n'était pas la leur, c'est nous, enfin, qui nous sommes emparés de leurs terres en leur donnant, en échange, une protection purement illusoire. Nous les avons enfermés dans des réserves comme dans des prisons et nous leur avons appris à boire...

On applaudit, on remue sur les chaises pour retrouver une position plus confortable, on manifeste son contentement par des commentaires qui se veulent passionnés. La jeune femme revient à sa place et elle est reçue par ses voisines de table comme une héroïne.

— Bravo, dit une des vieilles filles, c'est exactement ce que je voulais dire. Moi aussi, je suis née en Saskatchewan et je vous comprends mieux sans doute que la plupart des femmes qui se trouvent dans cette salle.

Jenifer avale la dernière gorgée de son café. La réunion est terminée. Tout le monde se lève. À nouveau les groupes se font et se défont, mais à un rythme plus lent qu'auparavant. Plusieurs s'approchent de la [189] table d'honneur pour féliciter la présidente et la conférencière, d'autres vont serrer la main de Marie-Ange et d'autres encore, bien moins nombreuses celles-là, parce que la jeune femme n'est pas connue dans le milieu, viennent parler à la voisine de Jenifer.

— Une fois de plus, dit Mary en rejoignant Jenifer, ce sont les Québécoises qui nous ont empêchées de parler. Je ne comprends pas pourquoi on est toujours obligé de les inviter, maintenant surtout quand elles créent une association indépendante. Quand ce n'est pas Thérèse Demontigny, c'est cette Marie-Ange. Ne me dis pas qu'elles sont plus dévouées et plus compétentes que les femmes de chez nous. On doit pouvoir trouver dans notre cercle d'Ottawa ce qu'il faut, tu ne crois pas ?

— Certainement, répond Jenifer qui se dirige vers la sortie.

Jenifer est mécontente. Elle n'a pas réussi à se faire remarquer de madame Demontigny et elle n'a pas osé intervenir dans les discussions, bien qu'elle se fut promis de le faire. Au dernier moment, paralysée par la timidité, elle est restée assise sur sa chaise et quand elle est parvenue à vaincre son malaise, Marion McLuen annonçait déjà la fin de la période des questions.

Furieuse contre elle-même, Jenifer dépose Mary et rentre chez elle.

En ouvrant la porte de la maison, elle trouve une enveloppe adressée à son nom ; c'est une lettre des enfants. Ils s'amuse bien, nagent, font des excursions, mais regrettent beaucoup de ne pas pouvoir regarder la télévision le soir. Jenifer, rassurée, laisse la [190] lettre sur la table, près du téléphone, pour pouvoir la relire à l'occasion, et va se

déshabiller. Puis, vêtue de sa longue robe de chambre, confortable et immaculée, elle se prépare un scotch.

Le verre à la main, enfoncée profondément dans son fauteuil, la télévision placée devant elle, Jenifer oublie tout ; sa journée ratée, madame Demontigny et les gens du Musée. Sur l'écran, deux détectives poursuivent un bandit. C'est un film américain, bien fait, bien tourné et bien pensant. Les méchants bandits, cruels et immoraux, tuent, volent et s'amuse avec les filles, mais la société veille. La justice se met en branle. Des policiers fédéraux, incorruptibles, beaux, forts et intelligents, parviennent à démasquer les malfaiteurs et à les châtier. Tout va pour le mieux, en somme, dans le meilleur des mondes.

Jenifer, satisfaite, tourne le bouton et décide de se coucher, mais ne parvient pas à s'endormir.

Elle compte les jours qui lui restent jusqu'au retour de Jerry et des enfants, ses jours de liberté, ou elle pourra pour une fois, penser uniquement à elle. Pas de repas à préparer, pas de discussions agaçantes, pas d'efforts à faire pour écouter les enfants et pour recevoir leurs amis. La grande vie, en somme !

Après-demain, elle ira avec Mary au cinéma, mais demain elle passera à l'hôpital voir la vieille cousine Betty. Ensuite elle se sentira meilleure et au-dessus de tout reproche. Elle aura l'agréable sensation d'avoir accompli son devoir.

Il faudra aussi donner des coups de téléphone pour préparer cette réunion du N.P.D., lire le petit bouquin sur l'avortement et se préparer à intervenir [191] dans le débat. On lui avait bien dit et répète qu'on comptait sur elle et elle ne peut décevoir les organisateurs. Elle essaiera, comme Thérèse Demontigny de citer des chiffres et des statistiques. Cela fait sérieux. Le pire c'est de les retenir et puis de les citer au moment approprié. Évidemment, elle pourrait préparer quelques notes sur une feuille de papier. C'est bien cela qu'elle va faire. Se préparer une feuille de papier et la garder dans son sac. Elle la sortira à la dernière minute et la relira avant de se présenter devant le micro.

Que mettra-t-elle pour cette occasion ? Son tailleur ? Non, elle l'a assez porté. Il faudrait autre chose, mais quoi ?

À force de réfléchir, Jenifer finit par se réveiller tout à fait. Elle rallume la lampe, regarde l'heure et commence à s'inquiéter. Il est

deux heures du matin et elle ne dort pas. Ce n'est pas bon de veiller ainsi. Ah ! sa mère a raison, elle s'occupe de trop de choses. Elle s'agite trop. C'est pour cela, sans doute, qu'elle souffre d'insomnies.

— Tu devrais faire du tricot, cela calme les nerfs, lui répète-t-elle souvent.

Mais Jenifer ne veut pas faire de tricot, parce que cela lui rappelle sa prime jeunesse et qu'elle ne tient pas du tout à retrouver ces souvenirs-là. Elle vivait alors en vase clos, sans connaître de véritables joies et de véritables peines, constamment obsédée par son aspect extérieur et par son avenir. Désormais son existence est beaucoup plus riche, beaucoup plus valable pour elle-même et pour les autres. Elle a donné à Jerry deux beaux enfants, elle est un membre [192] actif de la collectivité et elle a, comme dit Douglas, une conscience sociale.

Et puis, si Jerry réussit aussi bien, c'est qu'elle l'aide à sa façon. Un homme ne peut arriver seul à faire une carrière. Son père et sa mère l'affirment et il lui est agréable de considérer qu'ils ont raison. Donc, même si Jerry se conduit parfois bizarrement, même s'il est constamment absent et, quand il est là, préfère jouer avec les enfants que de lui raconter, à elle, sa femme, ses problèmes professionnels, Jenifer demeure quand même persuadée d'être pour lui une compagne idéale.

Cette pensée la rassure et elle s'endort pour se réveiller tard le lendemain. Dehors, il pleut et cela ajoute à son contentement. Elle pourra mettre son nouvel imperméable et aller se promener un peu. La journée se passe sans histoire, le soir elle téléphone longuement en regardant la télévision, et puis soudain, vers dix heures, se produit un événement inhabituel ; on sonne à la porte.

Inquiète, Jenifer s'empresse d'ouvrir, tout en prenant beaucoup de précautions. C'est l'assistant de Jerry qui se permet de l'inquiéter à une heure pareille. On a besoin de son mari au bureau et on veut absolument le rejoindre.

Jenifer est un peu gênée. Non, elle n'a pas son adresse. Non, il n'a pas téléphoné... L'impression que cela donne lui semble fâcheuse, alors elle le fait entrer et lui offre un verre.

Henry est grand, solide, un peu trop gros, mais pas mal tout de même. Jerry n'a pas trop bonne opinion de son intelligence, mais c'est quand même un [193] garçon de valeur, puisqu'il est, comme elle, un fervent golfeur. Ils parlent donc du prochain tournoi, discutent des performances des dernières semaines et potinent un peu.

Jenifer joue dans l'équipe de l'Association des femmes du Canada, parce que cela lui permet de payer des frais d'inscription moins élevés, tandis que Henry fait partie d'un club.

La conversation traîne. Ils n'ont pas grand-chose à se dire. Henry ne manifeste pas pour autant l'intention de s'en aller. Jenifer ouvre donc la télévision et ensemble ils écoutent les nouvelles.

— Vous savez, dit Henry, Jerry est un homme bien autoritaire.

Il ne va quand même pas commencer à se plaindre de Jerry devant moi, pense Jenifer, ce serait déplacé... Mais elle l'écoute quand même d'une oreille complaisante parce que cela lui fait plaisir d'apprendre sur Jerry des choses qu'elle ne connaît pas et qu'elle pourra éventuellement lui resservir à l'occasion, quand, selon son habitude, il décidera de se moquer de ses idées et de sa façon de vivre.

Henry lui explique lentement, en choisissant avec soin chaque mot, que Jerry ne veut pas reconnaître la qualité de son travail. Pourtant lui, Henry, fait ce qu'il peut et ne s'offre guère de répit. Cela fait deux ans qu'il n'a pas pris de vraies vacances. Juste quatre semaines dans sa maison de campagne où on peut toujours le rejoindre par téléphone. Et puis Jerry ne se livre pas, ne raconte rien. Il donne des ordres, il exige qu'on les exécute, mais il n'explique pas. C'est agaçant à la longue.

[194]

Jenifer admet que cela doit l'être et se lève parce qu'elle juge que l'heure est assez tardive et que Mary, qui habite en face, comprendrait mal qu'elle reçoive un homme chez elle.

Il n'explique jamais rien, se répète Jenifer en refermant la porte derrière Henry. Il est aussi distant avec ses collaborateurs qu'avec moi, sa propre femme. Nous avons deux enfants, une maison à Ottawa, un chalet au bord de la rivière Rideau, la somme des années passées en-

semble sans une querelle, sans la moindre crise, comme cela arrive chez d'autres couples et pourtant il demeure pour moi un étranger.

— Au fait, qu'est-ce qu'il aime vraiment ?

— Lire ?

— Oui, mais nous ne lisons jamais les mêmes livres. Là aussi il s'agit d'un univers à lui dont je suis exclue.

— Les amis...

— Non, il n'a pas d'amis, Jerry. À Saint-Boniface peut-être, mais pas à Ottawa. Pas un familier. Il a des relations. Il connaît tout le monde au ministère et tout le monde le connaît, mais de façon superficielle. Il supporte bien l'alcool, il fait un peu de ski quand il en a le temps, en politique il a des idées qui plaisent. Il est farouchement fédéraliste, Jerry, et ne craint pas de le manifester partout et à tout propos. Il sait être gai en public et on considère qu'il est de bonne compagnie. À la maison il n'est jamais triste ou agacé, mais il est absent...

C'est ainsi qu'il est fait, se dit Jenifer, c'est sa nature, voilà tout.

Mais elle sait, elle sent que ce n'est pas si simple [195] que cela. Jerry porte un masque. Un masque à ce point étanche que ni elle, ni ses enfants ne peuvent le soulever.

Et puis il est vrai qu'il est autoritaire. Il suffit qu'elle ose lui proposer avec insistance une sortie pour qu'il lui dise non d'une manière telle, que Jenifer cède. C'est un bon père, mais il n'admet pas de la part de ses enfants la moindre familiarité, le moindre écart de conduite. Ils sont obligés de marcher droit, les pauvres, quand leur père est là, Jenifer doit souvent cacher leurs frasques pour éviter des scènes pénibles. Jerry ne rit pas, ne se fâche pas. Il regarde froidement les enfants et leur donne des ordres d'un ton sans réplique. Ils ont peur et ils obéissent.

— Ce n'est pas bon que les enfants apprennent à avoir peur, répète souvent sa mère. Ce n'est pas bon du tout. Selon les psychologues et

les psychiatres, cela tue leur personnalité et leur donne des complexes. Alex et Riki ont-ils des complexes ? se demande Jenifer.

Dans le silence de la maison elle se sent soudain nerveuse. L'angoisse est là, en elle, irraisonnée, profonde et étouffante.

Jenifer va dans la salle de bains, fouille un peu dans la pharmacie et trouve la boîte de calmants. Elle prend, selon son habitude, deux cachets et se couche, mais l'angoisse persiste. Elle rallume et regarde sur la table de nuit de Jerry, les livres qu'il laisse là pour les parcourir le soir, sans se soucier que cela empêche Jenifer de dormir. C'est en français, se dit-elle ; inutile d'essayer. Elle n'a jamais pu, ni voulu, apprendre sa langue à lui parce que cela lui a [196] toujours paru parfaitement inutile. Le connaîtrait-elle mieux, son étrange mari, si elle avait fait cet effort ? Certainement pas. Son anglais à lui est parfait. Et puis, il est exempt de toutes les manies, de tous les travers et de tous les défauts de ces Canadiens français qui sont arriérés au point de ne pas être capables de comprendre l'importance du socialisme tel que conçu et prêché par le N. P. D.

— Puisque je n'y peux rien, se dit finalement Jenifer, autant ne plus y penser et les cachets aidant, elle s'endort, mais cette fois-ci, même au réveil, elle retrouve son inexplicable angoisse.

Elle se rassure en se disant que le fait d'être très active finira par la libérer, et se précipite au téléphone. Il n'y a rien, en effet, qui la calme autant que le téléphone. Elle parle, l'autre l'écoute, le temps passe, les sensations se renouvellent et la perspective change...

Au moment où Jenifer décroche le récepteur, elle entend un bruit. C'est la porte d'entrée qui s'ouvre...

C'est Jerry !

— Mon Dieu, pense Jenifer et moi qui comptait avoir toute ma semaine libre et qui me suis engagée à aller à la réunion sur l'avortement...

Il paraît plus jeune sous son hâle et comme changé. Il sourit, il vient vers elle et l'embrasse sur les deux joues.

— Surprise, dit-il. Je voulais te faire une surprise.

— As-tu fait bon voyage ?

— Excellent.

— Henry est venu. Il paraît que tu es indispensable [197] au bureau.

— Le temps de prendre une douche et j'y vais tout de suite. Ils seront contents de me voir arriver plus tôt que prévu et tout s'arrangera. Alors, Jenifer, qu'as-tu fait pendant mon absence ?

Il s'enferme dans la salle de bains et elle lui parle à travers la porte. Tout est normal et familier. Elle est mariée à cet homme et le fait qu'elle ne le connaît pas comme elle le devrait, n'a aucune importance. Il lui appartient corps et âme et ne peut se libérer de l'obligation de vivre avec elle. Il est son mari et le père de ses enfants. Il gagne bien sa vie et on le considère comme un homme puissant. Il ne sera jamais forcé de chercher du travail, comme le frère de Jenifer qui est un bon à rien. Pour le reste, il ne s'agit que d'obsessions de femme seule, trop seule. Elle a beau aimer se retrouver ainsi, totalement libre pendant quelques jours, elle en a perdu l'habitude et cela ne lui réussit pas. Maintenant que Jerry est arrivé, tout va s'arranger.

— Dis donc Jenifer, demande Jerry, tu ne voudrais pas faire un petit voyage ?

— Un voyage ? Mais tu viens à peine d'arriver.

— Ne sois pas si raisonnable. Deux jours quelque part, juste nous deux ?

Il la regarde fixement pendant qu'il lui propose cela et déjà il sait que c'est inutile. Cette femme qui se tient en face de lui ne lui est plus

rien. Absolument rien. Au fait, il le sent depuis des années, mais jusqu'à présent il a accepté de se jouer à lui-même cette comédie de tendresse conjugale. Désormais c'est fini. Louise est entrée dans sa vie et il y a en lui une [198] sorte de triomphe et de joie toute neuve. Certes il respectera jusqu'au bout ses engagements à l'égard de Jenifer mais il ne faut pas lui demander, en plus, de faire des efforts pour se rapprocher d'elle. Un instant plus tôt, tandis que le taxi le ramenait de l'aéroport, il croyait pouvoir vaincre le souvenir de l'autre. Il espérait retrouver avec Jenifer et grâce à Jenifer, la paix de l'esprit. Il lui avait suffi de pénétrer dans sa maison, de voir ce visage crispé, vide, bêtement triste parce que marqué par l'ennui, pour comprendre que tout est devenu irréversible. Cette loyauté même qu'il avait toujours eue à l'égard de sa femme a cessé d'exister et il peut désormais aimer ailleurs, sans remords ni scrupules.

Il avait respecté Jenifer parce que cela signifiait se respecter lui-même, selon sa propre philosophie, puisqu'il l'avait épousée, et il s'est efforcé de ne pas la juger, mais désormais il la voit telle qu'elle est ; ennuyeuse, prétentieuse, stupide et ridicule comme seules peuvent l'être les gens qui n'ont pas le moindre sens critique à l'égard d'eux-mêmes...

Jerry pénètre dans la chambre à coucher, se change, constate devant le miroir que son costume gris clair lui va à merveille à cause de son teint bronzé, et se promet de le porter quand il ira voir Louise.

Elle me dira, bonjour Gérard, et ses yeux, ses lèvres, tout son visage me sourira. Il y aura de la joie en elle et en moi parce que nous allons nous retrouver, et je pourrai la prendre dans mes bras et lui raconter tout ce qui me passera par la tête, sans craindre qu'elle puisse ne pas me comprendre.

Et, tout joyeux à cette idée, Jerry embrasse la [199] joue de Jenifer et s'en va, tandis que sa femme se demande comment il se fait que son mari ait l'air soudain si jeune.

[200]

LES MILITANTS. Roman

Chapitre VI

[Retour à la table des matières](#)

Corridors, ascenseurs, corridors, visages, ascenseurs. Les visages s'effacent devant l'uniformité et la banalité du décor et puis ils n'accrochent pas l'attention, ils sont ternes. On ne se salue pas, on échange des politesses en fonction des postes occupés par chacun et de leur importance. Il est plus utile de consacrer un instant à un tel plutôt qu'à tel autre, car c'est à lui qu'on demandera éventuellement d'intervenir pour obtenir la présentation rapide du dossier X plutôt que du dossier Z.

Jerry marche très vite, mais rien ne lui échappe, ni personne.

— Vous avez fait bon voyage, demande Linda, sa secrétaire ?

Grande, mince, vêtue d'une mini jupe et d'une blouse qui lui vont à merveille, Linda a la réputation d'être compétente, efficace et intelligente, tout en étant fort jolie. Ce n'est pas pour rien que Jerry a fait [201] l'impossible pour l'avoir dans son service.

Mais pourquoi diable, éprouve-t-elle le besoin de le regarder ainsi, avec ses grands yeux verts. Il n'a pas changé à ce point pendant les quelques jours de son absence. Et puis, cette façon d'être polie l'horripile.

— Vous allez bien ? tout va bien chez vous ? avez-vous fait un bon voyage... ?

Comme si quelqu'un s'intéressait vraiment à connaître la réponse. Comme s'il était possible seulement de répondre franchement. Même s'il était à l'article de la mort, il ne dirait pas à Linda : ça va mal, et même s'il avait fait un voyage épouvantable avec un tas d'incidents fâcheux, il n'irait pas le raconter à sa secrétaire et au personnel de son équipe. Par-dessus le marché, ils le savent fort bien tous, puisqu'il a la réputation de ne jamais livrer la moindre parcelle de ses sentiments, ou de ses réactions intimes. Alors quoi ? Une perte de temps que ces chinoiseries dites pourtant sur un ton faussement amical. Une injure à l'amitié, la vraie.

Jerry tend à Linda sa serviette remplie de papiers.

— Voulez-vous ouvrir un dossier, classer tout ça, écrire aux organisateurs un mot pour les remercier et les féliciter, prévenir le ministre que je suis de retour et me faire appeler Henry, s'il est là.

— J'ai dépouillé le courrier qui est arrivé pendant votre absence. Tout est sur votre bureau.

— C'est bon, je vais dicter cet après-midi. Oh, oui, passez-moi les appels. Jusqu'à nouvel ordre, je suis là pour tout le monde. Demain on avisera.

Son bureau... Le tapis bleu foncé, la grande table [202] de travail, le fauteuil, la céramique en arrière...

Je suis un parvenu, pense Gérald, un éternel parvenu. Il me suffit de pénétrer dans cette pièce pour ressentir une certaine satisfaction, pour mieux me persuader que je suis arrivé à quelque chose. Que j'ai réussi! Tout cela n'est que prétention et vanité et pourtant comme n'importe quel imbécile, je me laisse prendre chaque fois que j'entre ici. Charles Delanaudière a raison, nous sommes une civilisation de ratés.

Tout en parcourant son courrier, Jerry s'offre soudain le luxe de penser à autre chose. Cela ne lui est pas habituel. Généralement il concentre toute son attention sur ce qu'il fait, même quand il s'agit d'une besogne insignifiante. Il déteste d'ailleurs les gens qui écoutent avec un regard vague, visiblement préoccupés. Il estime que c'est là le comble de l'inefficacité.

On envie Jerry à cause de sa mémoire que l'on dit phénoménale, ce qu'on ne sait pas c'est qu'il ne s'agit pas d'un don, mais d'une longue discipline. Pendant des années il s'est entraîné à mémoriser chaque mot qu'il lisait. En fait, c'est ainsi qu'il a appris l'anglais. Il ne laissait rien au hasard. Il veillait à ce que son cerveau assimile tout correctement.

Charles Delanaudière, pense Jerry, drôle de bonhomme. Hier encore j'étais avec lui à Mexico, hier...

Une douleur lancinante se réveille en lui : Louise. Cela ne fait que deux jours qu'il l'a quittée et déjà il lui semble qu'une éternité s'est écoulée depuis ce moment-là. Il y a deux jours, il était couché à côté d'elle sur le sable chaud. Ils ne parlaient ni l'un, ni l'autre ; ils regardaient la mer. Guy nageait dans l'eau claire, se laissait bercer par les vagues, jouait comme [203] un jeune chien fou et venait de temps en temps lancer des gouttes d'eau fraîche et salée sur leurs corps nus.

Jamais Jerry n'avait connu une telle paix d'esprit. Rien ni personne n'avait d'importance en dehors d'elle, et elle, sa Louise, semblait vivre à son rythme à lui, comme s'ils ne faisaient qu'un, bien qu'il n'ait pas pu la faire sienne. Parfois il cherchait sa main et la serrait, pour mieux se persuader qu'elle est une femme de chair et d'os et cela lui suffisait.

Dans l'après-midi, ils étaient allés tous les trois boire du lait de coco et il avait connu la souffrance. Guy s'était mis à discuter avec Louise de l'itinéraire qu'il leur faudrait prendre pour rentrer au Québec. Jerry se taisait. Il avait eu l'impression alors, que la camaraderie qui régnait entre ces deux-là était plus que de l'amour, qu'ils s'entendaient trop parfaitement pour qu'il puisse y avoir place pour lui, l'étranger par sa propre faute, l'arriviste...

Comme si elle l'avait deviné, Louise l'avait pris par le bras et ils avaient marché un peu en avant, tandis que Guy continuait de converser avec la belle-sœur de Julio.

Puis ce fut le soir, le ciel strié de rouge, le soleil couchant, ses reflets sur la mer et les pélicans gros et lourds qui plongeaient de haut pour saisir dans la crête des vagues, des petits poissons argentés. Ils avaient dîné dans un des cafés de la place avec Julio, sa femme et Antonia. Antonia semblait fâchée qu'ils aient invité Julio, mais cela était bien égal à Jerry. D'ailleurs tout lui était égal. Il respirait le même air que Louise, elle lui souriait et elle l'appelait Gérald. Il mangeait des plats inconnus, épicés, forts, il buvait [204] de grands verres de jus de fruits frais et il se taisait.

Après, ils marchèrent le long de la promenade, la main dans la main, puis Guy proposa de faire un feu sur la plage et comme des collégiens, ils s'étaient amusés tard dans la nuit, à danser autour des braises rouges avec les jeunes Mexicains, trop contents de participer à la fête. Les pieds nus, les cheveux au vent, Gérald tournait avec Louise dans le sable chaud. Il la tenait dans ses bras, il embrassait dans l'ombre son visage et il lui racontait n'importe quoi pour la faire rire. Ils chantèrent aussi avec Guy des chansons québécoises, les vieilles chansons qu'il croyait avoir oubliées et s'appliquèrent à enseigner aux Mexicains, l'art de danser la gigue.

Les ombres réunies près du feu, garçons, filles et enfants chargés de leurs petits plateaux avec des fleurs odorantes, s'efforçaient de suivre le rythme, tandis que des barques de pêche allumaient au loin leurs fanaux, semblables aux petites étoiles surgies là, à l'horizon, où la mer et le ciel se touchent. Plus près, les couronnes des palmiers agitées par le vent pliaient au-dessus de leurs têtes...

Ils étaient à des centaines de milles de chez eux, ils vivaient dans un univers différent, mais ils puisaient quand même leur gaîté et leur

capacité de s'amuser dans le lointain souvenir de leur enfance. De cette enfance vécue dans le froid et dans la neige, dans le respect des traditions désuètes et dans la peur du lendemain transmise par leurs parents.

Il était trois heures du matin quand Gérard et Guy entrèrent dans leur chambre. À travers la porte fermée, Louise leur avait lancé un joyeux « bonne nuit », et [205] c'est là seulement que Gérard s'était rendu compte qu'il ne pourrait la faire sienne avant leur séparation. Qu'il ne pourrait pas la marquer, de façon à ce qu'elle se souvienne de lui jusqu'à la fin des temps. L'a-t-elle compris, Louise ?

Le matin, au petit déjeuner, ce dernier repas qu'ils prenaient ensemble, elle lui avait dit : jamais je ne pourrai oublier cette nuit et aussitôt il cessa de souffrir, sûr soudain de la retrouver. Ils se quittèrent devant l'hôtel de Merida. Louise referma très vite la portière de la voiture et Guy fit marcher le moteur en klaxonnant en signe d'adieu. Stupidement Gérard serra entre ses doigts le petit carton sur lequel il avait noté son numéro de téléphone et son adresse. Désormais, il était seul, sans personne à qui parler d'elle.

Le hasard, le destin peut-être, joue cependant des tours. Dans l'avion pour Mehico, la première personne que Gérard rencontra en montant, ce fut Charles Delanaudière. Il rentrait lui aussi, épuisé par la chaleur et cet inconfort dont il se plaignait amèrement.

— Vous comprenez, cher ami, disait-il, pas moyen d'avoir du vin à table. Une cuisine exotique je veux bien, mais quand même ils pourraient nous servir, de temps en temps, un bon bifteck pommes frites. Vous ne croyez pas ? Ah, ce fut un voyage intéressant, je ne le nie pas et certaines communications faites lors du congrès étaient remarquables, tout à fait remarquables, mais que voulez-vous, il y a des choses que vraiment je ne puis supporter. Ma femme sera contente de me voir arriver plus tôt. Nous devons partir en vacances en Dordogne et elle s'inquiète toujours que je puisse être trop occupé pour l'accompagner.

[206]

« Vous êtes marié ? Bien sûr, au Canada on se marie très jeune. C'est une Canadienne française votre femme ? — Anglaise... Comme

c'est curieux. On m'a toujours dit que les mariages mixtes sont très rares. Vous êtes sans doute une exception. Il faut bien qu'il y ait des exceptions, ne serait-ce que pour confirmer la règle. L'uniformité absolue n'existe pas autrement que dans l'esprit de ces messieurs, les sociologues américains. Ils généralisent tout, ils comparent tout et ils embrouillent tout. Cela ne devrait pas être permis. C'est tout à fait incroyable les bêtises qu'ils se plaisent à avancer. Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. De toute façon, vous n'êtes pas un universitaire, vous ne pouvez pas comprendre. »

Dans sa bouche, il s'agit bien d'une condamnation définitive, mais cela ne fait qu'amuser Gérald. Il dit cependant, malgré lui :

— J'ai fait mon droit et même un peu de philosophie...

— Il y a longtemps, il y a longtemps, répète Charles Delanaudière. Au fait, pourquoi avez-vous épousé une Canadienne anglaise ?

Il n'attend pas la réponse et il continue.

— Je vous demande cela en toute candeur, n'est-ce pas, et il est évident que vous n'êtes pas obligé de me répondre. Ce qui me frappe, cependant, c'est que les Québécoises semblent être très belles, à juger par celle que nous avons rencontrée à Uxmal. Elle s'appelle Louise, n'est-ce pas, c'est bien Louise, mais oui, je ne me trompe pas. Quel port de tête, quel charme, quelle beauté ! Croyez-le ou non, moi, à mon âge, j'étais saisi et Robert Bruce, mon très flegmatique [207] collègue, aussi. Je crois que si j'avais été un peu plus jeune, j'aurais tout planté là et je serais parti avec elle au bout du monde. Une jeune femme fantastique. Absolument fantastique ! Et naturelle avec ça, comme on n'en fait plus. Des yeux. Des yeux qui parlent, des yeux qui expriment tant de choses. Des yeux que seules nos femmes à nous, les Français, peuvent avoir. Louise ; Louisa, sans doute en espagnol. Elle est venue vers nous sous la pluie, semblable à une déesse... Oh, il vaut mieux que je ne continue pas à vous en parler, parce que dans la bouche d'un vieux bonhomme comme moi, certaines idées paraissent risibles.

— Mais non, au contraire, proteste Gérard. Comprendre et ressentir la beauté, ce n'est pas une question d'âge.

Il est trop heureux d'entendre parler de Louise pour vouloir qu'il change de sujet.

Un instant Charles Delanaudière se tait, puis il demande très vite :

— Dites-moi, vous, qui êtes après tout son compatriote, est-ce qu'elle est vraiment si belle, ou est-ce que mes yeux de myope m'ont joué un tour ?

— Oui, répond Gérard, c'est la plus belle femme que j'ai vue dans ma vie.

Il a tort de se laisser aller à ce point. Charles Delanaudière se tourne légèrement sur son siège et le regarde d'un air étrange, mélange de surprise et de curiosité naissante. Mais le visage de Gérard reste froid et n'exprime rien. Charles Delanaudière doit conclure qu'il a fait fausse route parce qu'il enchaîne aussitôt

— Je ne l'ai pas dit devant mes collègues, mais [208] vous, je peux bien vous avouer que cet art maya a en lui quelque chose de magique. Tout d'abord les expressions des sculptures, pourtant taillées dans la pierre avec des moyens on ne peut plus élémentaires, ont quelque chose de vivant, de moderne, si je peux m'exprimer ainsi. Ce ne sont pas les momies égyptiennes qui créent pareille impression de vie. Et puis quelle profonde connaissance de la géométrie, de la physique et même de la chimie. Quel sens merveilleux de la perspective... Il est tout simplement inconcevable que quelqu'un avant nous, je veux dire avant la période gréco-romaine, ait pu arriver à une telle perfection, à une telle pureté de lignes. Tout à fait inconcevable! Et tout cela fait dans l'isolement le plus complet, dans la jungle, par des hommes qui n'étaient pas des guerriers, qui ne faisaient pas preuve de cruauté dans leur reli-

gion ni dans leurs mœurs et qui n'ont pas éprouvé le besoin de se lancer à la conquête de l'océan ! Incroyable !

« Donc, comme je vous le disais, il y a une sorte de magie qui se dégage de leurs cités mortes, si on entend par là tout ce que la science ne parvient pas à expliquer. La science... Vous savez, moi, vieil imbécile, j'y ai longtemps cru. J'y ai même consacré toute ma vie et maintenant, j'ai soudain la pénible impression que tout cela n'est qu'un infime instant dans l'éternité. Imaginons que demain tout s'écroule, notre monde j'entends. Qu'une bombe atomique géante détruise tout. Qu'est-ce qui va rester ? Que découvriront les hommes qui commenceront à fouiller, disons, d'ici mille ans ?

« Nos écrits, nos livres, nos travaux, tout cela aura [209] disparu, pulvérisé, atomisé, détruit. Ce qui pourrait rester éventuellement, ce sont les pierres. Or, nous ne faisons plus attention aux pierres. Nous les utilisons, mais nous ne leur transmettons pas notre âme. Car l'âme du monde, ce n'est pas la science, c'est l'art ! La science peut être plus ou moins développée, plus ou moins perfectionnée, elle ne reflète que l'effort du cerveau de l'homme et son ingéniosité ; l'art, lui, reflète tout : ses origines, ses aspirations, ses traditions et jusqu'à ses croyances. L'amour de la vie aussi, et d'autrui.

« Cela m'amène à penser que nous, les Européens, nous avons un respect beaucoup plus grand pour l'art que les Américains qui ont beau être riches, mais qui, en fait, ne font de nos jours que tourner en rond. Car je suis profondément persuadé, voyez-vous, que l'homme est fait pour s'exprimer. L'homme ne doit pas vivre pour travailler, mais travailler pour vivre, ce qui est totalement différent. Or, en Amérique, et cela doit être vrai pour votre pays aussi, il me semble qu'on vit pour travailler. Quand on s'arrête un instant, quand on cesse de tourner à vide, il n'y a plus rien que de l'ennui, en dehors de l'angoisse due au surmenage. »

— Il y a les sports, dit pensivement Géraud.

— Les sports, la culture du corps, la plus périssable de toutes, parce que soumise à l'épreuve de la détérioration de ce corps, au fur et à mesure qu'il avance en âge.

« Que serait la beauté fugitive d'un discobole, si l'artiste n'avait pas gravé dans la pierre ce mouvement ? Rien, une infinie seconde. Non, croyez-moi, les [210] Américains sont en train de détruire notre civilisation plus sûrement et plus rapidement que les barbares, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils ne s'en rendent pas compte. Ils n'ont pas besoin de guerres, pas besoin de conquêtes, les organes d'information leur suffisent.

« J'ai vu à Merida une chose tout à fait incroyable. Nous sommes allés à la terrasse d'un café pour nous rafraîchir, comme ça en groupe, et là il y avait un appareil de télévision placé sous un palmier. Vous savez, c'est dans la grande avenue qui est la copie exacte des Champs-Élysées. Une perspective remarquable, tout à fait remarquable, bien que l'harmonie de la place de la Concorde à une extrémité et de l'Arc de Triomphe à l'autre, n'ait pu évidemment être reproduite.

« Il faut constater néanmoins que leur statue inspirée des monuments mayas demeure tout à fait remarquable, vous savez c'est là, au sommet en quelque sorte de l'avenue...

« Mais ce n'est pas de cela que je voulais parler. Bref, j'ai vu en regardant cette télévision, la fin d'une émission que j'avais regardée avec ma femme, avant mon départ, tranquillement installé chez moi à Paris. Ce n'est qu'un épiphénomène, me direz-vous ? »

— Il est évident que les Américains ont les moyens d'inonder le monde de leurs émissions aussi mauvaises puissent-elles être. Ce qui est surprenant, c'est que les Mexicains parviennent quand même à préserver leur culture et leur identité.

— Je veux bien, mon cher. Il n'en reste pas moins que la culture américaine charrie avec elle la valeur [211] ultime : celle de posséder toujours plus, et toujours plus. Celle de rejeter ce qu'on possède, pour le remplacer constamment par du neuf. Or, une telle philosophie, un tel mode de vie, ne peut se maintenir en dehors, ou en marge de la valeur travail. Désormais, on a cessé de gagner sa vie, c'est-à-dire de travailler pour vivre et on a complètement renversé le rythme des choses. On vit pour travailler, car c'est le seul moyen de dominer l'angoisse.

se qui naît forcément dans une collectivité de ce type, dépourvue de culture. Vous me suivez...

— Vous êtes là ? demande Linda en passant la tête par la porte. Je sonne, je sonne et vous ne répondez pas. M'avez-vous seulement entendu frapper ?

— Oui, dit Gérald, oui, très certainement.

Linda n'ose insister et disparaît.

Charles Delanaudière, pense Gérald, curieuse histoire. Lors de notre première rencontre, le n'ai vu en lui qu'un universitaire français, plutôt ridicule et un étranger dont la façon de se comporter m'avait tapé sur les nerfs. Et puis, soudain, sur le chemin du retour, il m'est devenu proche comme quelqu'un qu'on connaît bien et à qui on pardonne d'avance ses travers, parce que ces travers même sont quelque chose d'unique et d'infiniment précieux. Lui de son côté a également changé. J'ai cru déceler, de prime abord, une note de mépris dans sa façon de se comporter avec moi et puis, dans cet avion de Merida à Mexico, il m'avait manifesté, au contraire, beaucoup d'amitié. Est-ce parce que nous étions seuls et qu'il n'avait pas son collègue anglais avec lui ? Est-ce parce qu'il pouvait s'exprimer librement dans sa langue ? Est-ce [212] à cause de sa rencontre à Uxmal avec Louise ? Il m'avait invité à venir dans sa maison en Dordogne et à y passer quelques jours...

Gérald se lève, contourne son bureau et se met à marcher de long en large.

Je pourrais laisser tout cela là, aller chercher Louise et partir avec elle en Dordogne. Puis on irait à Paris, et cela ne serait pas du tout la même ville qu'avec Jenifer. Louise saurait regarder et comprendre. On resterait là-bas tous les deux longtemps, très longtemps, peut-être pour toujours et on serait heureux. Je serais libéré d'Ottawa, de Québec, de mes souvenirs et de mes cauchemars. Je cesserais de vivre dans cette atmosphère floue où, pour éviter de régler des problèmes vitaux, on se plaît à jouer un jeu de balancier, où aucune situation n'est claire et nette, parce que la confusion seule permet de faire durer le statu quo.

On frappe. C'est encore Linda.

— Le ministre vous demande sur la troisième ligne, dit-elle. C'est urgent.

Jerry s'approche du téléphone et voit les lumières rouges qui sont allumées sur les six boutons. Elle a raison sa secrétaire, il est temps de revenir à la réalité.

— C'est vous, Jerry ?

Ce n'est pas le ministre qui parle, c'est le chef de cabinet.

— Vous avez fait bon voyage ? Oui, et bien je suis très content pour vous. Votre femme ne s'est pas sentie trop seule ? Ah, elle est toujours aussi occupée ? Vous avez de la chance mon vieux. Le ministre a essayé de [213] communiquer avec vous à plusieurs reprises. Pouvons-nous dîner ensemble ce soir ? Vous voulez venir tout de suite à mon bureau ? Non, je préfère qu'on se rencontre ailleurs. C'est assez délicat ce que j'ai à vous dire. Six heures, ça vous va ? Bon, à six heures je vous attendrai à Hull chez Madame Burget. D'accord ? Parfait. Et excusez-moi auprès de votre femme de vous enlever ainsi le premier jour de votre retour.

C'est un fin renard que ce cher Frank, pense Jerry. S'il veut me rencontrer en dehors du bureau, c'est qu'il s'agit d'une mission délicate. Et moi, je vais être obligé, une fois de plus, d'accepter. On ne refuse pas à un Frank d'exécuter un travail, puisqu'il est bien entendu que c'est le porte-parole du ministre. Et puis, il m'invite à Hull. Quelle attention délicate ! Il s' imagine m'offrir ainsi la possibilité de me retrouver parmi mes compatriotes... Charmante allusion à mes origines qui, à elle seule, venant de lui, est déjà injurieuse. Depuis qu'ils ont nettoyé le centre d'Ottawa, depuis qu'ils ont décidé enfin qu'une capitale nationale doit exister, ne serait-ce que pour ne pas être obligé d'expédier

tous les étrangers en visite officielle à Montréal, Hull offre un contraste saisissant. Dès qu'on traverse le pont, on a l'impression de se retrouver dans quelque village indigène. Les gens de Hull vivent bel et bien de l'autre côté de la traque, comme disait mon père. M'inviter à Hull, moi, c'est me rappeler que c'est justement de l'autre côté de la traque que je suis né et qu'on peut me forcer à y retourner n'importe quand. Et bien tu, vas voir, mon cher Frank, de quel bois je me chauffe. Je ne suis plus le petit Gérald de Saint-Boniface! Je suis Jerry. Un [214]

Jerry Lajoie qui, quand il veut, sait faire trembler la baraque.

L'essentiel c'est de cesser de rêver, se dit encore Jerry. Louise ce n'est qu'un rêve ; ici à Ottawa, c'est la réalité.

Il ne peut pas s'empêcher de penser qu'il serait bon que Louise, qui croit à l'indépendance du Québec, rencontre un jour Frank et mesure enfin la dimension de son mépris face à son enthousiasme à elle.

— Le mépris, avait dit Louise, n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est la fierté et le courage d'avoir confiance dans un avenir collectif. Cela a été prouvé à maintes reprises par d'autres peuples. Seule l'indépendance peut rendre aux jeunes le goût de rester eux-mêmes et de lutter.

Jerry se refuse le droit de faire ressurgir l'image de Louise dans son bureau, alors pour ne plus avoir le loisir de penser à elle, il appelle Linda à l'intercom, puis s'installe confortablement dans son fauteuil et se met à dicter.

— Non, il n'est pas possible pour le ministère d'accorder la subvention demandée... Oui, il est plus que probable que le ministre pourra assister à la réunion... Le rapport soumis récemment qui concerne les installations portuaires urgentes, est insuffisant... Plusieurs données très importantes manquent. Il est indispensable de le compléter.

On frappe à la porte, c'est Henry.

— Je voudrais comprendre quelle est votre attitude à l'égard du projet que nous venons de recevoir. Je ne peux valablement pas l'étudier sans avoir au moins quelques indications.

[215]

— Mais si, mais si. Je ne vous demande pas votre opinion Henry, mais une analyse technique objective. Si vous croyez ne pas pouvoir vous débrouiller seul, demandez à André de vous aider. Il est très compétent.

Dépité, Henry s'en va.

— Il ne dit jamais rien, murmure-t-il à Linda qu'il aime prendre pour confidente, il donne des ordres...

Linda fait semblant de ne pas entendre et saisit son bloc. À nouveau, elle retourne dans le bureau de Jerry. L'après-midi passe ainsi et à quatre heures quarante-cinq, très précisément, Jerry la libère enfin.

— Appelez ma femme et dites-lui que je ne peux rentrer dîner. Elle fera mieux de ne pas attendre et d'organiser sa soirée comme il lui plaira. Ce sera tout pour aujourd'hui.

Comme il est séduisant, pense Linda en composant le numéro. Dans son visage bronzé, ses yeux paraissent plus doux. Ah, elle a de la chance sa femme. Elle a beaucoup de chance.

Les tulipes étaient belles cette année, pense Jerry en conduisant très vite sa voiture et aussitôt il ressent beaucoup de reconnaissance pour la reine de Hollande de décorer ainsi somptueusement, chaque année, cette ville qui manque de couleur, où seule l'avenue qui descend de la place devant le Château Laurier, l'avenue que surplombe le Parlement a été pensée et dessinée de façon à créer une perspective.

La laideur est-elle le luxe des pays dits riches, se demande-t-il ? Pourquoi est-ce ainsi ?

— Notre civilisation ne laissera pas de pierres, [216] disait Charles Delanaudière et il avait raison.

Jerry traverse le pont, et c'est Hull, avec ses maisons grises et son unique petit gratte-ciel qu'on voit d'Ottawa comme un point sur le ciel. Au restaurant il y a beaucoup de monde et Jerry prend une table d'où il peut voir la porte d'entrée. Ponctuel, Frank arrive quelques minutes après lui.

Il est grand, mince et il doit se courber pour rejoindre Jerry, sous le plafond qui semble trop bas pour sa haute taille. D'ailleurs Frank se tient toujours légèrement penché en avant comme si cela l'aidait à être plus proche des autres. Toute son attitude trahit également le même désir de ne pas se distinguer. Il est très blanc, malgré cette saison estivale et il porte de grosses lunettes qu'il enlève souvent pour frotter ses yeux fatigués. C'est un travailleur et il a la réputation d'être un excellent chef de cabinet, mais un homme totalement dépourvu d'imagination. Frank seconde le ministre, exécute ses ordres à la lettre et ne prend jamais d'initiatives, parce que le ministre est méfiant et ne tient pas à s'entourer de gens qui ont trop de personnalité. Jerry est une exception à cet égard, mais Jerry est arrivé au ministère sous le gouvernement précédent et il n'est pas du tout certain que le ministre actuel l'aurait engagé pour les mêmes raisons et au même poste que son prédécesseur.

Après les banalités d'usage, ils commandent le repas et Jerry, sur ses gardes, pose quelques questions sur les sujets qui lui paraissent à l'origine de leur entrevue. Frank sourit, répond de façon affable et mange avec appétit. C'est au dessert seulement qu'il se met à parler.

[217]

— Le ministre, dit-il, voudrait vous demander un service important. Vous savez, je crois, que les élections provinciales doivent avoir lieu bientôt au Québec. Je peux vous dire en toute confiance que la

date est déjà prévue ; elles auront lieu dans deux mois très exactement. Or, le gouvernement fédéral veut présenter à l'électorat un certain nombre de réalisations concrètes. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'intervention directe, mais d'informations ce qui n'est pas du tout la même chose. Pour le moment, on propose trois thèmes principaux ; l'importance des subventions fédérales données au Québec, les autres avantages du fédéralisme dont les Québécois profitent, tels que l'encouragement au développement industriel régional, certaines ententes commerciales faites avec les États-Unis, qui favorisent le Québec, et les grands projets prévus pour les années à venir. Le texte est déjà prêt et je vous le montrerai, mais avant de le publier, le ministre désire s'assurer qu'il est bon et qu'il touchera le Québécois moyen. Il s'agit donc de l'étudier de se rendre à Sherbrooke, à Québec et à Montréal, de pénétrer dans certains milieux et de faire un sondage auprès de quelques personnes qui comptent et qui ne sont pas directement impliquées dans la politique. Prendre le pouls, en quelque sorte, de l'opinion éclairée. Compte tenu de votre connaissance du français et de votre savoir-faire, vous êtes le seul qui puissiez remplir une telle mission rapidement et de façon strictement confidentielle. J'ai apporté le manuscrit, pour que vous puissiez le rendre au ministre demain, avec vos commentaires. Je m'excuse de vous bousculer ainsi, bien que vous soyez déjà suffisamment [218] surchargé, mais c'est très urgent.

— Êtes-vous bien sûr, dit Jerry, que le ministre n'aurait pas intérêt à charger quelqu'un d'autre de cette mission ? Je ne suis pas québécois, je ne connais pas très bien le milieu et je ne suis pas du tout certain d'être compétent pour une mission confidentielle de ce genre.

— Oh, ne vous en faites pas, le rassure Frank sur un ton amical non dépourvu d'une très subtile ironie, nous avons préparé le terrain. Je vous remets avec le manuscrit, la liste de ceux que vous devez rencontrer, ainsi que l'invitation à une réunion. C'est là qu'il vous sera le plus facile de faire une série d'entrevues et de vous documenter. C'est au début du mois...

Au début du mois, Louise sera déjà de retour, pense Jerry et je pourrai la voir.

Cependant, toute cette affaire lui déplait.

— Je ne comprends pas pourquoi le ministère doit être impliqué dans une pareille enquête, dit-il, quand ce n'est, en fait, nullement son rôle.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, acquiesce Frank, mais il paraît que les directives viennent du premier ministre et qu'il faut faire preuve d'efficacité. Ah, la politique, quelle triste chose ! Encore chez nous, ce n'est pas trop mal, mais imaginez ce que cela doit être dans certains autres pays.

Il n'y a rien à faire, pense Jerry. Je ne peux pas refuser. D'ailleurs c'est une mission qui me permettra de quitter Ottawa à un moment où autrement cela serait tout à fait impossible.

— Combien de temps devrais-je rester à Montréal, demande-t-il à Frank ?

[219]

— Deux jours à Sherbrooke, deux jours à Québec et pour Montréal une journée suffira parce que tous les contacts sont faits. Pendant votre absence on va s'arranger pour vous trouver quelqu'un qui serait en mesure de donner un coup de main à vos adjoints. Justement, tout dernièrement Henry se plaignait d'être débordé.

C'est du joli, pense Jerry. Cet imbécile d'Henry s'est amusé à raconter à tout le monde que je suis un bourreau du travail et cela me vaut maintenant une petite tentative de pénétration dans mon service. Le ministre désire être au courant de tout ce qui se passe au jour le jour et il place ses gens, afin d'avoir des renseignements de première main. Ce n'est pas pour rien qu'on le dit perspicace et informé. Il a toujours procédé ainsi pour protéger ses arrières. C'est un vieux rou-tier de la politique.

— Non, dit Jerry, je vous remercie beaucoup de votre proposition, mais je crois que mon équipe pourra se passer de moi pendant une semaine. En ce qui concerne Henry, je l'ai vu cet après-midi rapidement, parce que j'étais occupé, et il m'a dit que ce qui l'avait énervé, c'est votre insistance à me joindre et son ignorance de l'endroit où je me trouvais.

Un à un ; se dit Jerry, on peut compter les coups comme à un match de tennis. Un à un avec un léger avantage pour moi. Continuons, on verra bien qui de nous deux est le plus fort, mon vieux Frank! D'un geste distrait, Jerry feuillette le dossier que l'autre vient de lui remettre. Il le pose sur le siège à côté de lui et le regarde tout en parlant.

— Cela a l'air d'un travail important, je comprends [220] mal pourquoi l'enquête n'a pas été faite avant la rédaction. N'est-il pas un peu tard, maintenant, pour se poser des questions ?

— Tout à fait d'accord, mais il ne s'agit pas de logique. On est toujours obligé de s'adapter aux circonstances. Les séparatistes ont gagné du terrain et le document d'information que nous nous proposons de publier et de distribuer prend d'autant plus de valeur. Le problème n'a pas changé en somme, mais ces données sont importantes... Vous saisissez ?

Je comprends très bien, pense Jerry. On a tout d'abord fait faire le travail par des imbéciles, n'importe comment, puis on s'est aperçu que c'est grave et on passe le paquet aux ministères sérieux, dont le nôtre, pour rattraper les gaffes. Cela me vaut, à moi, le douteux plaisir de faire des sondages, comme dit Frank, ce qui n'est pas du tout de mon ressort. Enfin... Il vaut mieux, je crois, accepter, et leur tenir la dragée haute...

— Je vais lire le texte, mais je tiens à rencontrer le ministre pour avoir ses vues sur le problème. Vous comprenez, c'est assez épineux pour moi que de me mêler d'une affaire qui, en fait, relève d'un autre

ministre et d'être appelé éventuellement à critiquer, ce que le déteste, le travail d'une autre équipe. J'aimerais m'assurer également que la brochure a été préparée par des fonctionnaires et non pas par des militants du Parti. Je veux bien essayer de faire des commentaires intelligents sur la base d'un travail, d'une étude, mais non pas sur un texte faussé dès le départ, en ce qui a trait aux données statistiques par exemple, en vue de ce que j'appellerai la propagande politique. [221] Vous savez que je me suis toujours tenu à l'écart de toute action politique et vous comprenez, j'en suis sûr, mes réticences.

— Et comment donc, et comment donc, Jerry, répond Frank. Le ministre veut d'ailleurs vous voir avant votre départ, ce qui signifie que vous aurez l'occasion de discuter avec lui.

Deux à un pour moi, pense Jerry. C'est le ministre lui-même qui tient à ce que j'y aille, mais ministre ou pas, je n'aime pas beaucoup le procédé. Ils n'ont qu'à utiliser les militants du Parti pour des besognes pareilles, mais pas les fonctionnaires. Jerry prétextant la fatigue du voyage, se lève et s'en va sans laisser à l'autre le temps de le retenir.

À la maison Jenifer l'attend, sagement installée dans son lit avec un verre de lait et des cigarettes à portée de la main.

— Tu as eu tort de laisser Prince à la campagne, lui dit-il mécontent.

L'animal, le gros coolie au long museau qui vient se frotter contre ses genoux pour recevoir son lot de caresses lui manque et, sans lui, il trouve la maison vide.

— Je suis désolée, dit Jenifer. J'ai pensé qu'il serait mieux là-bas qu'en ville. Les enfants sont absents et je n'ai pas beaucoup de temps pour le promener.

— Je m'excuse pour ce soir, dit Jerry poliment, mais j'étais vraiment débordé.

— Cela ne fait rien, le rassure Jenifer, justement je devais assister à une réunion organisée par le N.P.D. et j'étais occupée moi-même.

Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, [222] pense Jerry. Jenifer n'éprouve aucun désir de ma présence et moi je ne suis pas pressé de goûter à son éternel pudding à la vanille.

— Tu ne veux pas me parler de ton voyage ? demande-t-elle encore, mais Jerry baille à se décrocher les mâchoires et multiplie tous les autres signes évidents de fatigue.

Ils se couchent, se souhaitent bonne nuit comme deux étrangers forcés par le hasard de partager la même pièce, et c'est le silence.

Ils m'expédient de plus en plus souvent, pense-t-il. Tantôt à l'étranger et tantôt dans les divers coins du pays. C'est une façon de se débarrasser de moi à Ottawa. Un petit jeu subtil. Serais-je devenu indésirable au ministère, ou au contraire tient-on à me donner de multiples carottes pour mieux s'assurer de ma loyauté à l'égard du nouveau ministre ? On sait que je n'ai pas eu souvent la possibilité de m'absenter et on conclut qu'il est temps que cela change. Cette affaire d'élections ne me plaît pas du tout. A-t-on idée de confier à un fonctionnaire une mission pareille ! Enfin, on verra bien demain. Je vais commencer par lire le dossier... Et puis, au diable le dossier ! Si je vais à Montréal, je pourrai rencontrer Louise.

Louise, Louise, Louise...

Le nom chante en lui tandis qu'il s'endort.

[223]

LES MILITANTS. Roman

Chapitre VII

[Retour à la table des matières](#)

Le petit escalier qui mène vers le sous-sol vient d'être repeint et la porte d'entrée aussi. Dans la grande pièce, en bas, les tables ont été poussées le long des murs et on a installé plusieurs appareils téléphoniques.

Louise pénètre là avec plaisir, comme quelqu'un qui retourne chez lui après une très longue absence et qui est certain du bon accueil. En effet, dès qu'elle franchit le seuil, on se précipite, on l'entoure et on se met à lui poser des questions.

— Alors, tu t'es reposée ? Tu es en pleine forme ? Tes maux de tête, c'est fini ?

Marc surgit de son coin. C'est un grand garçon maigre au visage triste. Il étudie la sociologie, s'exprime d'une façon incompréhensible pour un profane et prend tout au sérieux.

— Quelle est ton opinion en ce qui a trait au contexte socio-politique du Mexique ? demande-t-il. As-tu pu comprendre enfin le parallèle qui existe entre les peuples colonisés du Tiers-Monde et le Québec ?

[224]

Louise ne peut s'empêcher de sourire devant ce visage tendu, inquiet et en même temps merveilleusement jeune.

— Je pense, dit-elle, que je suis prête à traiter d'imbéciles tous les copains qui s'aviseront de se plaindre de leur passé, de leur présent et de leur avenir. En ce qui me concerne personnellement le n'oserai plus jamais m'apitoyer sur mon sort. La misère, la vraie, est à ce point terrible que les termes eux-mêmes changent de sens quand on change de dimension géographique. Et puis, tu sais...

Louise redevient soudain sérieuse et il y a entre eux un instant de silence.

— Qu'est-ce que cela signifie au juste chez nous, ce terme de colonisés... J'ai longuement réfléchi à tout ce dont nous avons discuté avant mon départ... Nous avons déjà été des colonisés, il y a longtemps, mais depuis beaucoup d'eau a coulé dans le Saint-Laurent. Désormais, quand quelque chose va mal, quand nous ne voulons pas assumer nos responsabilités collectives, quand nous découvrons un phénomène de corruption, ou tout simplement de bêtise chez les nôtres, nous réagissons de façon à trouver des excuses pour ne pas avoir à chercher de solutions. Au lieu de se dire par exemple, qu'il faut faire ceci ou cela, entreprendre des réformes, promouvoir un mouvement, ou un mode d'action, nous disons, ce n'est pas notre faute, nous som-

mes des colonisés. Et voilà le terme magique, l'exorcisme ultime, l'excuse par excellence ! Nous sommes un peuple colonisé, donc nous ne pouvons pas être pleinement responsables de nous-mêmes, ni évoluer suffisamment vite pour combler [225] les lacunes de nos institutions, de nos structures, ou de nos actes. En fait, il s'agit d'une tradition qui n'a rien d'original en soi. Plusieurs peuples se complaisent à chercher des excuses du même type. Les Britanniques justifient leur incapacité d'évoluer assez rapidement par le poids des traditions, les Français s'écrient : nous avons été trahis ! et les Québécois se disent colonisés. C'est trop facile à la fin !

— Tu fais de l'activisme, Louise et tu surestimes nos forces collectives. Nous sommes inférieurs, parce que colonisés...

— Inférieurs à qui, à quoi... Écoute Marc, cette prétendue infériorité a été exploitée par nos classes possédantes comme par le clergé, pour nous faire tenir tranquilles. Pour nous transformer en un peuple calme et docile. En fait, elle n'existe pas. Au contraire, s'il faut raisonner en termes de supériorité et d'infériorité, je t'affirme que toutes comparaisons faites, nous sommes supérieurs, en tant que collectivité, à bien d'autres, autant sur le plan du potentiel culturel que de la vitalité, autant sur celui de la faculté d'adaptation que de la résistance. Veux-tu que je te dise le fond de ma pensée... Un peuple qui a survécu trois cents ans dans les conditions de fous dans lesquelles nous avons été élevés, instruits et formés, est un très grand peuple digne d'estime. Un très grand peuple qui ne porte guère les stigmates de la soumission et de l'esclavage, du sous-développement et de la misère, mais uniquement ceux de la peur et de la lâcheté qui vont de pair avec une certaine aisance propre au continent nord-américain.

Surpris par la violence de sa réaction, Marc se [226] tait et Louise, un peu honteuse de s'être laissé aller ainsi, traverse rapidement la pièce et s'installe devant la longue table sur laquelle on a étalé le plan détaillé du quartier. Juchée sur le petit tabouret, elle sort un crayon de son sac et commence à pointer les zones où le nombre de bénévoles est le moins élevé. Petit à petit son irritation passe et, absorbée par son travail, elle retrouve cette sensation de paix qu'elle n'a pas ressentie depuis longtemps, depuis le moment où elle a quitté sa ville...

La salle continue à se remplir. Parfois quelqu'un l'embrasse sur la joue, ou vient lui demander un renseignement, puis repart. Sur les tables placées le long des murs, les téléphones sonnent, les mots se croisent dans l'air... Il y a le bruit des pas, des conversations isolées et de deux machines à écrire qui crépitent sous les doigts agiles de deux vieilles dames que Louise connaît bien et avec lesquelles elle échange des sourires quand elle relève la tête.

Qu'est-ce qui fait que ces femmes acceptent de travailler gratuitement, tard dans la nuit, jour après jour, se demande-t-elle ? Qu'est-ce qui fait que cette pièce est continuellement pleine de monde et que cela dure depuis plus de quatre ans ? Qu'est-ce qui fait que nous nous rencontrons là avec plaisir, nous tous qui sommes pourtant si différents ? Car qu'y a-t-il de commun entre Marc, l'étudiant en sociologie, monsieur Toisseau, le géomètre, madame Girouard, femme au foyer et Gervais, le chômeur qui veut se rendre utile ? Pourquoi des professionnels, comme le docteur Riendeau ou l'avocat Chaussée acceptent-ils de sacrifier une part de leurs revenus pour travailler avec [227] nous ? Qu'est-ce qu'il y a de commun entre les femmes et les hommes, les jeunes filles et les jeunes gars qui triment sur la vérification des listes, visitent les gens, donnent des centaines de coups de téléphone et ne désirent qu'une chose ; être suffisamment convaincants pour persuader les autres de la nécessité absolue de s'affirmer en tant que membres d'une seule et unique collectivité dont l'intérêt prime celui des classes, des castes et des clans ?

Louise ne trouve pas de réponse à toutes ces questions, mais elle se sent bien dans cette atmosphère et cela suffit pour la rendre heureuse. Elle a l'impression de faire partie d'une grande famille...

Et pourtant, il n'est guère facile de travailler ainsi, sans rien obtenir en retour, que l'élémentaire satisfaction de vivre pour autre chose que le quotidien. Il y a aussi cette nécessité constante de subir des tiraillements entre les divers groupes qui se font et se défont à la faveur d'une action spécifique et l'obligation de ne refuser aucune mission, aussi ingrate et pénible puisse-t-elle être. Il y a enfin les autres, tous les autres, tous ceux qui ne comprennent pas, qui ne veulent pas assumer les risques et qui ont peur de perdre le peu qu'ils possèdent.

Noiret a raison, pense Louise, il est plus facile de faire la guerre que de se battre avec des mots.

Noiret, c'est le Français qui, un jour, est arrivé au local et qui depuis est resté avec eux.

— Vois-tu Louise, lui a-t-il dit un soir, j'ai vécu la guerre chez moi. J'étais dans le maquis. On avait nos héros, nos traîtres et nos martyrs. C'était simple, clair et net. D'un côté les méchants, les envahisseurs, [228] de l'autre côté, les bons, c'est-à-dire nous. Entre les deux, le risque qui ajoute du piquant à la vie surtout quand on est très jeune.

« Chez vous, c'est différent. Tout est flou, et tout peut toujours être remis en cause. Ou on sent viscéralement que la fierté demeure la condition sine qua non de survie d'une collectivité, ou on ne le sent pas. Et la civilisation de l'argent a ceci de particulier qu'elle rend les sentiments viscéraux, fondamentaux, moins évidents et qu'on apprend à jouer avec eux au chat et à la souris. Quand cela est rentable on les laisse paraître, quand cela semble devoir coûter quelque chose, on se plaît à les dominer et à les escamoter. Alors tout est à recommencer et il faut attendre la prochaine occasion. Il y a aussi la peur. Vous avez beau vous plaindre, vous avez tous, collectivement, une sécurité qu'on ignore ailleurs. On ne devient pas mendiant au Québec, ou crève-la-faim, on est sur qu'on survivra tant bien que mal grâce aux allocations du bien-être social ou à l'assurance-chômage. Alors on s'accroche vois-tu, à ce qu'on a et on craint de le perdre, au lieu de se battre pour obtenir davantage. »

— Ce n'est pas tout à fait cela, lui avait répondu Marc. Ce qui est certain, toutefois, c'est qu'il est plus civilisé de se battre avec des mots que de dresser des barricades, ou encore d'imposer aux gens des idées qu'ils ne partagent pas. La démocratie c'est un terme qui a quand même sa signification et qu'on doit respecter.

— T'es un drôle de marxiste, lui avait répondu Noiret. Chez nous, les vrais marxistes réclament la dictature, et tes semblables sont considérés comme des [229] traîtres ou encore des marginaux sans importance, parfaitement inutilisables comme militants. N'essaie pas de développer des raisonnements pareils, parce que tu n'iras pas loin...

Ce fut la seule et unique fois que Noiret avait discuté de la sorte. Il s'était vite rendu compte, en effet, que ses comparaisons irritaient les autres et qu'il devait se taire pour être accepté par le groupe. D'ailleurs, petit à petit, il avait réussi à faire oublier ses origines et à être considéré sur le même pied que n'importe quel autre militant. C'est seulement quand aux petites heures on se mettait, une fois le travail fini, à évoquer des souvenirs, à parler de cet « autrefois », époque bénie de l'enfance ou de la prime jeunesse, que Noiret se sentait mal à l'aise ne pouvant ni comprendre, ni participer. Il avait beaucoup lu pourtant et il avait appris bien des choses, mais il ne parvenait pas, pour autant, à mesurer l'impact de certains événements sur les individus qui les ont vécus et qui en ont été humiliés.

Notre cher folklore politique, pense Louise. Cette façon caractéristique des paysans, que nous avons été par le passé, de jouer continuellement au plus fin, tout en ne nous rendant pas compte que nous sommes en train de piétiner sur place. Maurice Duplessis, le sous-développement intellectuel, le mépris des élites pour leurs propres compatriotes, et l'entêtement du clergé à défendre l'obscurantisme considéré comme un bouclier contre les influences anglo-saxonnes. Le respect de l'argent et le refus de le gagner autrement que d'une certaine façon nettement délimitée et basée sur la tradition. Ces messieurs les notaires, les avocats et [230] les curés, touchaient des honoraires, ou des dons, mais ne s'abaissaient pas à innover, à créer, à distribuer des salaires au petit peuple et à faire eux-mêmes des profits. Le terme « profits » était déjà protestant en soi et anglo-saxon. Et puis il y a eu aussi, à travers tout cela, la « politique ». Le jeu entre les deux partis, l'un à Québec, l'autre à Ottawa. Les bleus, les rouges, les bleus...

Louise sourit en évoquant la petite fille sage, aux longues nattes, qu'elle avait été autrefois, quand ils vivaient encore à la ferme. Elle s'échappait alors de la maison pour courir les assemblées électorales où on pouvait se glisser dans la foule et voir les choses de près. Il y avait tout d'abord sur la tribune, installée au sous-sol d'une église, ou dans une école, ou encore quand il faisait beau, dehors, en plein air, un monsieur grave et important. Il était généralement plutôt âgé, ou du moins il paraissait tel à Louise. Il portait veste et cravate, se raclait souvent la gorge et parlait fort pour que chacun puisse l'entendre. Il lançait à la tête des gens réunis tout autour, qui debout, qui assis, des

phrases longues, bien faites, mais dont on ne comprenait pas toujours le sens. Il parlait en général des ponts, des routes, et encore des ponts et quand il se mettait à crier le nom du Comté, les gens applaudissaient à tout rompre. Ensuite, tard dans la veillée, on discutait dans les maisons de ses chances de réussite et on faisait des paris. Son père était maître dans l'art de ce genre de prévisions. Il allumait sa pipe et annonçait posément : vous allez voir, ce sont les rouges qui entrent.

— Pourquoi, demandait-on à la ronde ?

[231]

— Parce que le curé va voter rouge et parce que toutes les familles du premier et du deuxième rang sont rouges de père en fils. Ces choses-là, ça ne change pas comme le temps. Quand le père a voté rouge, le fils ne votera jamais bleu, parce qu'il sait qu'il sera mal considéré dans le village.

Et son père ne se trompait jamais, paraît-il, sauf une fois, mais c'est arrivé avant la naissance de Louise et elle n'en a eu connaissance que par son oncle maternel, qui n'a jamais beaucoup aimé son beau-frère. Ce fut à l'époque où un nouveau parti a été organisé par un jeune homme maigre, plein d'enthousiasme.

Louise devait, plus tard, lire ses articles, car il s'est retiré de la politique et il est devenu journaliste, mais à l'époque il se promenait à travers la province pour gagner des partisans à sa cause.

Donc, son père avait fait des paris que ce jeune homme ne pourrait jamais se faire élire parce qu'il n'était ni bleu, ni rouge et que les Québécois n'aiment pas le changement. Et il a perdu, son père. Sans trop savoir pourquoi, Louise fut très contente de l'apprendre et se fit à plusieurs reprises raconter l'histoire avec moult détails et variantes. C'est par la suite seulement, qu'elle devait réaliser d'où lui venait cette satisfaction. Elle s'était dit, petite fille sage, que le fait que son père ait pu se tromper, démontrait que rien n'est immuable, même pas le folklore électoral, et que quand elle serait grande, elle pourrait à son tour agir et façonner le monde, sans être condamnée à l'avance à respecter les traditions.

Le folklore électoral, se répète Louise, quelle dérision ! Des milliers d'hommes et de femmes n'ont [232] pas le droit d'agir sur leur destinée collective, des milliers d'hommes et de femmes sont prêts à bien des sacrifices pour obtenir enfin, cette infime parcelle du pouvoir que représente le droit de voter librement au grand jour, et chez nous, il y a encore des gens qui vendent leur vote pour de l'argent ! Faut-il être inconscient pour arriver à cela et abruti par des générations de gagne-petit qui ne croient en rien, en dehors du signe de la piastre... Faut-il abdiquer toute responsabilité sociale et tout sens d'appartenance à une collectivité...

Je suis, sans doute, trop exigeante, se dit Louise. Je ne peux concevoir avec précision l'étendue de cet héritage qui nous est échu à la suite du manque de rapport entre la masse des gens et ce qu'on qualifiait d'élite : les hommes instruits, les professionnels. Et puis le passé, c'est le passé. À quoi bon ressasser tout cela. Seul l'avenir compte. Repenser les événements d'autrefois, les lacunes et les travers, c'est quoi en somme, sinon une tentative continuelle de chercher des justifications et des excuses.

D'autres peuples, moins privilégiés, ont vécu des difficultés pires que les nôtres, la pauvreté et l'ignorance, l'exploitation et la domination étrangère, et pourtant ils sont arrivés à s'affirmer et à assumer le prix de leur fierté, pourquoi dès lors cela ne nous serait-il pas donné à nous, à notre collectivité ?

Le secteur un, le secteur deux, le secteur trois...

Louise fait des petites croix sur la grande carte.

Pourvu que les élections soient déclenchées bientôt, sans cela je vais encore être obligée de me priver continuellement d'une bonne nuit de huit heures. [233] Pourvu qu'on parvienne, cette fois-ci, à prévenir l'influence que peuvent avoir à la dernière minute, certaines déclarations faussées, mensongères et certaines menaces...

C'est fou ce que les gens sont parfois crédules. C'est à croire qu'ils ne demandent qu'une chose : avoir peur et être pris de panique.

Louise lève la tête et son regard rôde un instant d'une table à l'autre. Il y a quatre ans, dans ce même local, Guy était assis à la table du fond, tandis qu'elle-même, un peu plus loin, assurait le service téléphonique. Dans l'écouteur, une voix de femme disait :

— Je suis de cœur avec vous, mais j'ai peur. Est-ce qu'il est vrai que si le vote pour vous, toutes mes économies vont être envoyées en Ontario et que je ne pourrai plus toucher un sou ? Vous comprenez, je suis retraitée, je suis veuve et n'ai pas d'enfants. C'est tout ce que je possède et si on me prend mon argent, je vais crever de faim. Parce que si vous gagnez, on va sans doute supprimer les allocations du bien-être social. Au fait les allocations, est-ce que c'est le gouvernement fédéral ou provincial, qui les distribue ?

D'une voix monocorde, qui se voulait convaincante, au bout de sa fatigue, Louise répondait. Pendant ce temps-là, la porte était largement ouverte et une foule de gens remplissait le local. Un vieil homme infirme, elle se souvient encore de lui, comme si c'était hier, était venu lui porter dix dollars.

— C'est tout ce que je peux donner, a-t-il dit, et je vous souhaite bonne chance, les enfants, parce que vous êtes en train de faire ce que je n'ai jamais osé entreprendre.

[234]

Il y a eu aussi le petit Joseph qui a distribué les tracts avec une telle ferveur qu'il s'est fait arrêter par la police en pleine nuit et qu'il a fallu aller le chercher au poste, et madame Larose, sa mère, qui préparait des sandwiches pour tous les militants qui campaient littéralement au local. Il y a eu ce groupe de jeunes filles pour lesquelles il n'y avait plus de place pour travailler et qui sont parties déçues de ne pas pouvoir se rendre utiles. Il y a eu enfin les chansons qu'on chantait à tue-tête, le soleil d'avril dans les rues et une joie folle, une joie irraisonnée de vivre...

Les militants, pense Louise, les militants et les autres.

— Moi qui ai voyagé, affirmait son directeur, je vous dis que nous sommes un peuple colonisé, un peuple sans avenir.

Louise n'a pas oublié la petite phrase : moi qui ai voyagé...

Et bien elle aussi a voyagé et peut l'affirmer à présent. Elle a traversé les États-Unis, elle est allée au Mexique et elle est revenue par la Transcanadienne à travers les Montagnes Rocheuses et les Provinces de l'Ouest. Et puis, après... Cela fut très intéressant, très agréable, très instructif même. Ce qu'elle a appris, c'est qu'il existe des civilisations dont on connaît finalement fort peu de choses, comme celle des Mayas ; que la joie de vivre, l'amabilité et la solidarité humaine ne sont guère l'apanage des privilégiés, mais plutôt des déshérités et que Vancouver est un cas, quasi unique, de ville archi-laide située dans un des plus beaux sites du monde.

Et qu'on ne me parle pas, après cela, de la culture [235] canadienne-anglaise, se dit Louise, n'importe quel petit village du Mexique est mieux conçu que cette ville-là. Des gens vivent dans des cases, mais il y a une petite place, des arbres, des bancs, une église qui ne ressemble pas à une piscine, ou à un gymnase et un marché, sous les arcades toutes blanches. Ce n'est déjà pas mal quand on songe qu'ils n'ont pas les moyens de nos pionniers de l'Ouest qui, eux, se contentent d'admirer quoi, de se promener où ?

En dehors des silos à grain, Louise n'a pas eu grand'chose à regarder, ni à visiter.

— Dans toute l'Amérique du Nord, il n'y a qu'une belle ville, répétait joyeusement Guy, je le dis et je le redis, mais personne ne veut me croire, c'est Québec !

— Tu cesseras de me contredire maintenant, eh, Louise, tu cesseras ?

Ils riaient comme des fous et s'amusaient du moindre détail. Ils faisaient des remarques saugrenues sur tout et sur rien, lisaient les descriptions contenues dans le guide qu'ils avaient emporté et inventaient des commentaires drôles.

Guy...

Il y a quatre ans, Guy s'est assis à côté d'elle, il a appuyé la tête sur ses bras et il s'est mis à pleurer. Ce fut la nuit qui avait suivi la proclamation des résultats de l'élection. Guy qui avait travaillé comme un forcené, Guy le fou, le jeune, l'enthousiaste, Guy qui croyait jusqu'à la dernière minute à la victoire totale que les plus optimistes des optimistes considéraient comme tout à fait impossible, s'est effondré devant elle.

[236]

Il était très tard, trois ou quatre heures du matin. Ils étaient seuls au local, juste tous les deux. Elle lui avait passé la main dans les cheveux, elle lui avait parlé comme à un enfant et puis, quand il s'était calmé, elle avait préparé un café très fort et l'avait forcé à le boire...

Louise n'avait pas dormi cette nuit-là, parce que le lendemain matin il lui fallait être à son travail et qu'elle craignait de ne pas se réveiller. Ce fut d'ailleurs un matin mémorable où, épuisée, à bout de nerfs, elle avait été obligée d'affronter certains collègues et la mesquinerie de leur triomphe.

— Vous n'êtes pas des militants, vous êtes des fanatiques, disait l'un deux. Tout ce que vous êtes capables de faire, si jamais vous réussissez, ce que je ne crois pas possible personnellement, Dieu merci, c'est de créer un ghetto. Un pays replié sur lui-même où on se coupera du reste du monde pour se sentir bien entre soi, dans une ignorance et une crasse sans nom. Le nationalisme, c'est connu, mène toujours à cela. Vous vous dites fiers de ce que vous êtes, forcément, vous ne connaissez rien d'autre, alors vous vous croyez supérieurs à tous les autres.

— Vous ne pensez pas que le complexe d'infériorité que nous avons toujours eu collectivement, objectait Louise, nous a assez coûté et qu'il est temps de s'orienter dans la direction contraire. À force de nous répéter que nous sommes beaux, que nous sommes forts, que nous sommes intelligents, à force de contracter le virus très français d'une supériorité réelle, ou imaginaire, nous finirons peut-être par nous imposer plus facilement.

[237]

— On ne peut nier l'évidence, protestait un autre de ses collègues.

— Et pourquoi pas ? Et qui vous dit, si évidence il y a, que ce n'est pas uniquement, en somme, votre façon de voir les choses, une façon très particulière, imposée et soigneusement cultivée, d'ailleurs, par ceux qui en profitent ?

— Vous êtes jeunes, avait dit alors le directeur en décidant soudain, et contrairement à ses habitudes, de participer à la conversation, et vous ne connaissez pas assez le monde pour vous prononcer. Avez-vous voyagé ? Avez-vous vécu dans d'autres pays ?

C'est alors que Louise s'est juré bêtement, fatiguée comme elle l'était, de voyager et elle a tenu parole. En quatre ans, elle a été en France, en Grande-Bretagne, aux États-Unis et maintenant au Mexique. Elle a vu, elle a observé et elle a essayé d'établir des comparaisons. Le résultat de cela ?

Si je devais l'expliquer à quelqu'un, pense Louise, je dirais qu'on ne peut pas comparer. Qu'il y a des destins parallèles, mais jamais suffisamment ressemblants pour pouvoir être analysés par comparaison. Je dirais que les peuples sont aussi uniques que les individus et que comme les individus, ils ont chacun leur destin propre. Ceux qui prétendent être des citoyens du monde, comme essaie de le faire Gérald Lajoie, ne sont que des pauvres, qui ont perdu leur véritable identité, sans être en mesure de la remplacer par quoi que ce soit d'autre. L'universalisme n'est qu'une excuse, comme l'ignorance est une excuse qui permet d'éviter l'effort nécessité par l'apprentissage et les tentatives de compréhension. L'universalisme, le vrai, [238] n'existe que dans le domaine de l'art, car seules la beauté et la laideur sont éternelles, et la perspective du temps permet de distinguer une grande œuvre de celle qui ne l'est pas. Tout le reste dépend des particularités des diverses collectivités, aussi profondes, aussi inextricables et enchevêtrées que la vie elle-même. Chaque collectivité a donc le devoir sacré de défendre ses particularités, de les respecter et de s'organiser en conséquence.

Gérald, pense Louise, que vais-je faire de Gérald, quand il va arriver avec son amour et cette façon qu'il a de considérer que je lui suis indispensable ? Est-ce que je suis capable de l'aimer ? Il me plaît, c'est certain. Il me plaît physiquement, inutile de le cacher. Ma mère a été

prude pour deux. J'ai envie de lui, comme il a envie de moi, mais après ?

— Il est minuit, crie Guy en entrant au local, les bras chargés de boîtes de carton. C'est la fiesta mexicaine, la fiesta, la fiesta...

Tout le monde se lève. On se bouscule autour de lui et même ceux qui considèrent qu'il est fantaisiste, exigeant et jamais satisfait de ce qu'on a fait, s'approchent pour lui souhaiter bon retour.

— Attention, attention, dit Guy avec un sérieux comique. Combien sommes-nous ? Allez comptez vite...

— Vingt-cinq ? Bravo, on aura assez, mais fermez les portes, autrement c'est la faillite. J'ai tout dépensé en voyage, je viens de toucher ma paye et comme elle ne suffira pas pour rembourser mes dettes, autant faire une fiesta. Mesdames, ouvrez les paquets, cela vous revient de droit. A-t-on du cidre en réserve pour les [239] grandes occasions ?

— Oui, lui crie Louise. Oui, on en a.

Dans l'armoire du fond, où on garde le café et le lait en poudre, les biscuits secs et parfois aussi une bouteille de cidre ou de vin, il reste encore la provision reçue d'un pomiculteur de Rougemont.

On se rassemble autour de l'une des grandes tables, on tire les chaises. Une dame cherche des serviettes, une autre revient tout essoufflée avec du pain et du fromage Oka.

— C'est la fiesta mexicaine, chante Guy en déballant les morceaux de poulet, les pommes frites et les petits pains ronds, tout chauds, qu'il fait bon tremper dans la sauce brune, épaisse et épicée.

Ils s'installent les uns à côté des autres, rient, plaisantent et s'amusent, comme s'ils avaient tous le même âge et comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

— Alors Louise, il paraît que tu te maries avec Guy ? N'avez-vous pas fait un voyage ensemble ?

— Mais non, vous ne savez rien, proteste Guy. Moi, j'épouse une Mexicaine, une fille absolument ravissante. Elle est petite, elle est brune, elle a une peau de pêche et des lèvres à damner un saint. Elle se nomme Antonia et danse divinement dans mes bras au son de la musique pleine d'entrain. Cela va nous faire une excellente recrue et je vais l'envoyer comme militante dans les quartiers difficiles. En ce qui concerne Louise, ses aventures sont plus conformistes, si je peux m'exprimer ainsi. Elle a séduit un haut fonctionnaire d'Ottawa, il se fait 'appeler Gérald quand il voyage incognito, mais sur ses cartes de visite, [240] « made in Ottawa, » c'est écrit en toutes lettres qu'il se nomme Jerry. Jerry-Gérald, vous vous rendez compte ?

On rit autour de lui, mais Louise baisse les yeux, gênée.

— J'espère, ma chère Louise, que tu vas faire du recrutement auprès de ton Gérald. Un sous-ministre, deux ministres et quelques fonctionnaires de moindre importance de la bonne ville d'Ottawa... joli tableau de chasse, non ?

— Tu n'es donc pas jaloux, Guy, lance Noiret ? Cela m'étonne. Moi, à ta place...

Le reste se perd dans le brouhaha général. Par-dessus la table, le regard de Louise rencontre celui de Guy. Pour la première fois depuis qu'ils se connaissent, elle y lit autre chose que de l'amitié. Il m'en veut sérieusement, pense Louise, et pourtant quand, pendant notre retour, je lui parlais de Gérald, il ne semblait pas réagir du tout.

C'était étrange, elle ne voulait pas parler de lui, et pourtant elle y revenait tout le temps, rien que pour le plaisir de pouvoir prononcer son nom à haute voix et pour mieux se persuader qu'elle le retrouverait bientôt.

Guy l'écoutait sans rien dire, comme s'il était trop préoccupé par la conduite de la voiture pour pouvoir se permettre de songer à autre chose. C'était à se demander s'il l'entendait. Louise avait l'impression de monologuer pour elle toute seule.

C'est maintenant seulement qu'elle se rend compte qu'il entendait fort bien et qu'il « enregistrait » tout ce qu'elle disait.

[241]

Il est vaniteux comme tous les hommes, se dit Louise et il n'aime pas voir une femme parler devant lui d'un autre, voilà tout. Inutile de se faire des idées. Guy est un copain fidèle, charmant, enthousiaste et plus proche qu'un frère, mais à part cela, il n'y a jamais rien eu, et il n'y aura jamais rien entre nous.

Louise a perdu sa bonne humeur, elle ne se sent plus à l'unisson et elle éprouve l'irrésistible envie de partir.

— Je te raccompagne, dit Marc. J'en ai assez de cette foire. Je ne peux concevoir que des gens sérieux puissent se conduire comme des enfants. Nous avons autre chose à faire que d'improviser des fiestas, mexicaines ou pas.

— Il n'est quand même pas défendu de rire, proteste Louise en marchant à côté de lui jusqu'à la voiture.

— Lénine, lui, ne riait pas et Trotsky non plus. Tous les Grands qui ont forgé le destin des peuples étaient des hommes graves.

— Tu es vraiment sinistre ce soir.

— Tu ne peux pas comprendre, tu es une femme, mais moi qui suis un militant, un vrai, je refuse de céder à la faiblesse...

— Ah, mon pauvre Marc, tu n'as que vingt-deux ans, quand tu en auras vingt-cinq comme moi, tu cesseras de donner dans le drame et dans le pathos.

Louise a envie de le blesser, de l'humilier. Il lui tape soudain sur les nerfs et elle va jusqu'à se demander s'il fait vraiment du bon travail.

— J'espère que lorsque tu vas convaincre ta voisine, tu ne lui reproches pas dans le même souffle de [242] ne pas avoir lu « Le Capital » de ton Karl Marx bien-aimé ? Ce serait désastreux à tous points de vue et parfaitement idiot, pour la bonne raison que toi-même, tu n'as jamais été foutu de le lire, autrement qu'en résumés que vos professeurs vous imposaient. Allez, ose le nier ?

— Il ne s'agit pas de lire Marx, répondit-il, mais de se pénétrer de sa philosophie. Tout ce qui existe en ce moment est mauvais, et doit être changé. Pour y parvenir, il faut opposer une résistance farouche à toute tentative de réforme, bonne ou mauvaise. C'est là ce qu'on peut définir sous le terme de philosophie, ou de sociologie critique, par opposition à la philosophie, ou la sociologie de compromis qui, bien entendu, n'est pas une science, mais une supercherie destinée à berner les jeunes gens et à consolider le pouvoir que détiennent les dirigeants actuels. L'arme ultime des jeunes, comme des syndiqués, c'est la contestation. Tu remarques que je place au même niveau les jeunes et les syndiqués, et je te prie de bien noter que je le fais à dessein. Car les deux classes exploitées, ce sont, de nos jours, justement les jeunes et les syndiqués. Ensemble nous devons détruire l'autorité et le pouvoir de tous ceux qui ont plus de vingt-cinq ans, parce qu'ils sont pourris. Ce sont, en effet, les générations dont la philosophie est basée sur l'art du compromis. Un compromis, ou des compromis, négociés non pas en fonction de l'intérêt collectif, mais de celui de l'individu directement concerné.

— Sais-tu ce qui me fait plaisir, dit Louise, en descendant devant sa porte, c'est que toi aussi tu vas avoir bientôt plus de vingt-cinq ans. Où te situeras-tu [243] alors par rapport aux syndiqués ? Ton raisonnement est bien théorique. Et puis la politique du pire... Quelle sinistre façon de forger l'avenir. Bonne nuit, Marc et n'oublie pas d'enregistrer tout ce que tu viens de me dire sur un ruban magnétique. Ensuite tu le feras entendre à un syndiqué sain d'esprit, un ouvrier de préférence et tu m'en donneras des nouvelles.

C'est en chantonnant que Louise ouvre la porte de son petit appartement. Il ne s'agit pas d'individus, mais d'une collectivité exploitée, pense-t-elle. Exploitée, humiliée, mais prête enfin à assumer son présent et son avenir. Ce n'est pas de la politique du pire qu'il s'agit, mais d'une prise de pouvoir par des moyens parfaitement démocratiques.

Louise enlève sa robe, cherche un peigne dans la salle de bains et juste à ce moment, la sonnerie du téléphone la fait tressaillir. Qui peut bien l'appeler à une heure pareille. Un instant elle espère que c'est Guy qui a décidé de s'excuser pour les plaisanteries dont il l'a abreuvée au local, mais elle se dit aussitôt que ce n'est pas son genre et qu'il va sans doute lui en glisser un mot à leur prochaine rencontre. Elle décroche finalement le récepteur, plutôt par habitude que par curiosité, car en fait elle a trop sommeil pour avoir envie d'entendre la voix de qui que ce soit.

— C'est moi, Louise, je suis à Montréal. Cela fait des heures et des heures que je compose ton numéro. Où étais-tu Louise ? M'as-tu oublié ?

— Gérald...

Louise est heureuse. Louise ne ressent plus sa fatigue. Il est là, tout près peut-être, elle va le voir et il la prendra dans ses bras. Elle mesure soudain l'importance [244] de cette attirance qu'elle avait éprouvée pour lui là-bas, au bord d'une plage, dans un décor exotique qu'elle rendait alors responsable de son émoi.

— Quand est-ce que je peux te voir, Louise ?

Elle a envie de lui dire, viens, viens tout de suite, je t'attends, mais elle ne parvient pas à le faire. Prudence, pudeur... Louise ne sait pas analyser ses sentiments. Généralement elle est naturelle et spontanée, mais cette fois-ci c'est différent. Il s'agit d'un trouble qui n'a rien à voir avec la camaraderie. Il s'agit d'une attirance purement physique qui n'a pas de rapport avec une communauté de travail, d'effort, ou tout sim-

plement d'idées, Gérald est un étranger, dans le véritable sens de ce terme. Ce n'est pas un copain comme Guy ; c'est un homme.

- Demain, je peux être libre à midi, dit Louise, Demain...
- Veux-tu venir déjeuner à l'Hôtel Reine Élisabeth ?
- Oui, cela ira très bien. À demain, donc.

Elle raccroche, malgré son désir de l'entendre lui dire des mots, des paroles insensées, comme là-bas à Progresso, dans la brise fraîche du vent, au bord de l'immensité de la mer verte et bleue. Dans le silence de la nuit, Louise sent son cœur battre, et elle en a honte.

J'ai vingt-cinq ans, se dit-elle, j'ai passé l'âge où on rougit, où on se laisse aller à rêver et où on attend le prince charmant. J'ai des intérêts professionnels, j'aime mon travail, j'ai une place dans ma collectivité, un but à réaliser et des obligations à remplir. Cet homme est marié et il ne m'est rien. Au plus, [245] un monsieur très bien, rencontré par hasard. Il n'a pas su résister. Il a rompu le lien volontairement, sciemment. Entre ma collectivité et celle à laquelle il a choisi d'appartenir, il y a une barrière infranchissable. Certes, il a été victime des circonstances, il est né non pas au Québec, mais à Winnipeg, nos destinées ont donc été parallèles, mais pas suffisamment identiques pour qu'on puisse établir un pont entre elles. Je n'ai pas le droit de céder à ce sentiment étrange qui me pousse vers lui, ce serait contraire à la logique des choses. Lui n'a rien à y gagner, parce que pour lui il est trop tard, tandis que moi j'ai tout à perdre. Une passion c'est comme une maladie. Après, on reste sans forces, sans ressources... je n'irai pas à l'Hôtel Reine Élisabeth...

Mais le lendemain, Louise passe la matinée à penser à son rendez-vous et arrive à midi, vêtue avec soin, dominant mal le tremblement de ses mains.

- Louise, dit Gérald qui l'attend dans le hall, Louise...

Il porte un costume gris clair, impeccable. Il est rasé de frais et une bonne odeur d'eau de Cologne se dégage de toute sa personne. Avec ses cheveux sagement coiffés, sa raie sur le côté, son menton pointu et ses yeux froids, il est différent de l'homme qu'elle avait rencontré à Merida...

C'est fini, pense Louise, tout est fini. Ce n'était qu'un mirage. Gérald, celui que j'ai connu au Mexique, n'existe que dans mon imagination. Cet homme-là est séduisant, certes, mais ce n'est qu'un monsieur comme il faut. Il appartient à une catégorie de l'humanité qui m'est absolument étrangère.

[246]

Et c'est alors que lui reviennent en mémoire les plaisanteries de Guy ; Louise va faire du recrutement, un sous-ministre, deux ministres fédéraux... Et pourquoi pas, se dit-elle ? Et pourquoi pas ?

Comme elle est belle, pense Gérald. Et moi qui avais peur de ne pas la retrouver telle que je l'ai rêvée depuis mon retour. Quel imbécile je suis ! C'est exactement cela. Elle est femme jusqu'au bout des ongles et femme parfaitement inconsciente du pouvoir et de l'attraction qu'elle exerce sur ceux qu'elle approche. Charles Delanaudière avait raison.

Il prend Louise par le bras et la mène jusqu'à la table, comme s'il voulait montrer sa bonne fortune à tous ceux qui l'entourent. Il ne l'accompagne pas, il l'exhibe, sans le savoir d'ailleurs, et cela lui fait du bien de constater que les têtes se retournent et qu'on le remarque. Puis, saisi soudain d'une jalousie qu'il ne contrôle pas, il lui demande où elle était la veille au soir.

— Au local, dit Louise, j'ai terminé très tard et je venais juste de rentrer.

— Au local, quel local ?

Faudra-t-il tout lui expliquer se demande Louise. Comment lui dire ces choses-là pour qu'il comprenne ? Comment lui faire admettre que c'est important ? Comment le convaincre... Elle réfléchit un instant, puis se met à parler d'une voix neutre en faisant bien attention de ne

rien laisser transpirer de son enthousiasme et de cette foi qui est sa raison d'être.

— La fierté, dit-elle, la fierté d'être ce que l'on est. La fierté d'être maître de sa destinée. La fierté de ne plus être obligé de subir des attentions humiliantes [247] et intéressées.

— Comme ça, pour toi, le fédéralisme ne peut pas être rentable, dit lentement Gérald après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention.

Et aussitôt il se rend compte que c'est exactement la même question qu'il a pour mission de poser et cela le met mal à l'aise.

— Et si l'on prenait pour acquis que le fédéralisme n'est qu'un outil et qu'il suffit de le dominer pour qu'il devienne rentable ? Si, au lieu de songer à faire éclater le pays et à détruire une communauté d'intérêts, sinon de culture, on décidait, nous tous de langue française, d'y jouer un rôle plus important et de détenir enfin le pouvoir, cela ne serait-il pas infiniment plus réaliste et plus avantageux ?

— Le vieux rêve irréalisable, dit Louise. Le mythe de la compétence, ou plutôt de l'absence de cette compétence, utilisée comme le moyen de justifier a priori les pires injustices commises à notre égard. Voyons, tu ne crois pas qu'il est un peu tard pour cela. Que nous avons évolué, nous du Québec, grandi, appris à compter et à raisonner ? Ce n'est pas de la compétence qu'il s'agit, mais d'une infériorité numérique. Nous sommes incapables de nous emparer du pouvoir au niveau fédéral, et ce n'est que justice. Je ne vois pas pourquoi les neuf autres provinces, toutes anglophones, devraient tolérer la domination canadienne-française et je ne vois pas non plus pourquoi après avoir souffert d'être dominés, nous devrions l'imposer aux autres à notre tour.

— La justice immanente peut-être, dit Gérald très lentement, mais il n'y croit pas.

[248]

En fait, il se rend compte à présent qu'il n'y a jamais cru. Lui aussi est persuadé, comme Louise, que le pouvoir ne pourra appartenir qu'à

quelques individus qui, selon toute probabilité, défendront le fédéralisme jusqu'au bout, parce que son cadre demeurera pour eux, ipso facto, la garantie de leurs postes. Il ne s'agira pas, en somme, si d'aventure ils devaient être des Canadiens français, de la suprématie de leur collectivité naturelle par rapport au partenaire, mais plus simplement d'une transition, comprise dans le jeu de balancier indispensable pour maintenir une apparence d'égalité entre les deux collectifs, anglaise et française.

Et moi alors, se demande-t-il, qu'est-ce que je fais dans cette galère ?

— Si on parlait d'autre chose, dit-il soudain agacé. Il est stupide vraiment de discuter politique quand nous nous retrouvons, toi et moi, après toutes ces journées que j'ai passées à t'attendre. Car je t'ai attendue Louise, crois-moi.

— Il ne s'agit pas de politique, Gérald, dit lentement Louise, il s'agit de notre avenir à tous. Je veux me marier, je veux des enfants et je veux qu'ils puissent vivre dans un univers à leur mesure et à leur convenance. Je refuse de les condamner à cette humiliation continue que, moi, j'ai vécue. Cela tu ne le comprends pas. Moi, j'ai cherché mon identité, comme on cherche à connaître son nom son prénom et son adresse, quand on est tout jeune encore et qu'on a besoin de s'identifier devant le maître d'école. Je n'ai de haine pour personne. Les Canadiens anglais, pour moi, sont plus étrangers que les Mexicains de [249] Merida. Je ne les connais pas et ne suis pas curieuse de les connaître. Il n'y a rien dans mon pays qu'ils auraient créé et que je serais avide de comprendre. Rien, tu m'entends. Pas une œuvre, pas un monument, pas même une belle maison. Rien ! Je sais qu'ils font du blé dans l'Ouest, des affaires à Toronto et du raisin près des chutes du Niagara. Ah ! oui, il y a aussi les courses de Calgary, le Crédit Social du Manitoba et le socialisme à éclipses de la Saskatchewan. Vancouver pourrait être une sacrée belle ville, mais ce n'est qu'un trou, parce que ceux qui l'ont construite étaient dépourvus de goût et de talent. Voilà tout ce que je sais des Canadiens anglais. Ce sont des étrangers qui s'introduisent chez moi, dans ma ville et qui m'imposent l'obligation de les imiter, parce qu'ils sont riches.

— Je t'aime, Louise, dit doucement Grald, je t'aime telle que tu es et je suis prt tous les sacrifices pour toi. N'est-ce pas assez ? Si tu le veux nous partirons. Nous irons vivre en Dordogne, Paris, Londres ou au Mexique. Choisis toi-mme. Pourvu que tu acceptes, pourvu que tu veuilles de moi, tout m'est gal. J'ai une carrire que j'ai chrement acquise, je vais l'abandonner. J'ai une femme et deux beaux enfants, je vais les quitter. Que te faut-il de plus ? Que j'assassine le premier ministre pour que tu puisses raliser tes rves ? Ce serait stupide et inutile. Les premiers ministres meurent, les structures politiques demeurent ce qu'elles sont, surtout quand il s'agit d'une dmocratie comme c'est notre cas. Nous ne sommes que deux individus qui ont le droit de vivre, le reste ne nous regarde pas. C'est l'affaire des autres, de tous [250] les autres, mais pas la ntre.

— Tu pourrais tre heureux quelque part l'tranger, comme un exil, sans avoir mme la satisfaction de faire des choses, d'avancer, de lutter ?

— Voyons Louise, ne te rends-tu pas compte que cette conversation est ridicule ? Si tu m'aimais, tu ne parlerais pas ainsi, mais tu ne m'aimes pas, voil tout. Quand on aime, on se fout des autres. L'existence n'a de sens qu' deux. La collectivit, l'appartenance, la fiert d'un groupe, ne sont que des mots. Ce qui compte, c'est d'tre avec l'autre aussi intimement li que possible... Louise, j'ai envie de te prendre dans mes bras et de te dvorer de baisers, comprends-tu cela ? Tout ce que tu peux dire, ou faire, n'a aucune importance et ne change rien. Et ne me dis pas que c'est de la bestialit d'homme, puisque je te rpte que je suis prt divorcer afin que tu ne puisses pas te sentir humilie dans ta fiert de femme.

« En veux-tu une preuve ? Moi qui ai toujours respect mes engagements professionnels la lettre, je devrais maintenant tre ailleurs qu'avec toi. Je ne suis pas en vacances ici, mais en mission. Ottawa, dans mon bureau, le tlphone sonne sans arrt. Peu importe ! Je suis l, comme un collgien, assis ct de toi, en train de te supplier de me rpondre. Veux-tu de moi Louise ? »

Je ne veux plus de toi, pense Louise, mais je ne peux pas te le dire. Guy m'a lanc un dfi et j'ai la ferme intention de t'exploiter, mon cher, comme tu as d exploiter bien d'autres gens. J'ai la ferme inten-

tion de me payer ta tête irréprochable, ta tête de monsieur très comme il faut, raisonnable et froid. Ton [251] puritanisme m'amuse et pour une fois je vais être coquette, ne serait-ce que pour me prouver que je peux quand même dominer les hommes et cesser de les traiter en camarades. J'ai envie, mon cher Gérald, de jouer à la femme fatale et je veux que tu en fasses les frais.

Mais comme Louise n'a pas l'habitude de jouer ainsi, elle baisse les yeux et cherche désespérément une contenance.

— Écoute, dit-elle finalement, je ne veux pas être la cause de ton divorce. Je ne connais pas ta femme, mais je ne veux pas être une voleuse.

Il lui semble entendre Guy ricaner : — parfaite, ma petite, tu es parfaite dans ce rôle de Sainte-Nitouche. La jeune fille pure, croyante et respectueuse des règles de moralité. Bravo, continue!

Gérald est surpris et ému. Ainsi elle est capable de me comprendre, se dit-il. Elle est capable de mesurer ce que je suis en train de lui offrir ? Est-ce parce qu'elle m'aime, ou parce qu'elle a reçu une éducation puritaine ? Non, cela ne se peut pas. Elle ne voyagerait pas seule avec son barbu, avec ce Guy, à travers le monde si elle était soucieuse des convenances. Elle pense à moi, voilà tout.

— Louise, ma chérie, murmure-t-il en lui prenant la main. Ce que je vais faire n'a pas d'importance. Je ne peux plus vivre sans toi, c'est tout.

« Je suis obligé de rentrer cette nuit, Louise, et il faut que je rencontre encore plusieurs personnes. J'ai besoin d'une réponse tout de suite. Tu m'entends. »

— Je viendrai à la gare, dit Louise prise de court.

— Je repars dans l'avion du gouvernement. On doit décoller à huit heures ce soir.

[252]

— Je viendrai te chercher à sept heures, en voiture, ici à l'hôtel.

— C'est bien, je serai devant la porte. Maintenant il faut que je m'en aille, vas-tu terminer ton café sans moi ?

— Je m'en vais, dit Louise en se levant.

Une dernière fois, il caresse sa main et ses yeux se plissent comme s'il ne voulait plus la regarder, comme s'il essayait d'effacer son image de son esprit, puis ils sortent ensemble dans le hall.

D'un pas décidé, Louise traverse la rue. Elle entre dans une cabine téléphonique et compose le numéro de Guy. À cette heure-là, il doit être à son bureau en train de travailler. Elle a de la chance. Il n'a pas eu le temps d'aller manger et il est là.

— Dis donc Guy, demande Louise, quel est ce renseignement précieux que je devrais obtenir de mon sous-ministre, celui dont tu as tant parlé l'autre soir au local ?

Sa voix est mal assurée et elle espère qu'il ne le remarquera pas, mais elle se trompe.

— D'où me téléphones-tu, demande-t-il, j'ai failli ne pas reconnaître ta voix, tu n'es pas seule ?

— Mais si, mais si, je t'assure. Seule comme un piquet au milieu de la jungle, planté par un Maya au tournant du quatorzième siècle.

— Bon, ça va mieux, là le te reconnais. Et tu me demandes, espèce de gourde, quel renseignement tu dois obtenir ? Cela me paraît évident, non ? Juste la date des élections provinciales, rien que ça. Maintenant j'aime mieux te dire tout de suite, que ou bien il ne la connaît pas lui-même, ou bien il ne te la donnera [253] pas. Allez, file, parce que j'ai un croquis à terminer et ça ne vient pas.

Au même moment, Jerry Lajoie est assis au bar en compagnie de deux hommes ; un industriel et un financier. Il a posé ses questions et maintenant il les écoute parler. Ils semblent, tous les deux, très au courant, prêts à collaborer et soucieux même d'intervenir de façon aussi efficace que possible. À condition que leur nom ne soit pas divulgué.

— Vous comprenez, par les temps qui courent et avec toute cette agitation séparatiste, nous ne tenons pas du tout à ce que cela se sache. Il n'en reste pas moins que nous sommes aussi soucieux que nos compatriotes anglophones d'éliminer cette folie qui s'est emparée hélas de notre jeunesse, mais qui ne peut être, bien entendu, qu'un phénomène passager.

« Il est évident qu'un Québec séparé serait littéralement à la merci des intérêts américains. Il est impossible, compte tenu de l'exiguïté de notre marché, que le petit groupe de francophones que nous sommes, puisse résister à la marée anglo-saxonne. Impensable... ! Donc, comme je vous le disais si bien, nous sommes prêts à collaborer. Il y a quatre ans, certaines de nos interventions ont été fort utiles, n'est-ce pas ? Et bien je crois que c'est déjà une indication claire de ce que nous nous proposons de faire. »

C'est curieux, pense Jerry, je suis responsable de leurs confidences, je les ai sollicitées, suscitées et obtenues, et pourtant ils me répugnent. Si Louise était là, lequel de nous trois trouverait-elle le plus mesquin, le plus semblable à une larve, comme elle le dit dans son langage imagé ?

[254]

— Ce qui est important, poursuit le financier, c'est qu'on nous laisse carte blanche. Nous allons, bien entendu, synchroniser nos efforts pour obtenir un meilleur résultat, mais nous tenons à ne pas nous engager de façon formelle.

Des transactions comme ça se font depuis toujours, pense Jerry, tandis que le bon peuple croit placidement ce qu'on lui raconte. Pourtant cela a été décrit et raconté à maintes reprises, ne serait-ce que récemment encore, dans les mémoires de Georges Bourdons, le vieux routier de la politique provinciale. Il y a aussi les mémoires de Pontois, ancien ministre fédéral qu'on doit pourtant lire à Ottawa, comme à Montréal. C'est à se demander comment toutes ces petites combines, risibles en fait, peuvent avoir encore la moindre importance et pourquoi on est obligé de leur consacrer autant d'énergie et de temps. Les hommes sont-ils des enfants qui s'ignorent ? La politique devient-elle chez nous l'art d'intimider et de faire peur ? Et moi qu'est-ce que je fais dans tout cela ? J'ai travaillé comme un fou pour terminer mes études, j'ai continué à travailler comme un fou pour me tailler une place au soleil. Personne ne m'a rien donné, personne n'a daigné m'aider. Je me suis fait tout seul pour arriver à remplir des missions que n'importe quel crétin serait capable d'assumer à ma place. En somme, je me suis trompé. Pour réussir dans la vie, il ne faut pas être compétent, travailleur et prêt à pas mal de sacrifices y compris celui de vivre avec Jenifer. Pour réussir, il suffit d'être arriviste, de savoir exécuter les ordres et de savoir aussi se trouver au bon moment, là où il le faut. C'est aussi simple que cela, le reste n'est que [255] tentative de transmettre aux jeunes le culte de la valeur du travail et de l'abnégation de soi. Comme ça ils sont occupés et prêts à attendre que les aînés prennent leur retraite, au lieu de les mettre dehors avant, en vertu du droit du plus fort. Notre civilisation se résume à cette sorte de jeu croisé qui consiste principalement à tourner en rond longtemps, en restant vissé sur place, pour que le cercle suivant puisse éliminer quelques malheureux et absorber de nouvelles recrues. Quand on parle du perpétuum mobile c'est de cela qu'on parle, sans trop vouloir le préciser.

Contrairement à son habitude, Gérald vide un scotch après l'autre. Je ne suis qu'un imbécile, pense-t-il, ou plutôt un piètre comédien qui se contente de jouer pour lui-même, sans aucun public pour l'applaudir. Il est évident que Louise ne m'aime pas. Si elle m'aimait, ce n'est pas comme cela qu'elle réagirait. Et moi, est-ce que je l'aime, ou est-ce qu'elle sert de prétexte pour me débarrasser de mon carcan, pour redevenir un homme libre et pour profiter enfin de la vie ? On ne tombe pas, à quarante ans, éperdument amoureux d'une fille que l'on connaît

à peine. On n'est plus, à cet âge, suffisamment jeune pour cela. Ce n'est donc pas pour l'amour de Louise que je veux tout quitter, mais par haine pour cette existence que je suis obligé de mener par ma propre faute. Je ne crois plus en rien, ni en mon travail, ni en mon mariage. Je veux tout simplement partir quelque part, n'importe où, et faire ce qui me plaît.

— Vous prendrez bien encore un verre, demande le financier.

Et comment donc qu'il le prendra. Il s'est assez [256] privé pendant toutes ces années, au nom des principes et surtout de la peur de se livrer sous l'effet de l'alcool, lui qui a toujours gardé un parfait contrôle de soi. Comme il a eu tort ! Il est bon, en effet, de ressentir cette légère ivresse parce qu'elle rend drôle, ce qui, autrement, paraîtrait sordide.

Les deux compères et lui-même, puisqu'il voit leur groupe dans le miroir du fond, ressemblent à des momies graves, persuadées de leur importance et de leur rôle. En fait, ils ne sont que des pantins dont quelqu'un d'autre tire les ficelles, pour les obliger à marcher droit. Et on ne peut saisir celui qui est derrière la scène, parce qu'il n'est pas un être humain, mais une sorte d'animal nommé « société ».

La société juste, la société injuste : des mots que tout cela. La société n'est ni juste, ni injuste. C'est un monstre qui bouge lentement, dominé par la seule et unique peur : celle de ne pas manger, de ne pas s'empiffrer et de crever d'inanition ou encore d'une crise de révolte sociale. Le monstre se plaît à dévorer des individus après les avoir attirés en faisant miroiter devant eux, le spectre d'une gloriole quelconque. Tout d'abord, il les choisit avec soin, puis il décide de ce qu'il va en faire. Tantôt il les fait crever à la guerre, pour que ceux de la dernière ne soient pas morts pour rien, tantôt il leur donne l'illusion du pouvoir, tantôt encore, il fait briller devant leurs yeux la possibilité d'endormir d'un seul coup toutes ses ramifications, toutes ses pinces et membres étrangement tordus, et les faire rêver. C'est ainsi que le monstre fabrique des héros, des dirigeants d'un instant, des artistes et des saints. Puis il les dévore, [257] plus ou moins lentement, plus ou moins cruellement, selon sa propre logique que personne ne parvient à

comprendre. Les seuls qui échappent, ce sont sans doute les marginaux : les vagabonds, les drogués, les originaux et les idéalistes. Alors, pour les punir, le monstre les stigmatise comme des êtres dangereux pour l'ordre, la paix et l'argent de tous les autres qui, bien entendu, s'empressent de faire marcher la machine de la justice pour les éliminer, ou pour les isoler.

Et le temps inexorable avance pour tous. Dans dix ans, dans quinze ans, lui, Jerry, sera presbyte, perdra ses cheveux et n'aura plus la force de profiter de la vie. Dans trente ans, plus tôt peut-être, on exposera son corps immobile dans un salon mortuaire et les autres viendront le regarder pour mieux se persuader qu'eux-mêmes sont encore en vie. Ils diront qu'ils ont rempli à son égard leur devoir, c'est ainsi qu'on reconnaîtra leur mérite et lui, Jerry, ne pourra même pas se lever pour les chasser.

— Ainsi, nous nous sommes compris, dit le financier et je compte sur vous pour que vous communiquiez au ministre, oh, à titre purement confidentiel, le résultat de notre conversation.

Elle vient me chercher à sept heures, se dit Jerry en sursautant et il est déjà tard, très tard.

Il les quitte, et d'un pas artificiel, puisque ses membres sont tendus par l'effort de marcher droit, il va jusqu'à la porte, jusqu'à l'ascenseur, jusqu'à sa chambre. Gérald se regarde dans le miroir, passe de l'eau froide sur son visage, boucle sa valise et descend prendre un café. Coup sur coup, il en avale deux [258] tasses, dévore un sandwich et se sent un peu mieux. Il peut désormais compter sur l'équilibre apparent de son corps et c'est tout ce dont il a besoin. Pour le reste, il vaut mieux qu'il ne se dégrise pas complètement, cela va faciliter sa rencontre avec Louise.

Comme convenu, il la retrouve devant la porte, sagement assise dans la Renault dans laquelle elle a voyagé avec son barbu. Il se retient pour ne pas lui demander à qui elle appartient. D'ailleurs, cela ne le regarde pas et il n'est pas intéressé à le savoir. Il colle sa bouche contre la sienne et ils restent ainsi tous les deux un long moment.

Nous pourrions peut-être être heureux ensemble, pense Gérald, mais pour moi il est trop tard. Je suis devenu Jerry par arrivisme et conviction, et Jerry ne se sent plus très fier de son image, quand il se regarde dans la glace. Alors, au lieu de continuer à être raisonnable, ou encore romantique et fou, Jerry va penser à lui-même et c'est ainsi que son image dans le miroir finira par s'améliorer de façon sensible. Quand on ne joue aucun rôle, quand on vit au jour le jour, on cesse d'être en cause et on finit par y trouver le bonheur. N'est-ce pas un objectif à réaliser...

Louise démarre.

— Je voulais te dire, commence-t-elle d'une pauvre voix mal assurée, que...

— Non Louise, ne dis rien. On se reverra. Une autre fois tu me le diras. Pour le moment tu es merveilleusement belle et je te veux inaccessible. Je te veux romantique et idéaliste. Je te veux prête à tout sacrifier par fierté, par besoin d'appartenance. Je te veux telle que tu es, parce que tu finiras par arriver à [259] tes fins, j'en suis sûr, à condition de ne pas changer, à condition de ne pas te décourager, à condition de tout sacrifier.

« Pour ma part, je vais te faire un petit cadeau, un tout petit cadeau. Je vais oublier dans ta voiture une serviette remplie de documents. Après mon départ, ouvre-la et utilise son contenu comme bon te semblera. Et maintenant arrête un instant, parce que j'ai envie de te tenir dans mes bras et de me répéter indéfiniment que c'est bien ma sacrée faute si tu n'es pas mienne pour toujours. »

Il fait beau et chaud. Les fenêtres des portières sont ouvertes. Dehors, c'est l'automne, le luxe des feuilles d'or qui tombent des arbres, la splendeur d'un ciel bleu qui n'existe nulle part ailleurs.

— Intacte, la nature est parvenue à se défendre contre la bêtise et le mauvais goût des hommes, dit Gérald, n'est-ce pas déjà un miracle ? Ne fais pas attention, Louise, je suis complètement saoul pour la première fois de ma vie, et cela me rend heureux. Je suis saoul et je veux

le rester. C'est peut-être à ce prix là que je vais être capable de retrouver la liberté, ma liberté. Te souviens-tu de notre soirée à Progresso ? Les hommes et les femmes qui dansaient avec nous sur la plage n'avaient rien et n'attendaient pas grand'chose de la vie ; juste de quoi la vivre jusqu'au bout. Ils étaient heureux. Ils étaient gais. Ils étaient prêts à danser au son de n'importe quelle musique, juste comme ça, pour sentir le flux et le reflux de leur sang dans leurs jambes. C'est cela la sagesse.

« Les Mayas ont construit un temple à la gloire d'un Dieu du maïs, mais un jour ils ont cessé sans [260] doute de croire en lui, alors ils ont tout quitté et ils sont allés vivre dans des huttes. C'est courageux, c'est admirable, de reconnaître ainsi qu'on s'est trompé et d'abandonner à la jungle l'œuvre de milliers d'hommes et des années de leurs efforts. Ils avaient d'autant plus de mérite, que ce n'était pas de leur faute, ils ont été bernés par leurs prêtres et par leurs rois. Ils ont été bernés, mais au lieu de se venger, au lieu de lutter et chercher à les remplacer, ils ont préféré, et c'est cela qui me semble admirable, ne pas salir leurs mains et partir. L'art de partir, l'art maya... »

Louise remet la voiture en marche. Elle aussi sent que cet homme qui parle à côté d'elle, sans qu'elle puisse comprendre pleinement le sens de ses paroles, pourrait lui devenir infiniment cher et soudain elle regrette quelque chose, quelque chose qu'elle ne parvient pas à préciser elle-même, et qui est indépendant de sa volonté.

[261]

LES MILITANTS. Roman

Chapitre VIII

[Retour à la table des matières](#)

À l'Hôtel de la Plage, c'est la Fiesta. Une Fiesta où les étrangers ne sont pas admis. La famille est au grand complet et l'hôtel est plein de monde. Forcement, il y a là tous les frères et sœurs de Miguela et de Celia, avec leurs femmes, maris et enfants. Celia, Miguela et José travaillent à la cuisine, Pedro joue au poker dans le hall, bien abrité du soleil, avec ses beaux-frères, et au-dessus de tout cela, il y a les cris joyeux des enfants, les rires des femmes et la musique, la voix douceâtre du chanteur qui, docilement, répète la même mélodie parce que personne ne songe à changer le disque. Et puis, Celia arrive pour annoncer que le repas est prêt.

José a dressé de longues tables sur la terrasse, on s'assoit autour, les bouteilles de rhum passent de main en main, Miguela sourit triomphalement et Antonia adopte des airs modestes. Car c'est bien le jour de sa grande fête à elle, c'est en son honneur que toute [262] la famille s'est réunie, parce qu'elle vient de passer son diplôme. Contrairement aux pressentiments de l'oncle Pedro, contrairement aux plaisanteries

aigres-douces de ses oncles, Antonia a réussi. Désormais, elle peut accrocher son parchemin sur une porte et ouvrir un cabinet de dentiste.

Elle n'a pas les moyens de payer l'installation, mais elle sera probablement engagée par le vieux dentiste qui lui fait la cour. Ensuite, on verra.

Sa mère s' imagine que ce succès, cette réussite inespérée, est dû à ses sacrifices à elle, mais Antonia sait que ce n'est pas vrai. Elle ne doit rien à personne. C'est elle qui a payé de son corps les chaleureuses recommandations du vieux dentiste. C'est elle qui a passé des nuits blanches à étudier, jusqu'aux petites heures, où elle s'endormait dans la chaleur moite, la tête sur sa table. C'est elle encore qui refusait toutes les sorties, toutes les occasions de s'amuser, parce qu'elle se savait moins douée que les autres, moins bien préparée et plus vulnérable.

Ses jolies amies, élégantes, habillées comme des princesses, roulaient en voiture, faisaient du ski nautique sur la plage de Progresso, voyageaient aux États-Unis... Elle, elle avait supporté pendant toutes ces années l'humiliation de ne pas pouvoir mener le même train de vie qu'elles, et les caresses furtives du vieux... Elle avait supporté les plaintes de sa mère, ses continuelles maladies, sa perpétuelle fatigue...

Justement, Miguela raconte avec moult détails qu'elle a un ulcère qui la fait souffrir. Grosse femme, prématurément vieillie, elle se vante de ses succès auprès des médecins qui l'ont soignée, de sa miraculeuse [263] résistance à la maladie, de son courage devant la douleur. Et Antonia se dit que, des deux femmes, tante Celia lui est beaucoup plus proche que celle qui l'a mise au monde.

— Savez-vous, dit Celia, cela me fait tout drôle ; Antonia est la première femme indépendante du clan. Vraiment indépendante.

— Toi aussi tu étais indépendante, proteste Pedro. Indépendante au point de me faire courir, moi, jeune homme séduisant et capable.

Tout le monde rit.

— Une femme indépendante, répète Celia, c'est celle qui peut gagner sa vie honnêtement. Une femme qu'on va admirer au lieu de la plaindre, ou de la mépriser. Antonia, cela me plaît que tu sois ma nièce, conclut-elle. Si j'avais eu une fille, j'aurais voulu qu'elle te ressemble.

— Et l'amour, crie Pedro. Que faites-vous de l'amour ? Quand aura-t-elle le temps, la pauvre Antonia, de se marier ? Une dentiste, est-ce que c'est capable seulement de faire des enfants, ou est-ce que cette faculté lui est enlevée par le Bon Dieu ? Pour moi, elles devraient toutes êtres stériles, sinon c'est une véritable injure qu'elles font aux autres. Seules les femmes, les vraies, celles qui aiment et se marient, devraient avoir le droit de faire des enfants. Les autres, les diplômées : vieilles filles !

Il se tape sur les cuisses, il rit, il porte sans cesse à sa bouche de grands verres remplis de glace et de rhum brun, du rhum de son pays et il semble heureux. Celia va chercher une autre bouteille et en revenant rencontre le facteur qui passe par les cours [264] arrières, afin de profiter de l'ombre. Il y a une lettre pour Antonia. Une lettre de Mehico.

— Tiens, dit-elle en la lui donnant. Est-ce de ton amoureux ?

— C'est Philippe qui m'écrit, répond Antonia à voix basse. Il travaille maintenant. Il est vendeur de voitures automobiles et il gagne bien sa vie.

— L'as-tu revu ?

— Oui, mais maman ne le sait pas.

Celia sourit. Philippe, le mauvais garçon du village et sa nièce, dont la réussite fait honneur à Progresso tout entier, finiront peut-être par se marier. Ainsi sera maintenue la continuité de l'amour, telle qu'elle l'avait toujours comprise, elle Celia, la femme qui n'avait ni instruction, ni famille. Elle aussi a toujours aimé les mauvais garçons

et sa nièce a peut-être hérité d'elle ce goût-là. Mais mes amoureux ne devenaient pas vendeurs de voitures automobiles, pense Celia. À l'époque, ce n'était pas possible.

— Écris donc à Philippe que je serai contente de le revoir, dit-elle. On pourrait même lui retenir une chambre, s'il voulait venir à Progreso comme ça, en passant.

— Chut, murmure Antonia, maman pourrait nous entendre.

— Et après, je vais en parler avec Miguela. Tu es dentiste, maintenant, tu n'as plus rien à craindre. Fais donc ton choix comme il te plaît et cesse de te conduire comme une petite fille. Ta mère est une bien brave femme qui a eu des malheurs, mais ce n'est pas une raison pour se cacher d'elle. Elle se plaindra un peu, selon son habitude, et puis elle acceptera, [265] voilà tout. À moins que... suis-je bête, ce n'est pas de ta mère que tu as peur, Antonia. Tu as honte ma fille. Honte de te montrer au bras de Philippe, sur la promenade et de rencontrer sa famille. Tu considères sans doute que son frère, conducteur de camion, ce pauvre Julio qui fait vivre courageusement ses dix enfants dans sa case, ne te feront pas honneur ? Fi donc, Antonia, ce n'est pas là un joli sentiment. As-tu honte aussi de moi, ma fille ?

« Non, ne dis rien, écoute-moi plutôt. Vois-tu, Antonia ma belle, quand j'étais jeune, quand je vivais encore à Vera Cruz, je menais une existence pas très recommandable. Pas recommandable du tout ! Je rencontrais des hommes sans chaperon et je les laissais me faire des cadeaux. Comprends-tu, ou dois-je te l'expliquer plus clairement Antonia ? »

— Tu étais artiste, dit Antonia, avec cette expression d'entêtement qu'elle a toujours, quand elle ne veut pas faire quelque chose, ou obéir à un ordre.

Celia hésite un instant, mais ne parvient pas à aller jusqu'au bout de sa confidence. C'est plus fort qu'elle. Elle ne peut pas.

— Je n'aurai jamais honte de toi, murmure avec ferveur Antonia. Jamais ! Tu es la seule autour de toute cette table à qui je doive quelque chose.

Celia éclate de rire et regagne sa place de son pas dansant. Tandis qu'elle boit, pour se sentir plus gaie, plus joyeuse et pour ne pas voir la sueur sur le visage de José qui, épuisé, tendu, est en train de desservir la table, elle se dit que la vie est injuste. Miguela, sa sœur, qui n'a connu que de brefs instants de bonheur avec son mari, pour vivre ensuite la solitude du [266] veuvage et les sacrifices d'une mère, n'a pas obtenu, en échange, la confiance de sa fille, tandis qu'elle, Celia, qui continue de vibrer, de retrouver par miracle les nuits folles de sa jeunesse dans les bras de José, a réussi aussi à se faire aimer d'Antonia. Ainsi, pour être aimée d'un être jeune, il n'est pas nécessaire de se sacrifier, de se conduire de façon respectable et d'être une femme comme il faut. Ce n'est pas une récompense, cet amour-là : c'est l'effet d'un hasard qui fait que, malgré la différence d'âge, deux êtres se comprennent, ou plutôt croient se comprendre mutuellement.

Par-delà les têtes, Celia regarde la mer et malgré son ivresse, malgré le brouhaha général, se met à prier. Avec ses mots à elle, elle remercie son Dieu, celui qu'elle a toujours connu dans son for intérieur, pour l'amour d'Antonia et pour la passion de José, tout cela dans une même phrase, comme ça, simplement, à sa manière de femme qui a beaucoup vécu et qui n'est pas très instruite.

À côté d'elle, Miguela raconte maintenant qu'elle a eu une indigestion épouvantable et que son médecin croyait à la typhoïde, mais qu'épuisée et fiévreuse, elle s'est rendue quand même au bureau.

— Ah, conclut-elle, si tout le monde agissait comme moi, nous aurions un grand pays riche, mais ce n'est pas comme cela que les choses se passent. Et je sais de quoi je parle. Je travaille à la Sécurité sociale, après tout... Ils ne veulent pas travailler et les syndicats les aident et encouragent leur paresse. C'est grave, cette indolence, ce mépris de l'effort, cette façon de se moquer de tout, de ne songer qu'à faire [267] la fête, à la bière, au rhum ou à la tequila. Ils s'imaginent que nous

sommes là, nous qui travaillons au-delà de nos forces, pour les faire vivre. Et notre gouvernement ne fait qu'encourager cette tendance. On augmente les impôts pour mieux distribuer l'argent aux gens qui ne pensent qu'à s'amuser, à dormir et à faire des enfants qu'ils ne pourront jamais élever de façon décente.

Aussitôt Pedro s'empresse de lui donner raison, avec d'autant plus de conviction que les hommes qui doivent repeindre les chambres lui ont demandé une augmentation et ont parlé du salaire minimum. Le salaire minimum, voyez-vous ça, dit-il, et le profit minimum c'est quoi, au juste...

Et voilà qu'autour de la table on dénonce à qui mieux mieux, la fainéantise et la veulerie des autres, de tous les autres qui jouissent de la fameuse protection syndicale.

— Ce n'était pas la peine de faire la révolution, affirme d'un ton docte l'aîné des frères qui aime à se présenter en défenseur des traditions nationales. Regardez les Américains. Aux États-Unis on travaille et ils ont des résultats, tandis que chez nous, c'est éternellement la même chanson. Qu'est-ce que cela donne ? Pour ne prendre qu'un exemple que nous connaissons tous : le tourisme. On veut développer le tourisme, on fait ce que l'on peut pour attirer des gens chez nous, on se donne du mal. Mais est-ce normal qu'on ne parvienne pas à s'organiser pour que le Musée de Merida reste ouvert le soir ? Peut-on espérer que par cette chaleur les touristes étrangers pourront y aller le jour ? Moi, je dis non ! Tout cela c'est l'affaire [268] des syndicats. Les gardiens du Musée travaillent de sept heures du matin à sept heures du soir et refusent de rester jusqu'à dix heures. Or, c'est justement entre six et dix heures du soir que les touristes pourraient visiter agréablement, sans être incommodés par la chaleur.

— Et les ruines mayas, renchérit Pedro, c'est pire encore. Pour voir quelque chose, les touristes doivent marcher pendant des heures sous un soleil de plomb, alors forcément il n'y a que les jeunes, ou encore les spécialistes, qui s'y risquent. Les autres préfèrent prendre l'avion et passer quelques jours sur l'île de Cozumel en laissant les ruines mayas aux moins fortunés. Vous vous rendez compte de ce que cela signifie pour mon hôtel ? Nous sommes bien situés, nous pourrions nous développer, devenir un établissement important, mais non... Tout cela par-

ce que les gardiens des ruines commencent à sept heures du matin et ne veulent pas laisser les portes ouvertes au-delà de sept heures du soir. C'est une honte!

— Je me demande pourquoi je me donne tant de mal, dit Miguela, alors que je suis parfaitement consciente du laisser-aller général.

— Je vais te le dire, répond en riant Celia, dans vos bureaux, il y a l'air climatisé et c'est moins pénible d'être là-bas que dans ton petit appartement où on étouffe. Et puis pour les ruines, pour les touristes, pour le musée, c'est tout aussi simple! Les hommes travaillent déjà douze heures par jour, c'est bien assez, et c'est même trop. C'est à se demander quand ces gens-là trouvent le temps d'aimer. Ce n'est pas la faute des syndicats si on ne se décide pas à changer [269] l'horaire. Il suffirait d'ouvrir plus tard et de fermer plus tard... Ça me fait rire, moi, quand vous dites du mal des syndicats. Moi, passe encore, j'ai, avec Pedro, un commerce, mais vous qui êtes tous salariés, et qui leur devez après tout bien des augmentations, vous devriez plutôt les défendre, les syndicats ! Parce que tout compte fait, c'est une bonne chose qu'ils existent, une bonne chose pour vous et les autres.

Aux États-Unis on travaille dites-vous ? Mais nous tous, tels que nous sommes autour de cette table, nous sommes fiers d'être différents, d'avoir réussi à garder notre identité propre malgré l'envahissement constant de nos chers amis, les Américains. Alors pourquoi les citer en exemple puisque personne de nous ne veut leur ressembler...

— Si on écoutait Celia, on installerait l'air climatisé dans la jungle, plaisante un de ses frères.

À nouveau on rit et on boit, tout en échangeant des propos sans importance sur un mode grave.

Un jour, pense Celia, on sera assez riches pour installer l'air climatisé à l'hôtel et José aura moins chaud. Et puis, il faut que j'essaie de persuader Pedro de lui engager un aide, cela n'a pas de sens de le laisser travailler ainsi, comme une bête de somme. Pourvu qu'il ne tombe pas malade. Mais non, cela ne se peut pas. Il est solide comme un roc,

son corps est dur et musclé, ses bras, ses cuisses, son ventre... Des frissons parcourent un instant son corps à elle.

À l'autre bout de la table, Antonia commence maintenant à découper le gâteau de fête, apporté par Miguela. C'est un immense gâteau blanc, avec des [270] inscriptions roses et des petits personnages de la même couleur, amusants et bien réussis.

Mon gâteau de noces était moins beau et aussi moins cher, pense Miguela avec une pointe d'amertume. Quand on est pauvre, comme nous l'étions, on doit se contenter de peu. Et puis, j'avais peur de la nuit de noces, j'avais peur de mon mari, j'avais peur de notre avenir, j'avais peur de tout. Antonia n'aura pas peur. C'est curieux, Celia a eu une existence différente de la mienne, elle a vécu seule à Vera Cruz, elle a été actrice, mais jamais je ne l'ai vue avoir peur. Pour Antonia, cela se comprend, elle a son diplôme, mais Celia ? Qu'est-ce qui fait que Celia n'a pas d'ulcères à l'estomac, ne se plaint pas de sa santé et semble heureuse de son sort ? Qu'est-ce qui fait qu'elle travaille plus que moi et que son visage exprime autant de joie ? Qu'est-ce qui fait que les hommes semblent se plaire en sa compagnie, tandis que moi je peux rester des heures dans mon coin sans qu'aucun me remarque ? Bientôt Antonia va partir et le vais rester seule. Il n'y aura personne quand je rentrerai le soir et il n'y aura personne quand je me lèverai le matin...

Antonia place les morceaux du gâteau sur les assiettes et José va les porter à chacun. J'irai voir le vieux demain, pense-t-elle et le serai très gentille avec lui. Il faut que je parvienne à gagner beaucoup d'argent... Beaucoup, beaucoup d'argent...

Je ne veux pas militer pour l'égalité des femmes. Je ne veux pas soigner qui que ce soit. Je veux être riche ! Je veux m'amuser ! Je veux vivre...

Pedro lève son verre, les rires fusent et on entend jusque sur la plage les échos de leurs voix. C'est [271] ainsi que tout le monde sait que Pedro et Celia reçoivent leur famille et que la Fiesta continue...

Le local est plein de monde. La grande pièce ressemble à une fourmilière. Le téléphone sonne sans arrêt, les gens entrent et sortent. Sur les tables crépitent les machines à écrire. Le gros appareil à photocopie, loué à ses frais par un militant, chauffe, et le jeune homme

qui tourne les feuilles jure à voix haute. Dans un coin, un groupe étudie la loi électorale, dans un autre, on examine les listes des habitants du quartier et on pointe ceux qu'il faut encore voir.

— Et moi je vous dis, péroré près de l'entrée un vieux monsieur, que les élections ne se font pas avec des prières.

— On ne prie pas, proteste Louise, on essaie de convaincre les gens, c'est autre chose.

— Vous êtes bien jeune, ma fille, objecte-t-il avec une pointe de mépris dans la voix, bien jeune et inexpérimentée. Moi, je suis un vieux routier. J'en ai fait des élections. J'étais agent électoral pour les rouges et ensuite pour les bleus. J'en ai vu des choses. La politique, ça me connaît... Vous êtes tous plus instruits que moi, mais vous n'avez pas mon expérience. Et là-dedans, c'est l'expérience qui compte. Rien que l'expérience. Ça ne sert pas d'être savant et de dire des belles phrases. Les orateurs, les candidats députés, je ne dis pas. Eux doivent savoir causer, mais pas les autres, pas les organisateurs des élections.

— Nous sommes des militants, dit Louise, c'est différent.

[272]

— Oh, le mot est neuf, mais faut pas se monter la tête avec ça.

— Avez-vous au moins lu les journaux d'aujourd'hui, demande quelqu'un ?

Les journaux, les journaux, ce n'est que du papier. Aujourd'hui ils sont là, bien étalés et même des vieux comme moi peuvent lire les gros titres, mais demain, ça sera fini. On va juste les utiliser pour emballer les ordures. C'est aussi simple que cela. Dans une semaine, personne ne se souviendra de ce qu'il y avait là-dedans.

— Alors, selon vous, les élections c'est quoi ? demande une jeune fille qui est en train de compter des insignes.

— C'est de la cabale, et encore de la cabale. On s'entend à l'avance entre les rouges et les bleus : tu me donnes ce comté et moi je te donne celui-là où on votera bien pour toi. C'est comme ça et pas autre-

ment. Et puis, à la dernière minute, quand on peut, on distribue des cadeaux et quand on ne peut pas, on les promet. À qui une place pour son fils, à qui une pension, à qui un frigidaire, à qui dix dollars. Faut savoir attirer les gens. Les candidats, de leur côté se promènent et annoncent des bonnes nouvelles : un hôpital, un pont, une route, ça dépend de la région ou du quartier. C'est comme ça que ça marche et cela ne marchera par autrement, croyez-moi. Les idées, c'est bien beau, mais c'est compliqué et on a du mal à comprendre. Les rouges et les bleus, c'est simple, il y a de la piastre au bout.

— Alors, comment expliquez-vous, objecte Marc, que les militants soient de plus en plus nombreux ?

[273]

— Vous avez du courage, je ne dis pas, s'entête le vieux, les gens savent que vous nous défendez, nous tous qu'on a toujours humiliés, mais si vous voulez gagner, vraiment gagner, faut quand même apprendre que la cabale ce n'est pas le déshonneur.

— Jamais, dit Marc. Jamais! On gagnera honnêtement ou pas du tout. On ne veut pas devenir comme les autres, on ne veut pas de politicailleurs. On veut rester honnêtes, c'est notre façon de voir les choses et de respecter la société qui est la nôtre.

— Je suis là pour vous aider, dit le vieux bonhomme et je souhaite que vous ayez raison, mais ça sera bien la première fois dans toute notre histoire.

— Allons, allons, dit Guy, dégagez un peu l'entrée. On ne peut plus passer.

— Tu viens, Louise, on a encore deux réunions à faire ce soir et nous avons juste le temps d'arriver à l'heure à la première, sinon on sera en retard aux deux.

Pourvu qu'il ne me parle pas de Gérald, pense Louise en sortant derrière lui.

Depuis qu'elle lui avait remis le dossier laissé par Gérald, depuis que tout cela avait été publié, il y avait une certaine gêne entre eux. Guy s'est débrouillé pour que le texte soit présenté sans aucune référé-

rence à la façon dont il avait été obtenu et il a dit tout simplement à Louise :

— J'espère que le gars savait ce qu'il faisait et pourquoi.

Ce fut tout. Pris comme dans un tourbillon, ils ont à peine eu le temps d'ailleurs d'échanger des propos strictement liés à leur travail et c'est la première fois qu'ils sont à nouveau seuls.

[274]

Guy conduit et Louise relit ses notes. Ils roulent ainsi en silence, jusqu'à ce que la voiture s'immobilise devant la maison des Belleau.

Madame Belleau a réuni chez elle un groupe considérable, plus de vingt personnes. Ils sont tous assis dans la grande pièce au sous-sol. On fait les présentations, puis Louise commence à parler. Elle explique l'importance de l'élection, et du vote de chacun.

— Vous devez voter et vous devez voter de façon à défendre les intérêts de notre collectivité, dit-elle. Une collectivité c'est comme une famille ; c'est important, c'est fondamental, car c'est de cela que chacun a besoin pour se tenir debout. On ne peut pas faire abstraction de sa collectivité, on ne peut la sacrifier à aucun autre idéal. C'est faux ! D'autres ont essayé avant vous et sans succès. Nous avons la chance d'appartenir à une société démocratique et c'est démocratiquement que nous pouvons manifester nos opinions. Ailleurs, les hommes ont été obligés de payer le prix du sang pour ce que nous, nous pouvons avoir grâce à nos votes.

Des mots que tout cela, pense Louise ; des mots. Pour qu'ils comprennent, il faut autre chose, il faut les faire vibrer ! Alors, soudain, sans transition, elle se met à parler d'elle, à raconter à tous ces étrangers, sa propre vie, comme ça, tout simplement et avec des détails qu'elle a longtemps voulu oublier.

Elle parle de la Gaspésie, de son père qui avait perdu tout son courage parce qu'il se sentait isolé et parce qu'il ne pouvait compter sur

personne. De son humiliation à elle, quand il rentrait ivre mort et qu'il battait sa mère, du curé enfin qui lui répétait [275] qu'on doit respecter ses parents, même s'ils sont pauvres.

Louise raconte le petit logement froid où il leur a fallu déménager après la vente de la terre, les succès de son frère qui avait quitté l'école pour porter les paquets des clients des épiceries à chaînes, l'amabilité aussi du propriétaire du magasin du coin qui acceptait de lui donner un caramel mou à condition qu'elle se laisse embrasser sur la bouche.

— Nous avons réussi quand même à rester ensemble, dit-elle, à ne pas « casser » la famille et j'ai eu seize ans... J'ai essayé d'aider, de me faire engager comme vendeuse, mais on me répondait dans tous les grands magasins de la rue Sainte-Catherine, qu'il faut savoir l'anglais pour obtenir une place, ne serait-ce qu'à mi-temps, ne serait-ce que pour un samedi sur deux...

« Il y a eu aussi le restaurant où j'ai été serveuse et où mes collègues en uniforme vert, avec un petit tablier en avant, riaient quand je ne parvenais pas à prononcer correctement et quand les clients protestaient parce que je ne leur apportais pas ce qu'ils avaient demandé. »

Elle raconte combien elle a dû travailler pour posséder sa propre langue et pour poursuivre des études dans son propre pays et dans son propre milieu.

— Je dois tout aux gens de ma collectivité. Ce sont eux qui m'ont aidée, qui m'ont poussée, qui m'ont obtenu une bourse... C'est à leur égard que j'ai contracté une dette d'honneur.

« Désormais, je ne veux pas que d'autres passent par où je suis passée. Je ne veux pas qu'ils soient [276] obligés d'avoir honte d'être ce qu'ils sont. Vous me direz, sans doute, qu'il y aura toujours et partout des pères qui boivent trop et d'autres qui parviennent à se débrouiller. C'est vrai ! Ce que je veux, ce que je demande, c'est que les uns comme les autres prennent conscience qu'ils appartiennent à la même collectivité et qu'ils ont un idéal et des intérêts communs. Je veux qu'on

puisse avoir des chances égales et qu'on apprenne à nous respecter chez nous, dans notre propre pays...

« Si j'étais née Smith ou White, j'aurais appris l'anglais et personne ne m'enseignerait que je fais partie d'un peuple colonisé, de porteurs d'eau, qui n'a pour toute richesse que le joual... Pourquoi ? Les White et les Smith sont unilingues et les Britanniques les comprennent difficilement. Personne ne s'avise de leur reprocher cela, pas plus que le goût du plum-pudding qui n'est pas du tout le même qu'à Londres ou à Manchester, tout en étant, en apparence, semblable... Moi, ma collectivité c'est celle des gêneurs, des gens qu'on critique à l'intérieur comme à l'extérieur du groupe, et qu'on humilie. Je veux être enfin, quelque part au monde, chez moi. J'en ai assez de discuter, de militer, de travailler nuit après nuit, tout en luttant indéfiniment contre les mêmes rengaines et les mêmes vexations... »

Louise est émue et gênée. Elle aurait encore beaucoup de choses à dire, mais elle n'y parvient pas. La pudeur, la crainte du ridicule, la paralysent.

— Ce que nous demandons, ajoute-t-elle finalement, ce n'est pas un privilège, c'est notre dû. Nous voulons juste avoir des droits normaux, pour une collectivité [277] normale, dans un pays normal. Nous voulons avoir nos dirigeants à nous, totalement et absolument responsables de notre présent et de notre avenir. N'importe quel pays, sous-développé ou pas, peut s'offrir ce luxe. Est-ce que cela ne vous fait pas réfléchir ? Notre société, telle qu'elle est, n'est ni meilleure, ni pire qu'une autre et pourtant nous sommes élevés dans un climat de masochisme honteux, et soumis à une humiliation à laquelle on ne peut échapper, même quand on est riche!

À présent Louise se tait et c'est le silence. Personne ne bouge, seule Madame Belleau se lève brusquement et va chercher le café. Comme soulagés, comme si aptes une tension trop forte, tous voulaient retrouver le rythme ordinaire et courant de leur existence, les gens se mettent à parler.

— Vous avez raison, dit à Louise une femme. Mon mari risque de perdre sa place s'il manifeste trop de sympathie à l'égard de votre mouvement, mais nous allons voter tous les deux pour vous. Advienne que pourra. Ça fait des années qu'on a peur et il est peut-être temps que cela change. Et, ne serait-ce qu'essayer, c'est déjà obtenir un résultat. C'est évident qu'on vous respecte, vous les militants. On n'a pas l'habitude chez nous de l'acte gratuit. Ce n'est pas à la mode en Amérique du Nord...

D'autres s'approchent, on boit le café, on échange des mots d'encouragement, on émet des doutes. Louise discute, réfute des objections, cite des exemples... En cet instant, ils se sentent soudain très proches les uns des autres, bien qu'ils viennent à peine de faire connaissance. Car il y a là des gens de divers milieux [278] qui, normalement, ne se fréquentent pas et n'ont pas grand'chose à se dire. Il y a des ouvriers spécialisés, des employés de bureau, des femmes et des hommes qui semblent surpris eux-mêmes de s'entendre aussi bien, de se comprendre et de ne pas s'ennuyer ensemble.

— Comme ça vous habitez dans la rue voisine ? demande le jeune médecin à l'homme assis à côté de lui. Pourquoi ne passeriez-vous pas un soir chez nous ? On pourrait prendre une bière ensemble. Ma femme sera bien contente...

— Je voudrais pas vous déranger et puis, vous savez, moi je ne cause pas beaucoup.

— On trouvera moyen quand même de veiller tard, allez. Je crois qu'on aura pas mal de choses à se dire. Il suffit de commencer.

— C'est un succès, murmure Guy à l'oreille de Louise. Tu as été formidable !

— Merci Guy, tu es gentil.

— Pas du tout. Maintenant va chercher ta serviette et filons, sinon on sera encore en retard.

Et tandis qu'on continue à discuter dans la grande pièce du sous-sol, ils repartent tous les deux pour se rendre à une autre réunion, qui a lieu dans un quartier éloigné et dans une rue qu'ils ont bien du mal à trouver.

— Je vais me taire, dit Louise, je suis vidée.

— C'est bon. Moi, je suis en pleine forme. On se complète en somme à la perfection.

Il plaisante, mais c'est peut-être vrai, pense Louise ; elle ne peut cependant s'offrir le luxe de réfléchir, parce qu'ils entrent déjà dans la pièce très éclairée où [279] les attend un groupe d'inconnus, figés sur des petits fauteuils recouverts de soie.

— Ce sont surtout des femmes de professionnels, leur dit l'hôtesse. J'ai eu bien du mal à les réunir. Elles ont accepté, en fin de compte, par curiosité et surtout pour pouvoir rapporter à leurs maris des renseignements inédits sur ces militants dont le dynamisme commence à les inquiéter. Car s'ils connaissent la politique pour avoir à l'occasion frayed tantôt avec un parti et tantôt avec l'autre, l'enthousiasme des jeunes leur fait peur.

Louise sent que l'atmosphère est froide, presque hostile et elle perd aussitôt tous ses moyens. C'est un peu comme, quand toute jeune fille encore, elle cherchait du travail et qu'elle devait affronter le chef du personnel, sachant à l'avance qu'il lui parlerait, une fois de plus, en anglais, ou encore qu'il allait la tutoyer dans un français rocailleux, mi-ironique, mi-protecteur. Guy, par contre, semble parfaitement à l'aise.

— Nous avons très peu de temps à notre disposition, dit-il, je vais donc commencer tout de suite...

Pour les besoins de la cause, Guy a fait raccourcir ses cheveux et sa barbe et il est évident qu'il plaît. On lui adresse des sourires et des petits hochements de tête.

— Le système actuel, dit Guy, nous a valu le douteux plaisir d'être considérés comme des parias et cela à un point tel que nous avons fini par croire que c'était vrai. Parallèlement, le développement du pays est assumé par des capitaux étrangers parce que nos prétendues élites vendent littéralement, morceau [280] par morceau, notre capital national et que nos dirigeants ne sont pas en mesure de les empêcher de continuer. Bilan global : nous, les militants, nous, issus de toutes les classes et de tous les milieux de notre collectivité et fiers d'être ce que nous sommes, nous voulons assumer pleinement notre destinée commune. Nous vous proposons de travailler avec nous et de nous aider à avoir un pays où nous pourrions nous retrouver tous ensemble, en adultes, et cesser de discuter de problèmes agaçants, parce que sans objet puisqu'on les a réglés ailleurs depuis des siècles. C'est cela l'évolution normale d'une collectivité civilisée et, disons le mot, bien qu'il puisse paraître trop galvaudé pour avoir encore tout son sens, fière... Car une société, ce n'est en somme, qu'un groupe d'individus et on sait que chaque individu a besoin d'une certaine dose de fierté pour croire en son propre avenir et en celui des siens. Certes, l'existence nous impose toujours et partout la nécessité de faire des compromis et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps, mais de là à démissionner, il y a une marge. Par le passé, notre collectivité a eu l'impression que, faire des compromis sur tout et partout, demeure pour elle une nécessité vitale ; désormais, il est temps de comprendre et de prouver que c'est là une philosophie malsaine. On ne respecte que ceux qui se tiennent debout et imposent le respect.

« J'ai beaucoup voyagé, je ne suis pas plus bête qu'un autre, j'aime ma profession et je désire avoir un jour une femme et au moins deux enfants. Je veux que ma famille et mes enfants puissent vivre chez eux et que personne ne puisse leur dire « speak white », [281] comme on me l'a souvent répété quand j'étais écolier. Je veux que mes enfants ne soient pas obligés de passer des années à discuter du bilinguisme, des droits à une école française ou anglaise et des privilèges des autres.

Ces vieux thèmes usés nous grugent. Au lieu de progresser, au lieu de régler des problèmes vitaux, nous passons notre temps à remettre éternellement en cause nos droits les plus élémentaires. Pour ma part, j'estime que cela suffit... Que le temps n'est plus de ressasser les mêmes problèmes... Qu'il faut les régler une fois pour toutes...

« Et je compte sur vous tous pour m'y aider, non pas par altruisme, ou par sympathie, mais par intérêt. Car vous, comme moi, comme tous les militants, vous avez intérêt à défendre la cause commune, sous peine de cesser d'exister, de perdre votre identité et de ne plus avoir d'héritage culturel à transmettre à vos enfants...

« C'est tout ce que j'avais à vous dire ce soir et je passe à la période des questions... »

Une voix douceuse s'élève aussitôt du côté du sofa.

— Mon mari est médecin, et mon père était juge. Pour ma part, je n'ai jamais eu l'impression d'être opprimée ou d'appartenir à une collectivité de parias. Nous n'étions pas et nous ne sommes pas riches, je veux dire très riches, mais nous n'avons jamais été humiliés. Mon fils étudie à McGill et ma fille travaille dans une compagnie qui, en fait, est américaine. Ils sont bilingues tous les deux, bien entendu, mais ils restent très attachés à leur culture et à leur langue maternelle. À l'heure des grands ensembles, je ne vois [282] pas l'intérêt qu'il y aurait pour nous à créer un pays indépendant. Je ne vois vraiment pas. Le nationalisme pour moi est un non-sens. Je suis, je me sens, je raisonne et je réagis en individu, citoyen du monde. J'appartiens à la grande collectivité des catholiques...

— Je regrette de vous contredire, dit une voix du fond de la pièce, l'Église catholique a abandonné le latin dans sa liturgie pour répondre à un besoin. Les catholiques du monde entier semblent préférer prier dans leurs langues nationales en démontrant ainsi le plus grave, le plus profond échec de l'universalisme... Cela ne vous a-t-il donc pas fait réfléchir ?

Toutes les têtes se tournent. Assise dans son fauteuil roulant, la vieille dame aux cheveux blancs continue de parler, sans être nullement gênée par l'attention générale, le regard interrogateur de Guy et la muette supplication qu'exprime, sans qu'elle le sache, le visage de Louise.

— Contrairement à vous, madame, j'estime que je suis riche et que je l'ai toujours été. D'ailleurs cela n'a rien à faire avec ce que l'on discute ici. Je suis désolée d'avoir à parler de moi, mais c'est nécessaire. Mon mari était ingénieur. Il a terminé l'École Polytechnique à Montréal, mais il n'a pas pu trouver de place chez lui, dans son propre pays, où pourtant on se plaignait amèrement à l'époque de manquer de gens compétents. À l'étranger, on lui a offert une situation importante et j'ai été obligée de m'expatrier ; d'élever mes enfants ailleurs. Ce fut difficile et pénible, je l'avoue. Ce fut aussi assez risible... Parce qu'une, ou plusieurs compagnies étrangères ont décidé d'envoyer en poste chez nous des hommes de chez eux, [283] parce que nous n'avons jamais eu de règlements limitant ce genre de « transferts humains », une femme, une étrangère a été obligée sans doute de faire la même chose dans mon pays, que moi dans le sien. Seulement voilà, ici on lui avait assuré la disponibilité d'une école anglaise, tandis que moi je devais me passer d'une école française... Ironique, n'est-ce pas ? Et ce n'est pas tout.

« Quand je suis devenue veuve, je suis revenue au pays. Or, par un curieux hasard, mon fils aîné a terminé ses études à l'École Polytechnique de Montréal et il a dû suivre le même périple que son père... »

Elle élève légèrement le ton, et scande les mots.

— C'est pourquoi, moi, femme âgée qui n'ai jamais connu, vécu ni cherché l'aventure révolutionnaire, je vous dis à tous et à toutes : assez! Vous m'entendez, assez!

Du bout de sa canne, elle frappe le plancher.

— Plus encore, je suis prête à perdre beaucoup d'argent pour cela. Au lieu de m'expatrier une fois de plus, je veux tenter de changer les choses chez moi. Dans mon pays.

« Ce jeune homme a parfaitement raison. La solidarité, l'appui des deux collectivités, l'une à l'égard de l'autre ; laissez-moi rire... Avez-vous toutes, telles que vous êtes assises ici, un vrai ami, ou une vraie amie parmi les anglophones ?

« Avez-vous jamais été invitées chez les anglophones autrement que quand on avait besoin de votre concours, à l'époque de la dernière guerre mondiale ? Avez-vous jamais reçu chez vous des anglophones pour une bonne veillée amicale ? Allons donc, mesdames, [284] cessez de répéter les fadaïses que vous racontent vos maris parce qu'ils ont peur de perdre leurs situations et réfléchissez...

« Voyez-vous, je suis vieille, j'ai vu beaucoup de choses, j'ai pas mal d'expérience et je suis persuadée que la fierté c'est une affaire collective. C'est viscéral en quelque sorte. On n'a pas besoin de comprendre pour la ressentir, ni d'étudier pour la défendre au jour le jour. Il suffit de la vivre. Car cette fierté-là procède d'une science profonde de l'être humain et d'une sagesse éternelle des peuples. »

— Qui est-ce ? demande Louise à l'hôtesse.

— Une des femmes les plus riches de Montréal. Elle habite dans le quartier. Elle sort peu. Je ne comprends pas comment il se fait qu'elle a accepté de venir aujourd'hui chez moi. Sa petite fille milite dans le secteur et elle l'avait invitée.

Dans la pièce à côté, on a dressé la table et on sert le souper. Guy est très entouré. Il discute avec acharnement, avec passion et pourtant il paraît calme et détendu. Il n'est ni nerveux, ni impatient. Il sourit de façon amicale à chacune, se dandine un peu sur ses longues jambes et choisit avec soin les groupes auxquels il va se joindre, sans en oublier aucun. Cependant, plus tard, bien plus tard, il dit à Louise, en arrêtant la voiture devant sa porte :

— C'est dur, tu sais...

— Qu'est-ce qui est dur ?

— De se battre avec des mots. Que veux-tu, la fierté, le sentiment d'appartenance, cela ne s'explique pas... Et puis ce qui est le plus cocasse, c'est que je n'ai jamais rencontré de Québécois qui ne soit pas séparatiste [284] vers deux heures du matin, après une bonne discussion et quelques verres. Ils le sont tous. Mais le lendemain, dès qu'il fait jour, ils ont cette réaction issue des profondeurs de notre longue tradition rurale ; combien cela va coûter ? Vais-je perdre, ou gagner quelque chose en dollars et en cents ? Vers midi, en somme, ils sont mûrs pour répondre à n'importe quelle question à la normande ; peut-être ben que oui, peut-être ben que non...

La rue est silencieuse à présent. Il est tard. Dans la plupart des fenêtres, les lumières sont éteintes. L'air est frais et le vent apporte l'indéfinissable odeur de l'automne. Ils se taisent un instant, puis Guy dit soudain :

— Qu'est-ce qu'il y a entre toi et Gérald Lajoie ? Je n'ai pas le droit de te le demander, mais j'aimerais savoir si tu veux bien.

— Il n'y a rien, dit Louise. Il aurait pu y avoir une belle histoire d'amour, mais il est trop tard. Trop tard pour lui, et aussi pour moi.

— Comme ça je peux considérer que j'ai ma chance, dit encore Guy.

— Ta chance ? s'étonne Louise.

— Oui, figure-toi que je viens de m'apercevoir que je t'aime assez pour te demander de devenir ma femme...

Louise ne répond pas, mais elle appuie sa tête sur son épaule, car c'est ainsi qu'elle se sent en sécurité. Elle a toujours cru, depuis des années, que ce n'était que l'effet d'une très grande, très solide camaraderie, d'une précieuse amitié née entre eux deux il y a bien longtemps déjà, quand ils étaient encore [286] étudiants. Maintenant, elle ne sait plus et elle ne veut pas réfléchir. Ce qui lui paraît soudain certain, c'est

que la vie sans Guy est impossible et qu'il est bon de penser que rien, ni personne ne pourra les séparer. Guy tourne la tête, se penche et ses lèvres rencontrent celles de Louise. C'est plus qu'un baiser, c'est une promesse...

* * *

Gérald se verse à boire puis cache la bouteille dans le dernier tiroir de son bureau et le ferme à clef.

Ce qu'il y a de terrible, ce qui le désespère, c'est qu'il ne se passe rien. Il continue à mener son existence habituelle et seul son rythme est singulièrement ralenti. Il avait espéré que la publication des extraits du dossier confidentiel dans les journaux, lui vaudrait une conversation avec le ministre, ou tout au moins avec Frank. Il avait espéré qu'il pourrait alors leur dire à tous les deux, qu'il est inconcevable d'utiliser un haut fonctionnaire pour des besognes pareilles, sous le fallacieux prétexte qu'il est né à Saint-Boniface, de l'autre côté de la traque... Jerry, l'homme calme, distant et parfaitement maître de lui, avait attendu, en somme, l'ultime occasion de vomir d'un trait ce qu'il avait dissimulé pendant les longues années de sa carrière, mais il n'a pas eu ce plaisir.

Tout simplement, les documents n'arrivent plus sur son bureau, le téléphone sonne à intervalles très espacés et Linda, sa secrétaire, fait ses ongles tous les après-midi. En ce qui concerne Henry et les autres membres de son équipe, ils se plaignent toujours d'avoir [287] trop de travail, mais avec beaucoup moins d'insistance et de conviction...

Jenifer et les enfants ne le voient pas plus souvent pour autant, car il passe de longues heures dans son bureau à lire enfin, pour son plaisir, les romans qu'il n'a pu découvrir faute de temps. Il a appris aussi à boire, lui qui, autrefois, s'interdisait le moindre écart de cet ordre.

Dès le matin il vide deux verres de scotch et puis il continue ainsi au fil des heures, ce qui lui permet de se maintenir dans un état second en ayant l'impression d'atteindre un degré de lucidité ignoré auparavant.

Il entretient aussi, pour la première fois de son existence, une correspondance personnelle. Il avait commencé par écrire à sa famille de Saint-Boniface, mais ç'avait été sinistre. Après une longue période, il avait reçu une lettre de son cousin, écrite dans une langue à peine

compréhensible, où son augmentation de salaire était étroitement mêlée aux efforts admirables qu'il s'impose pour ne pas engrosser sa jeune femme. Gérald n'avait pas répondu et, en désespoir de cause, avait renoué le contact avec Charles Delanaudière. Le professeur ne cesse, depuis, de l'inviter dans sa maison de Dordogne et insiste pour qu'il accepte. C'est très gentil, mais Gérald n'a pas envie de bouger. Il attend toujours sans trop savoir quoi, ou qui.

Louise pour sa part, lui avait envoyé, une petite carte blanche où elle avait écrit : Merci, Gérald...

Rêve-t-il encore de la revoir et de retrouver cette passion des sens qu'il avait connue au Mexique ?

Il essaie de ne plus y penser. Il est bien dans sa [288] peau. Une sorte d'indifférence s'est emparée de lui et l'a comme immunisé.

Tous les samedis il joue au tennis et le dimanche il emmène les enfants à la campagne. Ils roulent longtemps, s'arrêtent un peu au bord de la rivière Rideau et finissent par aller manger dans un restaurant. Jenifer proteste contre ces escapades, mais il lui oppose son éternel sourire et sort promener le chien. Les enfants... Non, il n'a pas pu établir le moindre contact avec Alex son fils, mais Riki le regarde parfois avec une drôle d'expression. Elle semble plus perspicace que sa mère...

Le téléphone sonne. Gérald sursaute...

— Oui, c'est moi. Oui, je peux venir tout de suite. Non, cela ne me dérange pas.

Comme il est aimable, le ministre, de se préoccuper de son emploi du temps... C'est la secrétaire sans doute qui fait du zèle, car de la part du ministre ce serait, tout bonnement, de l'ironie...

Je me disais aussi, pense Gérald, qu'ils ne pourraient pas tolérer indéfiniment ma présence dans le service alors qu'ils ne me font plus confiance. Ils ont chargé quelqu'un d'autre de faire mon travail, c'est évident, mais ce quelqu'un veut sans doute avoir le titre et les avantages pécuniaires de la charge... Et puis cela finira par se savoir que c'est lui, et non moi, qui prend les décisions. Ce qui est le plus drôle, c'est

que, jusqu'à présent, je suis le seul à me rendre compte de ce qui se passe, tandis que tous les ânes qui travaillent avec moi s'imaginent tout simplement que le monde a cessé de tourner et que par conséquent, nous recevons moins de besogne. Ils ne sont vraiment [289] pas futés, mes collaborateurs anglophones, pas futés du tout !

Avant d'aller chez le ministre, Gérald avale un café et il est pratiquement sobre quand il pénètre dans son bureau. Le ministre est de bonne humeur et paraît jovial, détendu et parfaitement à l'aise. Il offre à Jerry un cigare, puis fait le tour de la table pour venir s'installer à côté de lui dans les fauteuils du fond, réserves aux visiteurs de marque.

— Un petit scotch ? demande-t-il et il y a comme une joie voilée derrière sa question.

— Non, merci.

Jerry a beau boire comme un trou, il sait encore sauver les apparences. Le ministre est-il au courant ? Non, c'est impossible. Personne, dans son entourage, en dehors de sa fille, n'a l'air de s'en apercevoir. Riki, bien que toute jeune encore, est dotée de cette faculté propre aux femmes qui aiment, que Jenifer, sa mère, n'a jamais eue, de deviner l'homme. Ne lui avait-elle pas dit, un dimanche, comme ça en passant :

— Tu n'es pas heureux, papa ?

— Pourquoi dis-tu cela lui avait-il demandé surpris ?

— Parce que tu bois beaucoup de scotch et parce que tu parles très peu.

Jerry avale lentement sa salive.

— Je vous ai demandé de venir jusqu'ici, tout en sachant que vous devez être surchargé comme d'habitude, dit le ministre.

Il se paie ma tête, pense Jerry, ce n'est pas possible qu'il ignore ce qui se passe dans son propre ministère. [290] À moins que Frank...

— Votre travail a toujours été remarquable, continue le ministre. De la précision, de la compétence, le sens des responsabilités, la faculté de prendre des décisions qui s'imposent... Mais si, mais si, ne protestez pas. Vous êtes un des fonctionnaires les plus respectés et les plus capables. Vous avez toujours fait honneur à vos engagements et vous êtes d'une loyauté tout à fait exceptionnelle. Seulement voilà. Votre équipe est formée et elle peut, pendant un certain temps, assumer le travail qui relève de vous. Bien sûr, on nommera un responsable. Oh, à titre temporaire, il va sans dire. Tout à fait temporaire. Nous avons songé en effet, à vous confier une mission à l'étranger...

Il n'y aura pas d'esclandre, il n'y aura pas de scène. Il n'y aura même pas de potins. Personne ne se doutera que Jerry est un homme fini. Au contraire, on annoncera que Jerry Lajoie a reçu une promotion. Mais oui, et quelle promotion ! Un poste de confiance à l'étranger. Et on dira qu'il a bien de la chance ce Jerry, et que c'est un sacré arriviste. Ainsi tout le monde sera content et tout se passera pour le mieux, Jerry n'aura plus accès à aucun dossier important, il n'aura plus aucun pouvoir, mais son salaire sera augmenté et il aura une prime d'éloignement, sans parler des frais de représentation.

C'est drôle, pense Jerry, s'ils ont hérité quelque chose des Britanniques, c'est bien l'art de dominer, en se débarrassant des indésirables sans tambour ni trompette.

— Il s'agit d'un poste important, poursuit le [291] ministre, avec un petit sourire protecteur. Nous avons besoin d'un attaché commercial extraordinaire au Mexique. Vous aurez donc à vivre pendant deux à trois ans dans ce pays, ce qui n'est pas désagréable, puisqu'il s'agit d'une belle ville où il ne fait pas trop chaud, mais où on profite quand même des avantages du Sud. Qu'en dites-vous ?

Les mâchoires serrées, Jerry parvient quand même à esquisser un sourire.

Je suis très heureux de votre offre, mais je voudrais avoir quelques jours pour y penser...

— Ah, mais c'est normal et tout à fait légitime. Il faut évidemment que vous consultiez votre femme et que vous en discutiez tous les deux. Au fait, comment va-t-elle votre charmante femme ? Toujours aussi active... Présentez-lui, je vous prie, mon meilleur souvenir...

Le Mexique, pense Jerry en conduisant sa voiture aussi vite que le lui permet la circulation du soir... Évidemment cela me permettrait de faire une belle sortie sur le plan professionnel et sur le plan familial... Débarrassé... Libre comme l'air... Mais alors, à quoi bon avoir lutté pendant des années ? À quoi bon... Suis-je assez vieux pour tout laisser là, tout abandonner et recommencer une vie différente. Pour végéter au jour le jour, sans rien attendre, sans rien espérer et sans me battre pour quoi que ce soit ? Et puis, ai-je vraiment le choix ? Ici, à Ottawa, ils vont me réduire à l'inactivité totale. Je pourrai lire, boire du café et dicter à ma secrétaire des lettres de politesses. Le travail se fera ailleurs...

Pour moi, disait Charles Delanaudière, l'humanité [292] se divise en deux catégories d'individus ; les ruminants et les militants. Les ruminants vivent pour vivre mieux. Leur seul objectif, s'ils en ont un, ce qui n'est pas toujours le cas, consiste à améliorer progressivement leur situation matérielle. Les militants, eux, veulent faire des choses, transformer la société, conquérir le monde. Même s'ils ne réussissent pas, ils crèvent avec la satisfaction d'avoir vécu, tandis que les autres se contentent indéfiniment de tromper leur ennui.

— Il y a beaucoup de variantes entre ces deux extrêmes-là, lui avait alors répondu Gérald, mais au moment où il arrête sa voiture devant sa maison, il a l'impression d'être à la croisée de deux chemins et de faire un choix définitif, et irréversible.

La petite rue est calme. Un autobus scolaire passe lentement avec son chargement de jeunes visages aux fenêtres.

Jolie maison, pense Gérald. Jolie maison, quartier riche, me voilà installé du bon côté de la traque... J'ai parcouru un long chemin depuis Saint-Boniface...

— Attaché commercial au Mexique, mais tu n'y songes pas, proteste Jenifer dès la première minute de la conversation qu'il engage, assis tranquillement dans son fauteuil, en face d'elle.

— C'est un pays impossible où on attrape des maladies d'estomac et où, encore à notre époque, on peut être attaqué sur une route de campagne. Mary qui y est allée, me l'a bien dit et je crois ce que dit Mary. Et puis que vais-je faire là-bas toute seule, sans amies, sans occupations, sans un travail à moi ? Car tu as beau te moquer, je suis quand même engagée [293] plus que jamais dans le mouvement des femmes d'Ottawa et il est question que j'assume la présidence de la campagne pour la reconnaissance officielle du droit de la femme à devenir ambassadeur. C'est épouvantable, ce que tu m'annonces là, Jerry. Tout à fait épouvantable! Tu ne peux pas me faire cela. Il faut intervenir auprès du ministre, le faire changer d'avis... Oh, Jerry, c'est affreux!

Je pourrais me débarrasser d'elle, sans bruit et sans histoires, une fois pour toutes, pense Gérald. Pas de scandale, pas de divorce, pas de cris et de grincements de dents. Un départ, une longue séparation, l'impossibilité totale de reprendre la vie commune... Je pourrais retrouver Louise et une jeunesse nouvelle. Je pourrais redevenir Gérald et enterrer Jerry avec sa Jenifer...

— Voyons Jenifer, dit-il lentement. Il n'est pas question qu'on parte ensemble. Je vais y aller seul, étudier les possibilités de te faire venir avec les enfants et ensuite on avisera. Il ne serait pas sage d'ailleurs de leur faire quitter leurs écoles respectives, pour les lancer comme ça, dans l'inconnu. D'abord il faut se renseigner sur les possibilités de leur permettre de continuer leurs études là-bas.

— Tu veux dire que nous allons nous séparer, dit lentement Jenifer, et il y a comme une pointe de soulagement dans sa voix.

Non, il n'y aura pas de scène ; pas plus qu'au ministère. Gérald n'aura pas l'occasion de dire à Jenifer toute la vérité ; il n'aura pas le plaisir de la faire souffrir pour les longues années d'ennui qu'elle lui a imposées à travers leurs relations conjugales. [294] Il sortira, en somme, de son existence passée sur la pointe des pieds, sans bruit et sans esclandre.

— Tu pourras t'organiser une bonne petite existence ici, à Ottawa, dit encore Jerry. Mes revenus vont augmenter...

Et soudain Jenifer prend conscience de la gravité de tout cela. Il y a de l'affolement dans ses yeux. Pour une fois elle a peur. Elle ne comprend pas et elle se demande si elle ne doit pas se considérer comme une victime. Son mari semble prêt, en effet, à la quitter, elle, Jenifer, qui a toujours été pour lui une femme irréprochable, une compagne fidèle et un précieux agent de relations publiques avec les gens qui pouvaient lui être utiles. Certes, seule avec les enfants, elle pourra s'organiser une petite existence fort agréable, mais que deviendra son prestige dans le mouvement des femmes d'Ottawa ? Une fois Jerry parti sera-t-elle encore invitée et consultée aussi souvent que par le passé ?

— Tu veux me laisser seule Jerry ? demande-t-elle épouvantée.

— Mais non, mais non, la rassure Gérald, parce qu'il a envie d'une bière. On aura l'occasion de reparler de tout cela. Va...

Il se lève et fait quelques pas.

— Pendant que tu prépares le dîner, je vais aller promener le chien, dit-il très vite, pour l'empêcher de protester et déjà il pousse la porte.

— Riki, que fais-tu là ?

Elle recule un peu, mais en lui faisant signe de parler à voix basse. Malgré lui Gérard ne peut s'empêcher de sourire. Elle est drôle la petite fille [295] qui, après avoir écouté l'oreille collée à la porte, le prend maintenant par la main et l'oblige à sortir derrière elle.

— Ouf ! fait-elle une fois le seuil franchi.

— C'est très mal d'écouter aux portes, constate Gérard sans conviction. Tu devrais être punie...

Je ne veux pas que tu partes, répond-elle avec une violence contenue dans la voix. Je ne veux pas rester seule avec maman. Je ne l'aime pas...

— Voyons Riki, a-t-on idée de dire des bêtises semblables ? Tu n'as pas honte. Il faut toujours aimer sa mère.

— Il faut ceci, il faut cela, il faut, il faut, il faut... J'en ai assez à la fin. Je peux te dire aussi que quand on a un fils et une fille, il faut s'en occuper, or, toi, tu es toujours ailleurs. J'ai besoin de toi papa, et Alex aussi. Emmène-moi avec toi. J'irai où tu voudras et je serai sage. Je te promets de travailler à l'école et d'avoir de bonnes notes. Je te promets tout ce que tu voudras. Ne me laisse pas papa. Je t'en, prie, ne me laisse pas...

Sur les joues rondes, couvertes de taches de rousseur, coulent de grosses larmes, mais Riki ne sanglote pas et c'est d'autant plus émouvant. Gérard sort son mouchoir et le lui tend en silence. Le chien se frotte à sa jambe, puis se met à courir devant en agitant sa queue.

— Viens ici, crie Riki en français...

— Tu apprends le français maintenant, s'étonne Gérard ?

— Oui, répond Riki en français. Je me suis aperçue que tu préférerais la compagnie du chien à la mienne, [296] et je me suis dit

qu'après tout c'est le seul membre de la famille avec lequel tu peux parler dans ta propre langue. Et puis j'ai un ami...

— Il s'appelle Gérald, comme toi et il te ressemble. Il est de Québec et il retourne là-bas en automne avec ses parents. Il est très content de partir et il prétend que...

— Dis donc Riki, ta mère sait-elle que tu as un ami... Le vois-tu souvent...

— Maman ne sait rien et je compte bien que tu ne le lui diras pas. Je vois Gérald tous les jours. Oh, ne t'inquiète pas, on ne fait rien de mal. Nous avons l'intention de nous marier, voilà tout. Seulement, il exige pour cela que j'apprenne le français...

La grande fille maigre, aux longues jambes, qui marche à côté de lui, c'est un être qu'il a vu naître et pourtant il se rend soudain compte que c'est une étrangère. Elle n'a que quatorze ans, mais déjà elle vit à son rythme propre, et lui, Gérald, n'a pas eu la curiosité, jusqu'à présent, de pénétrer dans cet univers dans lequel elle s'enferme, à l'insu de sa mère.

— Je voudrais le rencontrer ton Gérald, dit-il. Lui et ses parents. Crois-tu que c'est possible ?

— Si tu décides de partir au Mexique et de me laisser, je ne veux pas que tu rencontres mon ami. Je ne veux plus te voir. Je quitterai la maison...

— Pour aller où ?

— À Québec. J'irai en pension à Québec.

— Ta mère l'acceptera-t-elle ?

— Elle sera ravie d'être débarrassée de moi. Elle [297] aura plus de temps libre pour s'occuper de ses affaires.

Il y a de la haine dans la voix de la grande fille au visage barbouillé de larmes.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé ainsi pendant nos promenades à la campagne ? demande Gérald. C'est certainement un malentendu, ajoute-t-il encore parce qu'il se rend compte qu'il doit défendre l'image de sa femme devant sa fille. Ta mère t'aime et tu dois la respecter.

Mais Riki ne discute plus. De ses deux mains elle s'accroche à lui et le force à s'arrêter et à la regarder en face.

Je ne suis pas heureuse papa et toi non plus, je le sais, je le sens. Ne me quitte pas, je t'en prie... Ne me quitte pas...

Le fait que Riki parle français, désarçonne Gérald. Cela n'est jamais arrivé par le passé et c'est pour cela, sans doute, qu'il a l'impression d'être en face d'une autre personne. D'une adolescente inconnue qui n'en demeure pas moins, pour autant, sa fille à lui, celle qu'il côtoie depuis des années, sans jamais se rapprocher suffisamment d'elle pour essayer de percevoir ce qui se cache derrière le petit visage rond aux grands yeux bleus.

Elle a les yeux de sa mère, pense Gérald et pourtant elle ne ressemble pas à Jenifer. Pas du tout...

— Tu ne peux pas trouver un poste à Québec ? demande Riki entre deux sanglots.

— Pour que tu puisses voir ton petit ami ? demande Gérald. Ne penses-tu pas que tu es trop jeune pour [298] fréquenter des garçons ? Et puis cesse de pleurer et mouche-toi.

Il garde son calme, mais en fait il est ému, surpris et ravi. Cette Riki qui parle un français cahoteux, cette grande fille mince, est bel et bien sa fille et il éprouve un étrange sentiment de fierté. Je deviens vieux, se dit-il, encore un peu et je serais prêt à assumer les fonctions d'une nourrice sèche. Mais la petite a raison. Au fait, pourquoi ne pas laisser tout ça là et chercher quelque chose du côté de Québec. Pourquoi pas ? Jenifer restera à Ottawa et la petite sera pensionnaire à Québec. Je vivrai une existence nouvelle. J'irai la chercher toutes les

fins de semaine et je la façonnerai à mon image. Elle est intelligente, vive, drôle même...

À côté de lui Riki se mouche en faisant beaucoup de bruit, tandis que le chien saute autour d'eux et essaie de lécher ses mains. Ils sont seuls dans la petite rue que l'ombre est en train d'envahir. Déjà les lumières s'allument derrière les fenêtres et dans la longue rangée de maisons unifamiliales, propres, bien entretenues, les gens s'installent devant leurs appareils de télévision. Des milliers de personnes commencent ainsi une nouvelle soirée, en regardant, sans se consulter, les mêmes images, au même moment.

— Promets-moi papa que tu feras quelque chose. Promets-moi... je suis vraiment très malheureuse, papa...

Ce n'est qu'une gamine, se dit Gérald. Je devrais la rabrouer et lui faire un sermon, mais j'en suis parfaitement incapable. Plus encore, au lieu d'être agacé, je lui suis reconnaissant d'être ce qu'elle [299] est. Je me suis toujours gardé de faire ce qui me plaisait. Je me suis toujours méfié de moi-même. Je me suis toujours dominé... Et bien en ce moment, j'ai envie de l'embrasser et de lui promettre que nous partirons ensemble... J'ai très envie de m'engager comme ça, tout simplement, à l'égard d'une petite fille qui a besoin de moi... Pourquoi ne le ferais-je pas ? Pourquoi ? En fait, ce que je cherche, c'est un prétexte et Riki est en train de me le fournir. Un bon, solide prétexte pour quitter Ottawa et commencer à me battre pour une autre réalité que celle qui a été la mienne jusqu'à présent. Ce serait drôle d'être enfin moi-même, de vivre à Québec... C'est une bien belle ville Québec, bien jolie...

— Je ne peux rien te promettre, dit-il pourtant, incapable de se départir de son habituelle prudence. Mais je vais essayer...

Des lèvres chaudes et humides effleurent sa joue, puis Riki glisse son bras sous le sien et s'efforce de faire de grands pas. Bras dessus, bras dessous, ils marchent ensemble dans la rue déserte et ils se taisent tous deux, pour mieux savourer la paix qui est en train de les envahir et qui ressemble étrangement à une sensation de bonheur.

FIN